LE

VOYAGEUR

FRANÇOIS.

LE VOYAGEUR *FRANÇOIS*, OU LA CONNOISSANCE *DE L'ANCIEN* ET DU NOUVEAU MONDE,

Mis au jour par M. l'Abbé DELAPORTE.

NOUVELLE EDITION.

TOME XVII.

Prix 3 liv. relié.

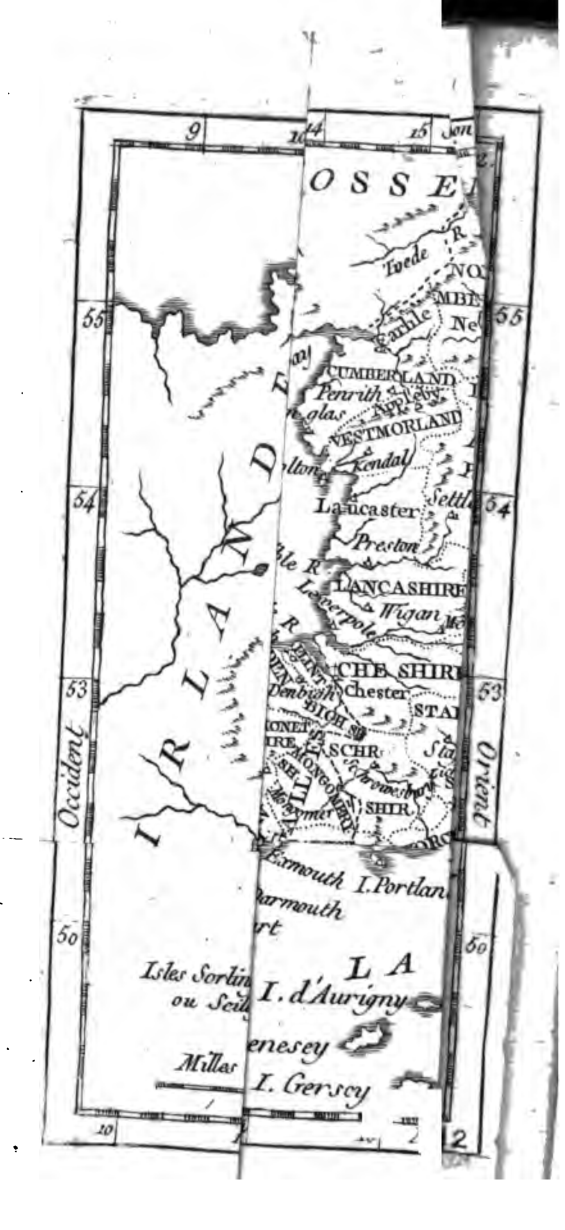


A PARIS,

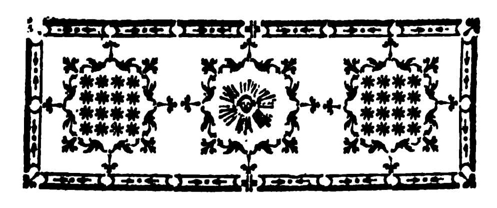
Chez L. CELLOT, Imprimeur - Libraire, rue Dauphine.

M. DCC. LXXVI.

Avec Approbation, & Privilege du Roi.



O S S E
Twede
NO
MBE
Ne
Carlile
CUMBERLAND
Penrith
Appleby
VESTMORLAND
Kendal
Settle
Lancaster
Preston
LANCASHIRE
Wigan
Leverpole
CHE SHIRE
Chester
STA
Denbigh
SCHR
Schrowesbury
SHIR
MONGOMERY
I R L A N D E
Occident
Orient
Ermouth
I. Portlan
Darmouth
L A
Isles Sorlin
ou Seil
I. d'Aurigny
enesey
Millas
I. Gersey



LE VOYAGEUR *FRANÇOIS.*

LETTRE CCVIII.

L'Angleterre.

Un vaisseau Hollandois, faisant voile pour Amsterdam, me passa en Angleterre par le canal de la manche. Quelques-uns croient que ce détroit, qui sépare la France de la Grande-Bretagne, étoit anciennement coupé par un isthme qui joignoit les deux royaumes; qu'on alloit par terre de Douvres à Calais; que l'Angleterre enfin étoit une presque-isle, qui faisoit partie de notre continent.

Ce qui semble donner quelque crédit à cette opinion, c'est, Madame, la ressemblance qui se trouve entre le langage des Gaulois & celui des anciens Bretons. Cette conformité peut faire croire qu'ils n'ont formé d'abord qu'un même peuple. Ils avoient la même religion, les mêmes loix, les mêmes mœurs, les mêmes habillemens : ils devoient donc avoir aussi la même origine.

Mais, direz-vous, il suffisoit qu'une colonie de Gaulois vînt s'établir en Angleterre, pour qu'on y observât les même usages. On répond que dans ces tems reculés, on ne connoissoit point la navigation ; que d'ailleurs il y avoit dans cette Isle, des animaux malfaisans, qui certainement n'y étoient venus ni sur des vaisseaux, ni à la nage, & conséquemment n'avoient pu y arriver que par terre. De plus, en sondant le fond de la mer dans l'endroit le plus étroit du canal, on découvre qu'elle n'a que seize brasses de profondeur. A mesure qu'on s'éloigne de côté & d'autre, l'eau devient toujours plus profonde : à l'extrêmité de la Manche, elle descend à quatre-vingt brasses, & à plus de six cens vinge pieds en pleine mer. Le

fond du détroit eſt donc le ſommet applati d'une montagne, qui, élevant ſa pointe au milieu des eaux, formoit un iſthme entre deux mers. Auſſi voit-on que les deux côtes du canal ſont exactement les mêmes : c'eſt la même forme, la même matiere, la même étendue, la même hauteur. Elles ſont également coupées en ligne perpendiculaire, ſe répondent mutuellement ; & enfin cette conjecture eſt appuyée ſur une ancienne & conſtante tradition.

Mais comment cet iſthme s'eſt-il rompu ? par quel méchaniſme un terrein d'une grandeur ſi prodigieuſe, a-t-il pu être enlevé ? Les uns attribuent ce phénomene à quelque violent tremblement de terre ; les autres à l'éruption d'un volcan, d'autres à des mouvemens extraordinaires des eaux de la mer ; tous, en un mot, à quelque révolution ſinguliere arrivée dans cette partie de notre globe.

Quoi qu'il en ſoit, l'Angleterre fut peuplée de bonne heure ; elle commerçoit, dit-on, avec les Phéniciens, qui l'avoient découverte plus de cinq cens ans avant notre Ere ; & ce fut aux Celtes & aux Gaulois du rivage oppo-

sé, qu'elle dut ses premiers habitans.

Ce pays, à cause de la blancheur des dunes qui regnent le long de ses côtes, portoit anciennement le nom d'Albion, & presque dans le même tems celui de Bretagne. Les Romains lui donnoient indifféremment ces deux noms; & ce ne fut qu'au commencement du neuvieme siecle, qu'en vertu d'un édit du Roi Egbert, qui voulut perpétuer le souvenir de la nation des Angles, dont il étoit originaire, il prit le nom d'Angleterre. Dans la suite, plusieurs de ses successeurs se qualifierent de rois de la Grande-Bretagne, par opposition à l'Irlande, que les Romains appelloient la Petite-Bretagne, ou, si vous voulez, par opposition à la Bretagne-Armorique, province occidentale de la France, dont une colonie s'étoit établie dans cette Isle.

Les anciens Bretons habitoient des cabanes couvertes de chaume, nourrissoient de nombreux troupeaux, ne semoient point de bled, vivoient de chair & de lait, étoient vêtus de peaux, se peignoient le corps, & se rasoient le visage, excepté la levre supérieure. Chez eux les femmes n'appartenoient

à perſonne en particulier ; ils habitoient indifféremment avec toutes. C'eſt un reproche que fit, à Rome, l'impératrice Julie à la femme d'un prince Breton. « Il eſt vrai, répondit-elle, que nous » nous faiſons honneur d'obliger des » hommes de mérite, & de faire avec » eux en public, ce que vous faites en » ſecret avec des hommes mépriſa» bles ». On adjugeoit les enfans à celui qui avoit eu la virginité de la mere.

Ce peuple, auſſi ſauvage que les forêts qu'il habitoit, auſſi féroce que les animaux dont il partageoit la demeure, ne ſe refuſoit cependant pas à l'obſervation des loix qui ſervoient de frein à ſon caractere. Les Druides poſſédoient la ſuprême magiſtrature, & toute la juriſdiction civile & religieuſe. Leur pouvoir étoit ſans bornes ; ils décidoient de tous les différends, diſtribuoient les récompenſes, ordonnoient les punitions. Quiconque oſoit réſiſter à leurs décrets, s'expoſoit aux châtimens les plus ſeveres : on prononçoit une eſpece d'excommunication contre le rebelle ; & tout accès au culte public lui étoit interdit. On ne lui permettoit aucun

commerce avec ſes concitoyens, même pour l'uſage ordinaire de la vie; & la mort étoit l'unique reſſoùrce qui lui reſtât contre l'opprobre & la miſere. Enfin eux ſeuls exerçoient l'art de deviner, offroient des ſacrifices, & interprétoient la volonté des dieux. Ils rendoient les honneurs divins à Jupiter, Mars, Apollon, Mercure; mais outre ces divinités, qu'ils regardoient comme inférieures, ils adoroient un Dieu ſuprême, immenſe, infini, l'unique à qui ils n'élevoient point de temples, parce qu'ils les croyoient trop au deſſous de ſes attributs. On ſait que les Druides immoloient des victimes humaines: uſage barbare, qui n'a que trop longtems ſubſiſté chez toutes les nations même de l'Europe.

Les nobles Bretons, à l'imitation des Gaulois du continent, portoient des robes de différentes couleurs. Ils alloient au combat armés de longues épées, de javelots & de fleches, & avoient, pour armes défenſives, des boucliers de bois, couverts de peau, & garnis de cloux. Le peuple ſe ſervoit de pieux ou de grands bâtons, terminés par une pointe de fer ou de cuivre.

Il s'imagina le premier d'attacher des faulx tranchantes aux roues des chars : rien n'égaloit son adresse à manier ces voitures dans un jour de bataille, à les arrêter, à les faire tourner au plus fort de la course, sur le penchant d'une montagne, à les quitter pour joindre l'ennemi, à s'élancer dessus pour y combattre assis ou debout.

Si la science du gouvernement, la discipline militaire & les ressources des finances eussent égalé la bravoure naturelle des Bretons, peut-être que jamais ils n'eussent obéi qu'à des maîtres de leur choix. Leur premier vainqueur ne dut ses succès qu'à la supériorité de son génie, de sa valeur, de sa capacité; & les Romains, en marchant sous les drapeaux de César, eurent besoin de toute la fermeté de leur discipline, pour soumettre ces fiers Insulaires. Leur pays étoit peu connu, lorsque le Conquérant des Gaules forma le dessein d'y porter les armes de la République. César parut, obtint de grands avantages, conclut un traité avec les vaincus, exigea des otages, & fut forcé, par les circonstances, de repasser dans les Gaules. Le traité fut mal observé; le Vainqueur revint,

trouva un peu plus de résistance, remporta de nouvelles victoires, & dompta enfin le courage aveugle & féroce des Bretons. Ils reçurent le joug en frémissant ; mais ils ne tarderent pas à le secouer. L'entreprise de ce Général ne fut donc pas aussi utile aux Romains, qu'il le dit dans ses commentaires, à moins qu'on ne regarde comme un avantage, cette foulle de captifs qu'on employa au théatre. Pompée lui reprocha en pleine assemblée, qu'il avoit tourné le dos aux Bretons. Il ne laissa point de garnison dans cette isle ; il n'y bâtit point de forts ; & les tributs que ces peuples avoient promis, ne furent point payés.

Auguste s'étoit proposé de soumettre la Grande-Bretagne ; mais ce projet n'ayant eu aucune exécution, la paix se soutint jusqu'au regne de Caligula. Rien n'est si ridicule, que l'expédition de ce dernier, qui voulut aussi devenir conquérant. Il fit avancer sur la côte des Gaules, une armée de deux cens mille hommes, les mit en bataille, & fit sonner la charge ; mais comme il ne parut aucun ennemi, il commanda à ses soldats de ramasser des coquilles, qui furent envoyées à Rome comme les dépouilles

de l'Océan, & servirent à orner son triomphe encore plus risible, que sa burlesque & ridicule expédition.

Celle de l'empereur Claude fut plus sérieuse. Ostorius son général, remporta une victoire signalée sur Caractacus, un des principaux chefs des insulaires, qui fut livré aux vainqueurs; mais tout le pays n'étant pas encore soumis, Néron y envoya Suetonius, qui, pour faciliter la conquête entiere, résolut de ravager l'isle de Mona, aujourd'hui Anglesey, devenue la principale retraite des Druides.

Ces Prêtres, qui exerçoient un empire absolu sur les peuples, sentirent bien que des conquérans seroient nécessairement ennemis de leur puissance. Pour se procurer quelque sûreté, ils firent de cette isle le centre de leurs superstitions, & la défendirent avec l'acharnement du fanatisme. Les Bretons opposerent les plus grands efforts à la descente des Romains. On voyoit les femmes & les prêtres mêlés aux soldats sur le rivage, courant les cheveux épars, des torches enflammées dans leurs mains, formant les plus terribles imprécations, & poussant des hurlemens effroyables de

rage, de douleur & de désespoir. Ce spectacle frappa d'abord les Romains; qui demeurerent immobiles sur le rivage, où ils reçurent la premiere attaque sans se défendre. Mais bientôt la honte d'être arrêtés par une troupe de femmes & de prêtres, dissipa ces premieres terreurs; & chargeant les Bretons l'épée à la main, ils se rendirent maîtres de l'Isle. Le premier usage que le Général fit de sa victoire, fut d'immoler les Druides dans les mêmes feux qu'ils avoient destinés au sacrifice des prisonniers; & pour marquer son horreur pour les barbaries propres de leurs superstitions, il fit démolir leurs autels, & abattre leurs bois sacrés, ne voulant pas qu'il demeurât aucun vestige de ce culte exécrable. Mais le Vainqueur ne tarda guere à s'appercevoir qu'il ne faut pas attaquer de front la religion des peuples & l'autorité des Prêtres. A peine il se fut éloigné, que les esprits irrités se révolterent; & toutes ses places lui furent enlevées.

Ce fut le sujet d'une guerre encore plus cruelle; mais la gloire d'une soumission totale étoit réservée à Julius Agricola. Ce Général dut ses succès

moins à ses armes qu'à sa politique. Il comprit que pour dompter une nation indocile & féroce, il falloit y introduire le luxe & la mollesse, la familiariser avec la langue & les mœurs des Romains, & lui rendre ses chaînes légeres & agréables.

Il prit d'abord le parti d'éloigner ceux qui lui parurent les plus ennemis du joug, & de les reléguer, malgré eux, dans les lieux les plus sauvages de l'Isle. Il imagina un mur de séparation entre l'Angleterre & l'Ecosse, traça un rampart, établit des garnisons, & ôta à ces barbares toute communication avec les pays dont les Romains s'étoient rendus maîtres. On voit encore les restes de cette muraille fameuse, toute construite en pierres de taille. Elle fut réparée, entretenue & augmentée sous les regnes d'Adrien, d'Antonin & de Sévere; & ce monument, remarquable par sa solidité & son étendue, devint la défense des Bretons civilisés contre les Bretons sauvages, qui dès-lors formerent un peuple différent & ennemi des premiers, sous le nom de Pictes & d'Ecossois.

La Bretagne, devenue province de

l'empire ſous les ſucceſſeurs de Conſtantin, ſe fit une habitude de ſon eſclavage. Elle reçut le joug des Romains avec leurs arts, leurs plaiſirs & leurs vices ; & la corruption lui ôta juſqu'au ſouvenir même de la liberté. Les choſes reſterent ainſi juſqu'au regne d'Honorius, qui, incapable de réſiſter à la puiſſance des Gots, laiſſa les Bretons en proie aux autres Inſulaires leurs ennemis. Ils réclamerent en vain la puiſſance Romaine, & envoyerent des Députés, pour demander du ſecours. « D'un côté, diſoient-ils, les barbares » nous culbutent dans la mer ; de l'au» tre, la mer nous rejette ſous le fer » des barbares. Ainſi nous n'avons plus » que l'horrible choix de périr par l'é» pée ou dans les flots ». L'Empereur leur déclara que dans les circonſtances où il ſe trouvoit lui-même, il n'étoit point en état de les défendre, & qu'ils pouvoient déſormais ſe gouverner à leur gré : mais efféminés par leur commerce avec les Romains, abandonnés par la retraite des légions, comment ſe flatter de tenir tête à des ennemis puiſſans, qui avoient conſervé leur ancienne férocité ? Liés les uns aux autres

par la conformité des mœurs & des besoins, les Pictes & les Ecossois se répandirent comme un torrent, pillant, ravageant, saccageant tout le pays, dont ils se seroient rendus maîtres, si les Bretons, privés du secours des Romains, n'avoient cherché un autre appui.

Une colonie, sortie de Saxe vers le milieu du cinquieme siecle, & embarquée sur trois vaisseaux, sous la conduite de deux freres, Hengist & Horsa, couroit les mers de Bretagne, lorsque Vortigern, à qui les peuples avoient déféré le commandement de l'Isle, leur offrit des établissemens, à condition qu'ils combattroient pour sa défense. Ils aborderent en effet, battirent les Ecossois & les Pictes, & se proposerent bientôt de subjuguer les Bretons eux-mêmes, avec un nouveau renfort qu'ils firent venir de leur pays. Hengist avoit une niece, d'autres disent une fille, d'une extrême beauté, dont Vortigern devint amoureux, & qu'il épousa, en répudiant sa femme. La jeune Reine, engagée dans les erreurs du paganisme, eut la liberté de professer sa religion, ce qui scandalisa tellement les Evêques, qu'ils excommunierent leur Souverain; & les peu-

ples le forcerent de remettre à son
l'autorité du gouvernement.

Alors Hengist s'allia avec les Pi
contre ces mêmes Bretons qu'il é
venu secourir; & bientôt il se vit
état de balancer toutes les forces
tionales. Le Général le plus redout
qu'il eut à combattre, fut le vai
Arthur, sur lequel les Romancier
sont presque autant exercés, que si
fameux Roland, neveu de Charl
gne. Plusieurs le regardent comm
personnage fabuleux, & n'ajouten
plus de foi à l'ancien ordre militai
la *Table Ronde*, dont on le dit le fo
teur, qu'aux douze batailles qu'o
fait gagner contre les Saxons.

Insensiblement ces derniers, tou
secourus par de nouveaux renf
s'emparerent de toute la longue
l'Isle jusqu'en Ecosse, partagerent
eux le pays conquis, & formere
sept royaumes de Nortumberland
Mercie, d'Essex, de Kent, de Su
d'Estanglie & de Wessex, si cél
dans l'histoire d'Angleterre, so
nom d'Heptarchie, ou administr
partagée entre sept Souverains. T
regardoient comme freres ; &

qu'absolus, chacun dans son district, ils nommoient entre eux un Chef général, qui veilloit aux intérêts communs, mais n'avoit sur les autres, que quelques prérogatives particulieres. Dans les assemblées, où se rendoient les principaux de l'Heptarchie, on traitoit des affaires qui concernoient toute la nation. Egbert, roi de Wessex, qui servit long-tems sous Charlemagne, & eut tant de part à son estime, s'empara de toutes ces Couronnes vers le commencement du neuvieme siecle.

La religion Chrétienne s'étoit introduite dans la Grande-Bretagne long-tems avant l'invasion des Saxons; mais ces derniers qui étoient idolâtres, en ralentirent tellement les progrès, qu'il fallut y envoyer de nouveaux Missionnaires. Grégoire-le-Grand mit à leur tête le Moine Augustin, que l'Angleterre regarde comme son premier Apôtre. Le royaume de Kent fut le premier théatre de son zele, Cantorbéry sa premiere église. Le Christianisme s'étant répandu par ses soins, le Souverain Pontife établit plusieurs évêchés, dont il le fit métropolitain, avec l'usage du *Pallium*. Saint Grégoire lui conseilla de

changer les temples en églises, plutôt que de les abattre; & tous les Rois de l'Heptarchie, à l'exemple de celui de Kent, nommé Ethelbert, qui le premier avoit embrassé l'Evangile, s'empresserent de les enrichir.

Le Roi de Mercie imposa une taxe sur toutes les maisons, pour l'entretien d'un college Anglois qu'il fonda à Rome; & ce tribut, qui, sous le nom de *Denier de saint Pierre*, s'étendit successivement sur les six autres royaumes, fut la source des prétentions des Papes sur la suzeraineté de l'Angleterre. Il leur parut un hommage utile, que le vassal payoit à son Seigneur; & ils chercherent à le percevoir sur toutes les nations, comme un moyen de parvenir à la domination universelle. Grégoire VII, qui regardoit tous les états de la Chrétienté comme des fiefs de son église, voulut l'exiger en France, où il prétendoit que Charlemagne l'avoit établi; mais on ne lui répondit que par le mépris & beaucoup de fermeté. Olaus, Roi de Suede, l'avoit imposé sur ses Sujets; & ses successeurs l'abolirent. On le percevoit également en Boheme & en Pologne; mais cette odieuse institution n'avoit

nulle part le même ſuccès qu'en Angleterre. Son produit annuel étoit de trois cens marcs d'argent. Lorſqu'Henri VIII ſe ſépara de l'égliſe Romaine, il affranchit ſes Etats de ce tribut. La reine Marie le rétablit, ainſi que la religion Catholique; mais Eliſabeth, ayant repris les maximes d'Henri ſon pere, bannit le Catholiciſme; & le Denier de S. Pierre n'a plus été payé depuis cette époque.

Dès les premiers ſiecles de l'Egliſe, & avant qu'une nouvelle miſſion vînt ranimer la Foi dans ce royaume, les Ariens, les Monothelites, les Quartodécimans, les Iconoclaſtes, les Pélagiens y avoient répandu leurs erreurs, comme dans les autres lieux de la Chrétienté. Pélage même, ce fameux Héréſiarque, avoit pris naiſſance chez les Bretons, & ſe nommoit Morgan, nom qui, dans la langue du pays, a la même ſignification que Pélage en grec, c'eſt-à-dire, Homme de mer. Il embraſſa l'état monaſtique; mais la ſainteté de ſa profeſſion ne le rendit ni plus ſoumis ni plus humble.

On diſtinguoit alors trois ſortes de moines; les ſolitaires, qui vivoient reclus dans des cellules; les Cénobites,

qui formoient une communauté ſous la diſcipline d'un ſupérieur ; & les ſimples Moines, qui n'avoient de cet état que le nom & l'habit. Ces derniers faiſoient profeſſion de ſuivre les conſeils évangéliques, ſans autre regle que leur ferveur. Pélage étoit un des Moines de cette troiſieme eſpece, auxquels on donnoit en Orient, avec plus de raiſon, le nom de Philoſophes. Il s'appliqua d'abord à l'étude de l'éloquence & des Saintes-Ecritures, & y fit de grands progrès ; mais ſon pays ne lui paroiſſant pas un théatre aſſez vaſte, l'ambition, ou peut-être la dévotion, lui inſpira l'envie d'aller à Rome, qui étoit en même tems le centre de la grandeur mondaine, & de la piété chrétienne. Il s'y montra d'abord avec la réputation d'un homme d'eſprit, & d'un ſaint, & ſurprit par là l'eſtime des perſonnes les plus diſtinguées. Il s'inſinua dans l'amitié de S. Jérome, devint le directeur le plus accrédité des dames Romaines, & ſoutint cette réputation par les maximes les plus outrées de la morale ſévere. Pélage s'appliqua encore à gagner les beaux eſprits, tels que Julien & Céleſtius, qui devinrent les plus zélés défenſeurs de la doc-

trine de leur Maître. Celui-ci ne se borna plus à la direction ; il composa des livres pour répandre ses erreurs.

Ses disputes avec les Catholiques ne roulerent d'abord que sur la condition d'Adam ; s'il avoit été créé mortel ou immortel ? Pélage étoit du premier sentiment, & soutenoit par conséquent, que la mort n'étoit pas une des peines du péché du Premier Homme, & que par sa transgression, il n'avoit porté aucun dommage à sa postérité. Comme les Catholiques objectoient la réparation de la nature par Jesus-Christ, la foiblesse de la volonté, & la nécessité de la grace, les Pélagiens franchirent encore ce pas, & soutinrent que la nature n'avoit été ni affoiblie, ni corrompue par le péché, conséquemment qu'elle n'avoit pas besoin de la grace de Jesus-Christ. C'étoit détruire le mystere de la Rédemption : mais après avoir nié l'existence du mal, il falloit rejetter la nécessité du remede ; voilà tout le Pélagianisme.

On avoit grand soin de cacher au Pape les premieres étincelles du feu qui s'allumoit en Italie ; & le nouveau

sectaire vint à bout de tromper
dant quelque tems, la vigilanc
Saint-Siége. Il voulut aussi g
saint Augustin, & fit à ce desse
voyage en Afrique; mais les conv
tions particulieres qu'ils eurent en
ble, & les lettres qu'il écrivit au
Docteur, ne produisirent aucun
Pélage réussit mieux auprès de l'Ev
de Jérusalem, dans un voyage qu'
dans la Palestine; & sous sa protect
il donna en Asie un libre cours à
erreurs. Il fut dénoncé au Concil
Diospolis; ses sentimens y fu
proscrits; mais en feignant de les c
damner lui-même, il trouva moye
se faire absoudre.

Les Souverains Pontifes ne s'éto
point encore élevés contre la nouv
secte: saint Innocent fut le premier
la condamna. Pélage, pour éluder
jugement, dressa une profession de
captieuse; mais la mort d'Innoc
laissa à son successeur Zosime le s
de foudroyer l'hérésie & ses partisa
La constitution de Zosime fut reç
avec applaudissement de tout le mon
chrétien; il n'y eut que Pélage &
adhére

adhérens qui refuserent d'y souscrire. L'Empereur fit des loix séveres contre ceux qui ne voudroient pas se soumettre aux décrets du Saint-Siége ; & ces ordres rigoureux acheverent de dissiper le parti. Pour comble de disgrace, Pélage, qui étoit toujours à Jérusalem, fut chassé de cette ville. On ignore le lieu où il se retira : il est à présumer qu'il alla cacher sa honte dans quelque solitude.

Le même siecle vit naître en Angleterre le célebre enchanteur Merlin, que le peuple qualifioit de Prophete, & les Moines de Sorcier ; ce qui prouve seulement qu'il en savoit plus que le peuple & les Moines. Les plus raisonnables le regardent comme un imposteur, qui, semblable aux anciens oracles, trompoit les simples par des prédictions équivoques. C'étoit probablement un homme d'esprit, qui n'avoit pour sortileges, que des connoissances étrangeres à ce siecle d'ignorance & de crédulité.

A peine Egbert a réuni toute la Bretagne sous sa puissance, que les Danois viennent fondre sur son royaume, & préparent aux Saxons les mêmes chaînes, que ces derniers avoient données aux Bretons. Ils sont défaits par ce

Prince ; mais ils prennent leur revanche après sa mort. Ils gagnent & perdent des batailles, retiennent l'isle de Thanet & quelques autres établissemens.

Alfred, surnommé le Grand, & digne de ce titre par toutes les qualités qui peuvent rendre un Monarque recommandable, fut un des Rois qui surent leur résister avec plus de valeur & de succès. C'est lui, c'est ce Prince, immortel dans le cœur des Anglois, que son pays regarde comme l'instituteur des loix, de la police, de la discipline & le pere des arts dans ce siecle de fer & d'ignorance. C'est lui qui établit les Jurés, partagea l'Angleterre en comtés, & encouragea le premier ses sujets à faire le commerce. Il prêta des vaisseaux & de l'argent à des hommes entreprenans & sages, qui trafiquerent dans la mer de Perse. Il avoit fait des progrès dans les sciences, & passoit même pour le meilleur poëte de son tems. Il fonda la célebre université d'Oxfort, & y appella par ses bienfaits les professeurs les plus distingués de l'Europe. Les manufactures attirerent son attention ; il fit venir d'habiles ouvriers en tout genre, apprit à ses sujets l'art de bâtir en pierre & en brique

& décora la ville de Londres de plusieurs beaux édifices.

C'est encore sous le regne d'Alfred, que fut enlevé aux Danois le fameux étendard, nommé *Reafen*, dans lequel ces peuples avoient une extrême confiance; car vous savez qu'il est peu de nations guerrieres, qui n'aient eu une banniere triomphante, sous laquelle elles se promettoient une victoire certaine. Tel fut, chez les François, l'Oriflamme, chez les Romains le *Labarum*, le *Palladium* chez les Grecs. Le Reafen portoit la figure d'un corbeau, & les Danois étoient persuadés qu'il étoit l'ouvrage de trois filles d'un de leurs Rois; que ces Princesses l'avoient enchanté, & que ses divers mouvemens annonçoient les bons ou les mauvais succès.

Les regnes des successeurs d'Alfred offrent de nouvelles guerres, excitées par les Danois qui s'étoient rendus redoutables dans toute l'Europe. Leur roi Canut devient souverain d'Angleterre, & met fin au gouvernement Anglo-Saxon, qui duroit depuis six cens ans. Ces Saxons étoient divisés en trois classes, les nobles, les hommes libres,

les efclaves. D'un ordre on ne pou
s'allier avec un autre ; & l'on obfer
fi fcrupuleufement cette loi, qu'on
niffoit jufqu'au Tuteur qui autorifoi
méfalliance de fon Pupille. Les Cc
de Juftice, même pour les affaires ci
les, n'étoient compofées que de ceux
portoient les armes ; & nul d'entr'
n'avoit ce droit, qu'après avoir
folemnellement armé par quelque
rent, ou parrain, qui, de l'aveu
Confeil, lui donnoit la lance & le b
clier. Les punitions, pour les crimes
pitaux, étoient de pendre ou de no
les coupables : lès fautes plus lége
s'expioient en payant certaines am
des, dont une partie étoit pour le p
gnant, & le furplus pour le Juge. I
avoit d'autres châtimens pour les fe
mes infideles. Les maris leur coupoi
les cheveux, les chaffoient nues
leurs maifons, & les fouettoient d
les places publiques.

On peut juger par le difcours
fit dans une affemblée d'Evêques,
Roi Edgard, quel étoit alors le dé
glement des Eccléfiaftiques. « A pe
» les clercs daignent-ils affifter aux vi
» les ; ils femblent venir à la meffe p
» tôt pour y rire, que pour y prier.

» s'abandonnent aux débauches de la » table & du lit ; ensorte qu'on regarde » leurs maisons comme des lieux infa» mes, & le rendez-vous des farceurs. » On y joue aux jeux de hasard ; on y » danse ; on y chante, on y veille avec » un bruit scandaleux. Voilà, disoit ce » Prince, comme on emploie le patri» moine des Rois & des particuliers qui » se sont épuisés pour le soulagement » des pauvres ».

Ce même Edgard, si zélé pour la réforme du clergé, viola une religieuse, fit mourir un favori pour jouir de sa femme, arracha une jeune fille des bras de sa mere, pour la mettre dans son lit, & n'en fut pas moins l'amour, les délices de ces peuples, & le frondeur des gens d'église. Il changea le tribut que lui payoient les habitans du pays de Galles, en trois cens têtes de loups, qui devoient être fournies annuellement. Il fit aussi publier une amnistie générale, moyennant un certain nombre de langues de ces animaux, déterminé d'après la nature du crime ; & c'est ainsi, dit-on, que l'espece des loups fut détruite en Angleterre. Je suis, &c.

A Londres, ce 11 juillet 1755.

LETTRE CCIX.

SUITE DE L'ANGLETERRE.

MALGRÉ quelques révolutions, trône d'Angleterre fut occupé par é Princes Danois, jusqu'à l'invasion Guillaume le Conquérant ; nouve époque, où l'on voit, sur ce mêı trône, d'autres Danois, qui s'étoi‹ établis en Normandie. Guillaume ét fils naturel du duc Robert, dit le D ble : une seule victoire le mit en poss sion de ce beau royaume. Plusieurs voltes étouffées, de nouvelles irrı tions du Nord rendues inutiles, des l rigoureuses, durement exécutées, sig lerent les commencemens de son reg Les Normands qui avoient eu part victoire, partagerent, par ses bienfa les terres des vaincus. De là toutes familles Normandes, dont les desc dans, ou du moins les noms, subsist encore en Angleterre.

Parmi les loix pleines de sagesse, Guillaume donna à ses peuples, il v lut qu'on éteignît le feu dans toutes maisons, à huit heures du soir, au

d'une cloche qu'on appella & qu'on appelle encore aujourd'hui le *Couvre feu.* Ces maisons étant bâties de bois, la bonne police demandoit qu'on redoublât les soins pour prévenir les incendies. Il n'étoit plus permis alors de sortir; & la tranquillité publique, qu'on n'avoit pas tant de moyens d'assurer qu'aujourd'hui, se trouvoit ainsi établie. Cet usage passa les mers, & s'introduisit en France; il en reste encore quelques traces dans plusieurs de nos provinces. L'église de Notre-Dame de Paris, si attachée aux loix de ses devanciers, a conservé celle du *Couvre-feu.*

Le pouvoir de Guillaume devint si absolu en Angleterre, qu'il changea les coutumes du pays, & régna jusques sur les mœurs. Anciens Bretons, Danois, Anglo-Saxons, tout fut confondu dans la même servitude. Il anéantit leurs privileges, s'appropria leurs biens, & leur donna même un autre langage. Il voulut qu'on plaidât en normand; & dès-lors tous les actes furent expédiés en cet idiôme. C'étoit une langue barbare, mêlée de françois & de danois, qui n'avoit aucun avantage sur celle qu'on parloit dans la Grande-Bretagne; mais c'é-

toit la langue du Vainqueur ; il fallut l'apprendre & la parler. Si les peuples ne furent pas heureux sous Guillaume le Bâtard, ils furent du moins tranquilles, & à l'abri des révolutions. Ce Prince fit bâtir des citadelles, & donna les premiers ordres pour la construction de la Tour de Londres. Inconnus ou méprisés jusqu'alors en Europe, les Anglois commencerent à y jouer un rôle par leurs lumieres, leur puissance, leur commerce & leurs conquêtes.

Guillaume le Roux, fils & successeur du Conquérant, n'hérita que des défauts de son pere, eut ses vices, & pas une de ses vertus. Il en faut excepter la valeur, qui même ne fut en lui qu'une féroce timidité. Ce Monarque étoit à la chasse avec un chevalier François nommé Tyrrel, fameux par son adresse à tirer de l'arc. Le chevalier voulant percer un cerf qui s'élançoit d'un fort, frappa le Roi au cœur. Guillaume mourut & ne fut point regretté. Les Ecclésiastiques l'ont dépeint sous les couleurs les plus odieuses. Ils n'en pouvoient dire assez de mal ; car ce Prince réunissoit dans sa personne l'archevêché de Cantorbery, les évêchés de Winchester, de Salisbury,

douze riches abbayes & un grand nombre d'autres bénéfices qu'il avoit laissé vacans pour en percevoir les revenus.

Son regne fait place à celui d'Henri I, son frere : regne orageux, fertile en révoltes & en troubles, soit domestiques, soit étrangers. Il fit prisonnier son frere Robert, qui mourut après une captivité de vingt-huit ans. Ce frere lui avoit sauvé la vie au siege du mont Saint-Michel. Henri, pour se délivrer de ses remords, fonda une abbaye ; & les moines trouverent l'expiation suffisante. A peine la tranquillité est rétablie dans ses Etats, que ce Monarque meurt âgé de soixante-huit ans. Il avoit imposé sur ses Sujets, pour marier sa fille Mathilde, une taxe qui fut l'origine de celle qui se perçoit encore en Angleterre pour le mariage des Princesses, filles du Roi.

Etienne de Blois, successeur de Henri par usurpation sur Mathilde, petite fille de Guillaume le Conquérant, eut, comme particulier, des vertus qu'il ne pût conserver sur le trône. Il le laissa par sa mort à Henri II, fils de Mathilde & de Geoffroi, comte d'Anjou ; & la couronne passa ainsi des Normands à

des Princes François, qui l'occuperent long-tems ſous le nom de *Plantagenets*. On a beaucoup diſputé ſur l'origine de ce nom. Quelques-uns diſent qu'un comte d'Anjou alla viſiter les lieux ſaints, & que, pour expier ſes péchés, il ſe fit fouetter devant le ſaint ſépulchre avec des branches de genêt, qui croiſſent en abondance aux environs de Jéruſalem.

La vie de Henri II eſt un mêlange de triomphes & de diſgraces ; heureux contre ſes enemis naturels, malheureux dans le ſein de ſes Etats & ſur-tout de ſa famille. Aucun de ſes fils ne lui reſſembla : Richard l'aîné, ſurnommé Cœur-de-Lion, n'eut pour toute vertu qu'une valeur féroce. Jean *Sans-Terre* perd ſes poſſeſſions du continent contre Philippe Auguſte, ſon honneur contre le Pape, & tous ſes droits contre les Seigneurs de ſon royaume.

Ces trois regnes offrent des événemens bien extraordinaires : un Archevêque aſſaſſiné aux pieds des autels ; un Roi puiſſant enfermé dans une tour, & tout un royaume en interdit. Le fils d'un bourgois de Londres, Thomas Becquet, élevé par ſon Roi aux premieres dignités de l'Egliſe & de l'Etat, paroît

oublier les égards dus à la majesté du trône. Henri passe la moitié de sa vie à lutter contre ce caractere inflexible ; & Thomas ose dire à son Maître : « Je vous » dois révérence comme à mon Souve- » rain ; mais je vous dois châtiment com- » me à mon fils spirituel ». Henri, furieux, s'écrie dans un accès de colere : « Est il possible qu'aucun de ceux que » j'ai comblés de biens, ne me vengera » des insolences de ce Prêtre » ! Aussitôt quatre de ses domestiques courent à l'église, & assomment l'Archevêque qui a été mis au rang des Saints.

Le Roi seul fut regardé comme l'auteur de ce meurtre ; & le Pape l'ayant excommunié, ce Prince ne sut se tirer de cette affaire malheureuse, qu'aux conditions les plus avilissantes. Il partit de Normandie revêtu d'un sac de pénitent, arriva à Cantorbery nuds pieds & tête nue, marcha ainsi jusqu'au tombeau de l'Archevêque, s'y dépouilla de ses habits, & reçut cinq coups de discipline de la main de chaque Evêque, de chaque Abbé, de chaque Moine qui s'y trouverent en très-grand nombre.

Richard prit part, comme tous les Princes de l'Europe, à la guerre des

Croiſades. Il avoit offenſé par ſes hauteurs le Duc d'Autriche, ſur les terres duquel il eut l'imprudence de paſſer à ſon retour de la Paleſtine. Ce Duc le chargea de fers, & le livra à l'Empereur qui le garda quinze mois dans une étroite priſon. Cet événement a fourni le ſujet d'un roman Anglois, intitulé la *Tour ténébreuſe*, que Mademoiſelle Lhéritier de Villandon, niece de M. Perrault, de l'Académie Françoiſe, a imité ou traduit dans notre langue.

Jean *Sans-Terre* s'étant brouillé avec le Saint-Siege au ſujet de la nomination d'un Archevêque de Cantorbery, le Pape délia ſes peuples du ferment de fidélité, mit ſes Etats en interdit, les donna au Roi de France Philippe Auguſte, & promit la rémiſſion de tous leurs péchés à ceux qui aideroient Philippe à s'en emparer. Pour appaiſer le Souverain Pontife, le Roi d'Angleterre lui fit don de ſa Couronne; & cet hommage fut accompagné des circonſtances les plus humiliantes en préſence de toute ſa Nation. Il s'obligea entre les mains du Légat, à une redevance annuelle de mille marcs d'argent, prononça la formule du plus humble vaſſelage; & pour ſurcroît de honte, ſon ſceptre

& sa couronne ne lui furent remis qu'au bout de quelques jours, pour lui faire sentir que la Cour de Rome étoit la maîtresse de les garder. Jean *Sans-Terre* avoit déjà perdu la Normandie, qui rentra sous la domination de la France, deux cens quatre-vingt-douze ans après qu'elle eût été cédée à Rollon par Charles-le-Simple.

Les Barons soulevés contre leur Roi, lui firent signer cette fameuse charte, que les Anglois regardent comme le Palladium de leur liberté, le fondement de leur constitution, & l'origine de cette indépendance, qui tôt ou tard peut-être, portera la mort dans le sein de cet Etat. Elle est connue sous le nom de la Grande-Charte, & honorée avec une espece d'idolâtrie. Ils en conservent une expédition authentique avec toute l'attention qu'on peut apporter aux choses les plus saintes; & ils en ont fait des copies qui imitent si parfaitement l'original, que s'il venoit à se perdre, elles pourroient en tenir lieu. Les articles les plus essentiels de cette piece importante sont, que, ni le Roi, ni ses Officiers ne pourront, sous aucun prétexte, s'emparer du bien des particuliers; qu'il ne sera levé aucun impôt,

ſans le conſentement des Grands du royaume ; que chacun ſera jugé par ſes pairs, & que la juſtice ſera accordée à quiconque la demandera ; que les amendes ſeront toujours proportionnées à la faute & à la fortune du coupable, mais que, pour ſatisfaire à ce paiement, aucun payſan ne ſera privé des inſtrumens du labourage. En un mot, on y pourvoit à la diſtribution de la juſtice, à la liberté des citoyens, & à la jouiſſance de la propriété ; trois grands objets, pour leſquels les hommes ont inſtitué les ſociétés politiques.

Telle eſt, Madame, cette fameuſe Charte Angloiſe, célebre écueil de l'autorité royale, l'origine des mouvemens populaires, le titre primordial d'une liberté qui a produit, entre le Roi d'Angleterre & ſes peuples, ce premier divorce, la ſource de toutes ces révolutions ſucceſſives, qui ont affligé la Grande-Bretagne. Ce ſont moins les expreſſions de cette piece, qui rend la grande charte redoutable aux Rois d'Angleterre, que les conſéquences que peut en tirer une nation jalouſe de ſes prétentions, & unie pour les ſoutenir. Vous verrez cependant beaucoup de regnes, où, au mépris de ces mêmes

priviléges, les Monarques Anglois ont joui du pouvoir le plus absolu & le plus illimité : mais vous en verrez d'autres, où, en vertu de cette même Charte, la Nation a cru pouvoir donner la loi à ses Souverains.

Le regne de Henri III, fils de Jean, fut long & ignominieux. Le trait suivant peint bien le caractere des Anglois, héritiers, en quelque sorte, du mépris des Romains pour les Rois. Un Comte de Leicester fut accusé par les Gascons, de s'être mal comporté dans son gouvernement de Guienne. Obligé de comparoître devant les Pairs du royaume pour rendre compte de sa conduite, il ne se borna pas à se justifier; il vanta encore ses services, & en demanda la récompense. Le Roi, indigné de son audace, lui répondit qu'il ne se croyoit obligé à rien à l'égard d'un traître. « Vous en avez menti, répondit le » Comte ; & si vous n'étiez pas Roi, je » vous ferois repentir de ce que vous » venez de dire ». Que croyez-vous qu'on fit à cet audacieux Sujet ? Le Monarque se contenta d'une excuse légere, & le renvoya dans son gouvernement. La femme de ce même Prince passant en bateau sous le pont de Londres, le

peuple l'accabla d'injures, & poussa la brutalité jusqu'à lui jetter des pierres.

Edouard I, fils de Henri III, réunit à sa Couronne la principauté de Galles, où un reste des anciens Bretons s'étoient maintenus pendant l'espace de plusieurs siecles contre les efforts des Rois de la Grande-Bretagne. Ce pays n'est distingué aujourd'hui des autres provinces du royaume, qu'en ce qu'il donne son nom aux fils aînés des Rois d'Angleterre.

Sous ce même regne, le titre de Barons & de Pairs ne fut affecté qu'à ceux qui entroient dans la Chambre-haute du Parlement. La Chambre des Communes commença à régler les subsides. Edouard donna du poids à cette Chambre, pour balancer le pouvoir des Barons. Ce Prince, assez habile & assez ferme pour les ménager & ne les pas craindre, forma cette espece de gouvernement qui avec tous les avantages de la royauté, de l'aristocratie & de la démocratie, en a tous les inconvéniens.

Le foible Edouard II, fils du précédent, est gouverné par ses favoris, détrôné par sa femme, enfermé par son fils, & assassiné par ses gardes. Un de

ses mignons a la tête tranchée ; un autre est traîné, pendu, décapité & mis en quartier. Un troisieme est mutilé comme un infame, & son cœur jetté au feu. La Reine fit mettre dans l'arrêt de mort de ce favori, qu'on lui arracheroit les parties dont il avoit fait un coupable usage avec son époux ; & elle ne craignit point d'assister à l'exécution. Quel tems ! & nous osons nous plaindre du nôtre.

Il ne restoit plus qu'à prononcer sur le sort du Roi : on l'accusoit de n'avoir pas gouverné selon les loix du pays, d'avoir rejetté les remontrances de ses Sujets, & suivi de mauvais conseils. Le Parlement le déclara indigne du trône & déféra la Couronne à son fils, qui fut depuis l'heureux & célebre Edouard III. Un nommé Trussel signifia, en ces termes, la déposition au Prince détrôné : « Moi, Procureur Général du Parlement » de la Nation, je vous déclare, en leur » nom & par leur autorité, que je révo» que & rétracte l'hommage à vous fait, » & que je vous prive de la puissance » royale ». On prétend que sur quelques mouvemens entrepris en sa faveur, on corrompit ses gardes, qui eurent

l'horrible cruauté de lui enfoncer un tuyau de corne dans le fondement, & d'insinuer au travers du cornet, un fer ardent qui lui brûla les etrailles.

Le Parlement donna un conseil au jeune Edouard; mais la Reine retint toute l'autorité, & l'eût même conservée long-tems, si elle n'eût pas voulu la partager avec Mortimer son amant. On arrêta ce dernier dans son anti-chambre, malgré les pleurs & les gémissemens de cette Princesse, qui ne cessoit de s'écrier: « Mon fils, mon cher fils, épar» gnez le gentil Mortimer ». Il fut pendu, mutilé, écartelé; ses membres furent envoyés dans les villes les plus considérables d'Angleterre, sa tête exposée sur la tour de Londres, & la Reine enfermée dans un château, où elle pleura ses infortunes plus que ses fautes.

Nous entrons dans ces tems périlleux, où les Anglois forcent nos villes, envahissent nos provinces, défont nos armées royales, tuent nos Chefs les plus vaillans, prennent nos Princes prisonniers, & font couronner leurs Rois dans Paris même. Ensuite, par une espece de miracle, ils sont chassés, renfermés dans leur isle, & peuvent à peine

conserver une seule place dans toute la France.

Edouard III entre dans le royaume à la tête d'une armée nombreuse ; nous perdons les batailles de Creci & de Poitiers ; & la ville de Calais se rend aux ennemis. Trois anecdotes rendent la défaite de Creci également mémorable. Elle fut le premier exploit du Prince de Galles, fils d'Edouard, surnommé le *Prince noir*, à cause de la couleur de ses armes. Son pere refusa de prendre part à cette journée, afin, disoit-il, que son fils pût y gagner ses éperons. Le Roi de Boheme parut dans l'armée Françoise. Il étoit aveugle ; & l'on avoit attaché son cheval à ceux de deux cavaliers qui l'escortoient. On le voyoit dans le fort de la mêlée, donnant des coups à tâtons, frappant indistinctement amis & ennemis. Il fut trouvé parmi les morts, son cheval encore attaché aux deux autres. Geoffroi d'Harcourt, qui s'étoit jetté dans le parti des Anglois, voyant son frere expirant sur le champ de bataille, fut si touché de l'énormité de son crime, qu'il vint se présenter à son Roi comme criminel ; & son pardon lui fut accordé.

Vous ſavez qu'un des articles de la capitulation de Calais portoit que ſix habitans de cette ville viendroient, la corde au cou, s'offrir à la mort. Il y a peu d'apparence que le Roi d'Angleterre ait eu réellement envie de faire pendre ſix braves citoyens, qui avoient combattu vaillamment pour leur patrie, ni que ceux-ci cruſſent ſérieuſement qu'un Monarque auſſi généreux qu'Edouard voulût ſe déshonorer par une pareille atrocité. Il y auroit donc peut-être beaucoup à rabattre de l'héroïſme prétendu que les hiſtoriens leur attribuent. Le véritable héroïſme des habitans de Calais eût été, non pas de ſe dévouer à une mort ignominieuſe pour aſſouvir la rage du Vainqueur, mais de verſer juſqu'à la derniere goutte de leur ſang, plutôt que de ſouffrir que celui de leurs compatriotes fût répandu par la main du bourreau.

Quelques hiſtoriens ſe ſont auſſi fort extaſiés ſur la modeſtie avec laquelle le Prince de Galles conduiſit à Londres le Roi de France, qu'il avoit fait priſonnier à la bataille de Poitiers. Il étoit ſur un petit cheval noir, marchant à gauche à côté du Monarque, qui montoit un

cheval remarquable par sa beauté & par son harnois. N'êtes-vous pas de l'avis de ceux qui pensent qu'il y avoit bien de l'orgueil dans cette modestie, & bien de la cruauté à exposer ainsi un Roi malreux à la vue de la populace ?

Edouard III voit ses lauriers flétris dans sa vieillesse, & la fortune se tourner du côté des François. Il s'en console dans les bras d'une maîtresse, à laquelle il sacrifie sa gloire propre, & qui lui coûte plus d'argent que toutes ses guerres contre la France. Alix Pierce, jeune Angloise d'une beauté rare, mais indigne de la tendresse du Monarque, le captiva jusqu'au tombeau. Quand on le vit près de sa fin, tout le monda l'abandonna ; & Alix, qu'il avoit comblée de biens, lui arracha la bague qu'il portoit au doigt, & se retira comme les autres.

Ce Prince avoit institué l'ordre de la Jarretiere sous la protection de saint George. Une petite aventure arrivée dans un bal donna lieu, dit-on, à cet établissement. La jarretiere de la Comtesse de Salisbury étant tombée pendant qu'elle dansoit, Edouard se baissa pour la ramasser. L'action du Roi alarma

la pudeur de la Comtesse, qui soupçonnoit un autre dessein. Ce Prince la rassura par ces paroles : « Honni soit, » qui mal y pense », qui sont devenues la devise de l'ordre. Les Chevaliers portent une jarretiere bleue à la jambe gauche. Leur nombre est fixé à vingt-six, y compris le Roi qui en est le Chef. Outre cette jarretiere, ils ont encore un large ruban bleu de l'épaule gauche à la droite, d'où pend l'image de saint George à cheval. Les trois Officiers de l'Ordre sont le Prélat, c'est l'Evêque de Wincester ; le Chancelier, c'est l'Evêque de Salisbury ; le Greffier, c'est le Doyen de Windsor. Depuis sa premiere institution, on compte huit Empereurs, plus de trois cens Rois, & un grand nombre de Princes qui en ont été décorés. Quelques-uns lui assignent une autre origine, & l'attribuent à la victoire de Crecy, où l'on prétend qu'Edouard ayant déployé sa jarretiere pour signal de la bataille, ce Prince voulut qu'une jarretiere aussi fût le principal ornement de l'Ordre.

Richard II, petit fils d'Edouard III, succede à son aïeul. Ce Prince, timide par caractere, & cruel par foiblesse,

épouse Isabelle de France, fille de Charles VI, dans la vue de se faire un appui contre les entreprises de ses sujets, auxquels il s'étoit rendu odieux. Le Duc de Lancastre, son cousin, appellé au trône par les vœux de la nation, fait son entrée à Londres sans la moindre résistance; & la révolution étoit prête à éclater, que Richard ignoroit encore l'orage qui le menaçoit. Ses troupes dispersées vinrent fortifier celles du Duc, qui le fit enfermer. Richard mettant le comble à son ignominie, ne tarda pas à donner lui même l'acte de sa démission. Le Parlement commence ensuite son procès, & le dépose comme ayant dissipé les revenus de l'Etat, violé les loix du pays, ravagé les provinces, fait tuer plusieurs Princes du sang, pillé les églises, & sollicité des bulles de la Cour de Rome contre ses peuples. Le Duc de Lancastre demanda ensuite la couronne, qui lui fut adjugée comme à un des plus prochains héritiers. La sentence de déposition est notifiée à Richard par un simple Chevalier; & ce n'est pas pour lui le comble des humiliations. On le fait paroître dans une assemblée des Princes, des Prélats,

des Seigneurs & des principaux Bour
geois de Londres, revêtu de tous le
ornemens royaux, qu'on le force d
remettre entre les mains de l'Archevê
que de Cantorbery. Il réitéra sa démis
sion; & le Duc de Lancastre fut cou
ronné Roi de la Grande-Bretagne sou
le nom d'Henri IV. Il avoit promis au
Monarque détrôné, de lui conserve
la vie, supposé qu'il ne se fît aucun
mouvement pour le rétablir; mais au
premier bruit d'une conspiration qui se
formoit en sa faveur, huit scélérats entrerent dans sa prison pour l'assassiner.
Richard défendit mieux sa vie, qu'il n'avoit fait ses états: il arracha la hache à un de ses meurtriers, & en tua quatre avant que de succomber.

On a remarqué que George II, actuellement vivant, est le seul des Souverains d'Angleterre, seconds de leur nom, qui ait régné heureusement dans ce royaume. Guillaume II, surnommé le Roux, fut tué à la chasse. Henri II fut malheureux pendant toute la premiere partie de son regne, par les affaires que lui suscita l'Archevêque de Cantorbery. Il le fit assassiner; & le repentir

repentir qu'il en eut, empoisonna le reste de sa vie. Edouard II fut détrôné par son fils, & assassiné. Richard II fut déposé. On a prétendu que la mort de Charles II n'étoit point naturelle. Enfin Jacques II, après avoir perdu sa couronne, est mort en exil.

Le regne de Henri IV ne fut ni long, ni heureux, ni tranquille. Son fils, Henri V, lui succéda, & gagna contre les François, la bataille d'Azincourt, qui, donnée à peu près dans les mêmes circonstances que celles de Crecy, fut aussi malheureuse pour la France. Henri fit revivre d'anciennes prétentions des Monarques Anglois sur cette couronne, qu'Edouard III, son bisaïeul, avoit abandonnées. La conjoncture lui parut d'autant plus favorable, que Charles VI, devenu, par sa démence, incapable de gouverner, avoit conclu le fameux traité de Troyes, par lequel il lui donnoit Catherine sa fille pour épouse, avec la France en dot, au préjudice des droits du Dauphin. En attendant la mort de Prince insensé, tous les ordres de l'Etat prêterent serment au Monarque Anglois, en qualité de Régent du royaume; & pour colorer cet attentat,

on s'autorisoit de l'assassinat du Bourgogne, dont on supposoit phin coupable. Le Roi d'Angle gna donc en France, tandis qu les VI étoit enfermé avec ses c ques, & que l'héritier légitim dans quelques provinces qui n' pas suivi l'exemple de la Capital ri V marcha contre lui; mais i malade en chemin; & s'étant fai au château de Vincennes, il y de la fistule.

On proclama Roi à Paris & dres, son fils Henri VI, enfant mois; & le Duc de Bedfort, o jeune Prince, fut déclaré Ré royaume. Cette année & les su jusqu'en 1428, furent marquée victoires continuelles des Ang s'emparerent de la plus grand des places qui tenoient enco Charles VII; & la France ent roissoit devoir bientôt passer s domination étrangere. La vill léans étoit réduite à l'extrêmit elle fut délivrée par la fameuse d'Arc; & dès-lors les affaires glois tomberent en décadence, ce qu'ils fussent entiérement ch royaume. Le Duc de Bedfort cr

peller la fortune, en faisant couronner le jeune Henri dans l'église de Notre-Dame ; mais elle s'étoit tellement attachée au parti de Charles VII, que, malgré la magnifique réception que firent les Parisiens au Roi d'Angleterre, ce Prince fut enfin obligé de se retirer dans son isle. Ses successeurs n'ont pas laissé de prendre le titre de Rois de France, & d'orner de fleurs-de-lys l'écusson de leurs armes, malgré l'inutilité & le peu de fondement de cette ridicule prétention.

La foiblesse de Henri désola ses propres Etats. D'abord ses parens se disputerent le gouvernement dans son enfance ; & son mariage avec Marguerite d'Anjou acheva de tout bouleverser. Cette femme voulut régner ; & il fallut se défaire du Duc de Glocester, oncle du Roi, qu'on l'accusa d'avoir fait assassiner. Cette violence rend le gouvernement de la Reine & le nom du Monarque odieux aux Anglois ; & les Anglois haïssent rarement sans conspirer. Il se trouvoit alors un duc d'Yorck, descendant d'Edouard III, & dont la branche étoit d'un degré plus près du trône, que celle du Roi. Ce Duc portoit sur son écu une

rose blanche, & Henri VI, de la branche de Lancastre, une rose rouge. C'est de là que vinrent ces noms fameux consacrés à la guerre civile, & ces divisions longues & terribles, qui remplirent le royaume de sang & de carnage

Le Roi d'Angleterre avoit une maladie de langueur, qui le rendoit, de années entieres, incapable d'agir & de penser. Pendant une de ces année funestes, le Duc d'Yorck devient l maître du Conseil; & laissant à Henri le titre de Roi, il prend pour lui celu de Protecteur. Le Monarque, souven malade, & toujours foible, n'est plu qu'un prisonnier servi avec l'appare de la royauté. Sa femme voulant l rendre libre, pour l'être elle-même leve des troupes avec les Seigneurs d son parti, tire son mari de la ville d Londres, devient la Générale de so armée, est vaincue par le Comte d Warwick qui commande celle du du d'Yorck, a la douleur de voir pren dre son époux dans sa tente; & tan dis que ce malheureux Prince lui ten les bras, elle est obligée de s'enfuir toute bride avec son fils le Prince d Galles. Henri est reconduit pour la se conde fois, par les vainqueurs, dans

Capitale, toujours Roi & toujours prisonnier. La Reine s'occupe des moyens de le délivrer; & avec une armée qu'elle leve à la hâte, elle vient attaquer son grand ennemi le Duc d'Yorck, qui est vaincu & meurt percé de coups.

Marguerite victorieuse prend la route de Londres; elle rencontre l'armée du Comte de Warwick, & a encore le bonheur de vaincre; mais elle ne peut être reçue dans la Capitale, où le fils du Duc d'Yorck venoit de se faire proclamer Roi, sous le nom d'Edouard IV. Ce Prince avoit acquis l'estime des Anglois par une valeur héroïque, & s'en étoit fait aimer par ses manieres populaires. Il apprend que la Reine rassemble, au Nord d'Angleterre, une armée de soixante mille hommes: il marche contre elle accompagné du comte de Warwick. On se trouve en présence à Santon, vers les bords de la riviere d'Aire; & l'on combat pendant dix heures avec un acharnement, dont l'histoire offre peu d'exemples. Edouard avoit défendu qu'on fît aucun quartier; & après des efforts inouis, il remporta une victoire, où il périt plus de trente-six mille hommes. Chaque parti, dans le cours de ces

guerres cruelles, exterminoit tour à tour, par la main des bourreaux, les principaux prisonniers. L'Angleterre devint un vaste théatre de carnage, où les échaffauds étoient dressés de tous côtés sur les champs de bataille.

La Reine va en France demander du secours à Louis XI, emprunte de l'argent & des vaisseaux, se rembarque pour la Grande Bretagne, affronte le sort des batailles, éprouve de nouvelles défaites, se sauve en Ecosse avec son fils, qu'elle conduit par la main, & revient en Angleterre sans secours, sans domestiques, exposée à tous les accidens, à tous les affronts. Elle entre dans une forêt, & est rencontrée par des voleurs qui lui enlevent ses pierreries. Pendant qu'ils se querellent pour le partage du butin, elle s'échappe tenant son fils entre ses bras, & rencontre un autre brigand, qui s'approche d'elle l'épée à la main. Il est prêt à la percer, lorsque, ranimant tout son courage, elle lui présente le jeune Edouard, & lui dit de ce ton de dignité qui lui étoit naturel : « sauve le fils de ton Roi ». A ce nom sacré, ce malheureux, pénétré de respect & de crainte, laisse tomber son

épée, offre ses secours à la Reine, & la mene au bord de la mer, où elle trouve une barque qui la passe heureusement à l'Ecluse. Le Duc de Bourgogne lui donne une somme d'argent, & la fait conduire au Roi René son pere, qui ne peut que la plaindre. Le Prince son époux est promené dans les rues de Londres avec ignominie; & on le renferme dans la Tour comme un criminel.

Edouard IV, mis sur sur trône par les mains de Warwick, le charge de négocier son mariage avec la Princesse de Savoie. Le Comte va lui-même en faire la demande; mais lorsqu'on est prêt à conclure, il apprend qu'Edouard a épousé en secret Elisabeth Woodeville, veuve du chevalier Gray, & l'a déclarée Reine sans lui en faire part. Outré d'avoir été le jouet d'un homme qui lui devoit sa couronne, Warwick revient en Angleterre dans la résolution de détruire son ouvrage. Le Roi, qui s'étoit refroidi à son égard, lui avoit ôté sa confiance; mais Warwick eut la force de dissimuler son ressentiment, jusqu'à ce qu'il fût en état d'éclater. Les dégoûts qu'il essuyoit à la Cour, lui firent prendre le parti de se retirer dans ses terres, bien

résolu de relever la maison de Lancastre au préjudice de celle d'Yorck. Les combats, les treves, les négociations, les trahisons se succederent rapidement; & Warwick chassa enfin le roi Edouard, pour placer sur le trône le malheureux Henri VI, qu'il fit sortir de sa prison. Ce Prince parut insensible au changement de sa fortune; il sembla même regretter la solitude & le repos. On le fit monter à cheval, & traverser la ville en triomphe, précédé du Comte de Warwick qui crioit à chaque pas: « vive Henri » & la maison de Lancastre »; spectacle étrange pour ceux qui se souvenoient d'avoir entendu sortir de la même bouche: « périssent Henri & ses partisans »! Aussi l'appelloit-on le *Faiseur & Défaiseur de Rois*.

Cette longue & sanglante tragédie n'est pas encore à son dénouement. Le parti d'Edouard ouvre à ce Prince les portes de Londres; & Henri, toujours le jouet de la fortune, est remis dans la Tour. Marguerite d'Anjou repasse en Angleterre, & apprend que Warwick, qui l'a tant persécutée, est devenu son défenseur; mais elle apprend presque en même tems, qu'il vient d'être tué dans un combat, & qu'Edouard est vic

torieux. Elle raſſemble les débris de l'armée vaincue; & par de nouvelles levées, ſe met en état de tenter encore une fois le ſort des armes. Elle commande les troupes elle-même, mene de rang en rang le prince de Galles; le combat eſt opiniâtre; mais enfin la victoire ſe déclare en faveur d'Edouard. La Reine, qui s'étoit évanouie à la premiere nouvelle de ſa défaite, fut miſe ſur un charriot, & tranſportée dans la Tour de Londres, où étoit ſon mari. Son fils, le Prince de Galles, après s'être long-tems défendu, fut pris les armes à la main. Edouard le voyant paroître, lui demanda d'un ton impérieux ce qu'il venoit faire dans ſes Etats? Le Prince, ſans s'émouvoir, répondit fierement: « je ſuis venu dans » le royaume de mon pere, pour le » venger & ſauver mon héritage de » vos mains ». Edouard irrité le frappa de ſon gantelet au viſage; & dans l'inſtant quelques Seigneurs de ſa ſuite ſe jetterent ſur ce malheureux Prince, qu'ils percerent de coups.

Edouard IV s'attendoit à être déſormais tranquille; mais il trouva, en entrant à Londres, quelque émotion

en faveur de Henri. Cet infortuné captif n'y avoit point de part, & en fut pourtant la victime. Instruit par plus d'une expérience, Edouard crut devoir s'en débarrasser. On assure que le duc de Glocester, frere du Roi, qui avoit déjà fait mourir le Prince de Galles; offrit sa main pour cette barbare exécution. Il se rendit à la Tour, apprit à Henri les malheurs de sa maison & celui qui le menaçoit. Ce Prince comprenant que sa derniere heure étoit arrivée, se jette à genoux, leve les yeux & les bras vers le Ciel, & présente son sein au Duc, qui le perce froidement d'un coup de poignard. Ainsi périt ce Monarque infortuné, qui, couronné en naissant, Roi de France & d'Angleterre, laissa échapper la premiere de ces Couronnes, perdit trois fois la seconde, & fut enfin assassiné par ses Sujets. La Reine fut retenue dans la Tour, & n'en sortit que quatre ans après, pour être renvoyée en France en payant une forte rançon. Cette Princesse, qui avoit soutenu dans douze batailles les droits de son mari & de son fils, mourut en 1482, la Reine; l'épouse & la mere la plus malheureuse

de l'Europe. Il n'y avoit plus de la maison de Lancastre, que le Comte de Richemont; mais Edouard payoit une forte pension au Duc de Bretagne pour le garder à vue dans ses Etats, & n'avoit aucune inquiétude à cet égard.

Il lui restoit une derniere victime à immoler; c'étoit le Duc de Clarence, son frere, Prince bizarre, inquiet & imprudent, qui n'épargnoit pas même la personne du Roi. Il faisoit entendre que le Monarque, né d'un commerce criminel de la Duchesse leur mere, ne pouvoit être regardé comme l'héritier légitime du trône qu'il occupoit. On prenoit soin d'empoisonner ces discours; & Edouard trop crédule, le fit condamner par le Parlement. Il crut lui accorder une grace, en lui laissant le choix du genre de mort: Clarence, qui aimoit à boire, demanda à être noyé dans un tonneau de vin; ce qui fut exécuté. Le Roi se repentit depuis de sa précipitation; & quand on venoit lui demander la vie pour quelque criminel: il s'écrioit: « Hélas! il ne s'est trouvé » personne qui intercédât pour mon » pauvre frere Clarence ».

Ce Monarque, croyant s'être défait

de tous ceux qui lui portoient ombrage, & n'ayant aucune défiance de son autre frere, le Duc de Glocestre, qui ne cessoit de le tromper par des apparences d'attachement, se livra pendant le reste de son regne, à son penchant pour la vie voluptueuse, & mourut, suivant l'opinion la plus commune, d'un excès de table, dans la quarante-deuxieme année de son âge. Comme il étoit d'une constitution très-robuste, on soupçonna ce même Duc de Glocestre de l'avoir empoisonné. Ce n'étoit pas juger témérairement d'un homme capable de commettre de sang froid les plus grands crimes.

Edouard IV laissa huit enfans en bas âge, Edouard V qui lui succéda, le jeune Duc d'Yorck, & six Princesses, dont une épousa le Comte de Richemont, qui fut depuis Roi d'Angleterre, sous le nom d'Henri VII. L'ambitieux & cruel Glocestre forma d'abord le dessein d'arracher les deux Princes à la Reine leur mere, & de les faire mourir pour régner. Il s'étoit déjà rendu maître de la personne du Roi; il le fut bientôt de celle du Duc d'Yorck, & les fit mettre tous deux dans la Tour.

Nommé Protecteur du royaume, il se hâta d'exécuter le projet qu'il avoit formé de s'emparer de la Couronne; mais ne pouvant engager le lord Hastings, qui avoit à Londres beaucoup de crédit, à le seconder dans ses vues, il l'accusa dans le Conseil d'avoir conspiré contre sa vie; & sans en produire aucune preuve, il lui fit sur le champ couper la tête. On arrêta comme complices trois autres Seigneurs qui n'avoient d'autres crimes, que d'être attachés à la famille du feu Roi; & il y eut ordre le même jour, de les faire mourir. Il osa ensuite déshonorer sa propre mere, qui vivoit encore, en publiant qu'Edouard IV, son frere, étoit né d'adultere; que lui seul étoit le véritable héritier du trône; & rassemblant des malheureux de la lie du peuple, il se fit proclamer Roi d'Angleterre sous le nom de Richard III. Le Duc de Buckingham, à la tête du Conseil de la ville, lui offrit la Couronne, qu'il fit en apparence difficulté d'accepter; mais il consentit enfin à se charger de ce pesant fardeau.

L'usurpateur se maintint sur le trône par les mêmes moyens qui l'y avoient

élevé. Il fit égorger les deux Princes ses neveux qu'il tenoit prisonniers à la Tour; & le Parlement eut la bassesse de déclarer qu'ils n'avoient aucun droit à la Couronne. Cependant le Duc de Bukingham, qui avoit le plus contribué à la mettre sur la tête de Richard, n'éprouva, de sa part, que de l'ingratitude; &, pour se venger, il fut résolu que le Comte de Richemont, descendant de la maison de Tudor, unie par les femmes à celle de Lancastre, reviendroit de Bretagne; qu'on lui formeroit un parti puissant, à la tête duquel il attaqueroit Richard; qu'il épouseroit Elisabeth, fille d'Edouard IV; & que réunissant les droits de la maison de Lancastre & de celle d'Yorck par ce mariage, il monteroit sur le trône d'Angleterre.

Ce fut la bataille de Bosworth, en 1485, qui décida cette querelle. Richard y combattit en furieux, & y trouva une mort plus glorieuse qu'il ne méritoit. Au commencement du combat, il avoit mis sa couronne sur sa tête pour être mieux reconnu. Elle fut trouvée sur un tas de cadavres, & portée à Henri de Richemont, comme un signe de sa victoire. Les soldats, ins-

pirés d'un même mouvement, s'écrierent, vive notre Roi Henri ; & cette journée mit fin aux malheurs qui avoient persécuté la famille d'Edouard III, & aux désolations dont la Rose rouge & la Rose blanche avoient rempli la Grande-Bretagne.

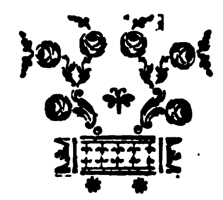
Le corps de Richard, nud & sanglant, trouvé dans la foule des morts, fut porté à Leycester sur un cheval, la tête pendante d'un côté, les pieds de l'autre, & y resta deux jours exposé aux yeux du peuple. Ce Prince étoit bossu, fort laid ; & la férocité de son caractere étoit peinte dans sa physionomie. Il n'a guere joui plus de deux ans de son usurpation ; & son fils qu'il faisoit appeller le Prince de Galles, étant mort jeune, Richard III fut le dernier des Rois Angevins, surnommés Plantagenets, qui, depuis Henri II, Chef de cette race, avoient, de pere en fils, occupé le trône d'Angleterre.

Ce royaume n'avoit point de famille illustre, dont le sang le plus pur n'eût coulé dans les batailles & sur les échafauds. Chaque parti, dans les factions des deux Roses, étant successivement proscrit avec des formalités, il en ré-

ſultoit un carnage juridique après la victoire. On ne faiſoit grace à aucun de ceux qui, ayant ſuivi la cauſe malheureuſe, ſe trouvoient condamnés par des arrêts; & le bourreau verſoit plus de ſang, que les ſoldats n'en faiſoient couler.

Je ſuis, &c.

A Londres, ce 17 juillet 1755.



LETTRE CCX.

SUITE DE L'ANGLETERRE.

J'AI dit, Madame, qu'Henri VII ne descendoit que par les femmes de la maison de Lancastre; car par lui-même & du chef de son pere, à peine le croyoit-on gentilhomme. Il étoit petit-fils d'un aventurier Ecossois, sans considération & sans naissance, & qui, sans autre mérite qu'une figure avantageuse, sut plaire à une Princesse du sang royal, qui en fit son mari. Son fils épousa à son tour une arriere-petite-fille d'Edouard III; & cette Princesse donna le jour à Henri VII, appellé auparavant Comte de Richemont. Rien ne le portoit à la Couronne; & il n'auroit probablement jamais conçu l'idée d'y parvenir, si Richard III n'avoit, par ses crimes, éteint à la fois les deux familles qui pouvoient y prétendre.

Henri n'eut pas besoin de montrer des droits, quand, pour punir un tyran justement haï, il parut à la tête d'une ar-

mée. Son mariage avec la fille d'Edouard IV acheva de lui assurer les suffrages publics; mais cette alliance, dictée par la politique, n'avoit pas été avouée par l'amour, &, soit froideur naturelle, soit dégoût d'un lien plus nécessaire qu'agréable, il traita la Reine avec une réserve qui approchoit de l'aversion. Peut être rougissoit-il de penser, qu'il ne devoit son trône qu'à son Epouse; & l'amour que le peuple avoit pour elle excitoit encore sa jalousie.

Cette conduite indisposa tous les partisans de la maison d'Yorck. La Reine douairiere, mere de la jeune Reine, & la Duchesse de Bourgogne sa tante étoient indignées de voir, l'une sa fille, l'autre sa niece, traitée avec tant de mépris. Elles imaginerent de faire renaître les anciens troubles, & de punir ce mari ingrat & dédaigneux par la perte de sa Couronne. Il restoit un Prince de la maison d'Yorck, que Richard III avoit fait mettre dans les fers presqu'en naissant, & que la politique de Henri ne permettoit pas d'en faire sortir. C'est de lui, ou plutôt de son nom, que les Princesses résolurent de se servir. On choisit un jeune homme de son âge;

& d'une figure agréable : c'étoit le fils d'un boulanger nommé Simnel, qu'un prêtre d'Oxfort, qu'on avoit mis dans le secret, accoutuma à jouer le rôle de Prince. Son instituteur le conduisit en Irlande : Simnel y fut reçu par les acclamations du peuple, & reconnu Roi sous le nom d'Edouard VI. Le nouveau Monarque passa en Angleterre ; & s'avançant vers Londres, il reçut par-tout des secours qui le mirent en état de livrer bataille à son rival. Henri fut victorieux ; & Simnel devint son prisonnier. Soit pitié, soit grandeur d'ame, soit envie de jetter du ridicule sur une entreprise que la sévérité auroit pu rendre respectable, le Vainqueur se contenta de remettre dans son rang ce Chef d'un parti malheureux ; & pour humilier les factieux, Henri l'employa à son service en qualité de garçon de cuisine. Un jour que ce Prince donnoit à dîner aux Députés d'Irlande, il les fit servir à table par ce même Simnel, qu'ils avoient jugé digne d'être leur Roi.

Ce premier projet ayant mal réussi, la Duchesse de Bourgogne n'eut pas de honte de dresser elle-même un autre aventurier, qu'elle supposa être Richard,

Duc d'Yorck, second fils d'Edouard IV, échappé, disoit-on, aux fers de ses bourreaux. Elle avoit trouvé à Anvers le fils d'un Juif converti, nommé Perkins, qui lui parut propre à jouer ce personnage. Des circonstances particulieres l'avoient fait naître en Angleterre. La beauté, la noblesse de ses traits lui donnoient beaucoup de ressemblance avec Edouard IV, qui avoit été son parrein & passoit même pour son pere, ayant eu avec sa mere un commerce de galanterie. On accoutuma ce jeune homme à se dire & à se croire le Duc d'Yorck; & après l'avoir suffisamment instruit, on le fit paroître à la Cour de France, ou plusieurs Anglois allerent se joindre à lui. Ils passerent ensemble chez la Duchesse de Bourgogne, & de là en Irlande, asyle ordinaire des mécontens. Perkins trouva, dans le Roi d'Ecosse, un protecteur ardent, qui lui fit épouser une de ses parentes, & prit ouvertement les armes en sa faveur. Le succès n'en fut pas heureux; & dans une autre occasion, au lieu de justifier, par sa valeur, le beau nom qu'il avoit osé prendre, le faux Duc d'Yorck fuyant lâchement au commencement du combat, courut se ca-

cher dans un monastere. Il en sortit pour être transféré dans la Tour de Londres; mais ayant voulu s'évader, il paya sa hardiesse de sa tête; &, ce qu'il ne faut pas oublier dans l'histoire du cœur humain, son épouse, qui lui donna jusqu'à la fin les marques de la plus vive tendresse, fut inconsolable de sa perte.

Le commencement du regne d'Henri VII fut affligé d'une maladie d'un genre extraordinaire, qui répandit la désolation dans toute l'isle. Elle s'est depuis renouvellée plusieurs fois en Angleterre, où les médecins ne la connoissent que sous le nom de *Sueur Angloise*. Le mal consistoit en effet en une sueur qui ne finissoit que par la mort ou la guérison du malade. S'il ne mouroit pas dans les vingt-quatre heures, il étoit sauvé. La négligence & le trop de soin étoient également contraires. Il falloit attendre sans se remuer dans son lit ou dans ses habits, selon l'état où l'on se trouvoit, que la nature, qui avoit été surprise, se reconnût, sans l'accabler ni de remedes, ni d'alimens, ne se couvrir ni trop ni trop peu; se passer, s'il étoit possible, de boire & de manger.

On n'avoit jamais oui parler d'u
reille épidémie : elle se répandi
que en un même jour, & finit égal
tout d'un coup. Dans plusieurs er
elle emporta le tiers des habitans

On augura mal d'un regne,
les commencemens étoient si fu
L'avarice étoit la passion domina
Roi d'Angleterre. En joignant u
cessive rapacité à la plus étroite
nomie, il vint à bout d'amasse
sommes incroyables pour un siecl
les especes d'or & d'argent étoie
core extrêmement rares en Euro
augmentoit chaque jour ce trés
ché, qui, comme il arrive comm
ment, fut bientôt dissipé par les p
sions de son Successeur.

Henri VII avoit envoyé à Pa
Princesse Marguerite sa fille, qui d
épouser Charles VIII ; mais ce Prin
lui renvoya pour conclure son ma
avec Anne de Bretagne. Henri p
déclara la guerre à la France, &
la soutenir, imposa une taxe extra
naire. L'archevêque Morton, Cha
lier du royaume, apprit aux collect
un moyen singulier d'augmenter le
duit de cet impôt. « Si ceux qui doi

» le payer, leur dit-il, vivent frugale-
» ment, vous fuppoferez que leur éco-
» nomie a dû les enrichir. Si au con-
» traire ils vivent avec fafte, vous ju-
» gerez de leurs richeffes par leur dé-
» penfe ». Ce dilemme abfurde fut appellé par les uns la fourche du chancelier Morton, & par d'autres, fa béquille : ce qui montre que, dans ce tems-là les Anglois, lorfqu'ils éprouvoient quelque difgrace, favoient, comme nous, s'en confoler par des plaifanteries.

Henri paffa à Calais avec une armée de vingt-fix mille hommes, difant qu'il arrivoit pour conquérir la France ; mais il ne fallut, pour l'arrêter, que lui offrir de l'argent. Le traité conclu, il retourna en Angleterre, pour ajouter à fon tréfor les fommes qu'il venoit de gagner fur fes fujets par la guerre, & fur fes ennemis par la paix. Ce Monarque fit époufer à l'aîné de fes fils, une Infante d'Efpagne, fille de Ferdinand, Roi d'Aragon, & d'Ifabelle de Caftille ; mais le jeune Prince étant mort peu de tems après fon mariage, fon pere, pour s'épargner la douleur de reftituer la dot, imagina de marier la veuve avec fon fecond fils. Il y avoit de grandes difficul-

tés à cette alliance ; mais on trouva dans la loi judaïque, de quoi l'autoriser. Jules II, peu scrupuleux, accorda cette dispense, qui, comme vous le verrez bientôt, a détruit, sans ressource, le catholicisme dans la Grande-Bretagne.

Le Monarque Anglois fut toute sa vie dans l'union la plus intime avec la Cour de Rome, & en obtint une infinité de bulles favorables à ses projets. Les Papes, dès qu'il le demandoit, excommunioient tous ses ennemis. Il avoit eu fort envie de faire canoniser l'imbécile Henri VI; mais la dépense excessive qu'eût exigé cette apothéose, l'en détourna ; & son économie sordide épargna cette honte au Saint-Siége & à la chrétienté ; car l'amitié du Pape n'alloit pas jusqu'à lui faire grace des frais attachés à cette cérémonie.

Ce Prince sentant sa fin approcher, tourna les yeux vers un avenir, dont les iniquités & les cruautés de son regne lui rendoient la perspective effrayante. Pour en adoucir les terreurs, il fit des aumônes & des fondations de maisons religieuses ; & il expira en désavouant, à grands cris, les attentats dont il s'étoit souillé.

llé, recommandant à son successeur
es réparer.

eu de tems avant sa mort, ce Prince,
desiroit d'épouser la jeune Reine de
les, avoit envoyé des Ambassadeurs
rgés d'instructions singulieres & cu-
ises, pour prendre une notice fidele
'extérieur de la Princesse, de son ca-
ere, de sa complexion, &c. Il leur
it enjoint d'observer avec attention
de son visage, s'il étoit fardé ou non,
ou maigre, long ou rond; si sa phy-
omie étoit gaie & aimable, ouverte
mélancolique, assurée ou changean-
si elle rougissoit en parlant; si elle
it une belle peau; de quelle couleur
ient ses cheveux, ses yeux, ses sour-
, ses dents & ses levres; si ses bras
ient gros ou petits, ses mains grasses
maigres, ses doigts courts ou longs;
ur tout, qu'elle étoit la forme de sa
ge, & si la Princesse avoit quelques
ls autour de la bouche. Les envoyés
oient converser avec elle à jeun, tâ-
r de la faire parler long-tems, & s'ap-
cher le plus près qu'ils pourroient de
ouche, pour savoir si elle avoit l'ha-
e douce, si elle employoit des aro-
es, du musc, &c. Ils ne devoient

pas omettre la hauteur de sa taille, chaussure, la forme & la grosseur d pied. Ils avoient ordre de s'inforn elle avoit quelque maladie de naissa quelques taches sur son corps; q étoit sa façon de vivre; si elle man beaucoup, buvoit souvent, & m de l'eau avec son vin, &c?

Les réponses portent « que la j » Reine est réservée dans ses parc » posée dans son maintien, avec la » tenance d'une vierge; & quand » parle aux dames qui sont assise » tour d'elle, il lui échappe un so » plein de charmes. Nous avons v » mains, disent les Ambassadeurs, m » nues plusieurs fois; & nous les a » trouvées très-belles. Elle nous a » blé avoir beaucoup de gorge; » bout nous en a paru assez gros. N » n'avons jamais pu parler à jeun » Princesse; mais dans toutes les o » sions où nous avons conversé » elle, nous nous sommes approché » son visage autant que l'honnêteté » le permettre; & nous n'avons sen » eaux, ni parfums; nous jugeons » me, par la netteté & la propret » sa bouche, que ladite Reine a l'hal » convenable, &c, &c ».

Le regne d'Henri VIII offre des événemens tragiques & plus variés, que celui de son pere. Un des principaux est le divorce de ce Monarque & de Catherine d'Aragon. Henri avoit épousé cette Princesse, sans inclination & par politique; & cette union mal assortie lui fit porter ailleurs ses affections. Leur premier objet fut Anne de Boulen, peu réglée dans ses moeurs, mais qui feignant d'en avoir, persuada au Roi, que le seul moyen de se satisfaire, étoit de l'épouser. Jusques-là le Monarque n'avoit eu que des dégoûts de son mariage; mais sa nouvelle passion lui fit naître des scrupules d'habiter avec la veuve de son frere. D'un autre côté, le Cardinal de Volsey, premier ministre, flatté long-tems par Charles-Quint, de l'espoir de la tiare, s'apperçut que cet Empereur le trompoit; & pour se venger il porta son maître à répudier Catherine, tante de Charles, sous prétexte qu'il n'avoit pu l'épouser légitimement, & que la dispense qu'on lui avoit accordée, étoit nulle.

Henri, qui ne demandoit qu'à se séparer, s'adressa au Pape précisément dans le tems où le Pontife, mécontent de Char-

les-Quint, eût été plus disposé à do
cette satisfaction au Roi d'Anglet
François I joignit ses sollicitatio
celles de Henri; mais l'affaire ayan
discutée sous toutes ses faces, o
connut l'injustice; & toutes les
répondirent qu'un mariage cont
depuis vingt ans avec une Princesse
tueuse, sur la foi d'une Bulle &
Bref qui la confirmoit, étoit indissol
Le fameux Cranmer, archevêqu
Cantorbery, qui avoit succédé à l
veur de Volsey, fut plus hardi qu
Souverain Pontife; appuyé de la
sion de plusieurs docteurs gagné
argent, il déclara nul le mariage du
& prononça la sentence du fatal di
ce, qui sépara, avec Henri, toute
gleterre de l'église Romaine. Le
alla prendre ensuite sa nouvelle ép
la conduisit avec pompe dans le
de Witehall, & la mit dans l'app
ment des Reines. Elle fit son ent
Londres sur un char de triomphe
bruit du canon de la Tour, & au s
toutes les cloches de la capitale. (
ques jours après elle fut couron
Westminster.

Le Pape alors ne put se disp
d'accorder à Charles-Quint outrag

aux prérogatives du Saint-Siége, une Bulle contre Henri VIII. Ce Prince fut ſolemnellement excommunié, déclaré déchu de la couronne, & ſes enfans avec Anne de Boulen, incapables de lui ſuccéder. Henri, pour ſe venger, ſe fit reconnoître par ſon clergé, chef de la religion dans ſes Etats; & il y trouva les plus grandes facilités. Son Parlement lui confirma ce titre, & abolit l'autorité du Pape, ſes annates, ſon Denier de S. Pierre, les proviſions des bénéfices. Les peuples prêterent au Roi un nouveau ſerment, qu'on appella le ſerment de Suprématie; & le crédit du Souverain Pontife, ſi puiſſant en Angleterre pendant tant de ſiecles, tomba ſans la plus légere contradiction.

Depuis cette époque, quiconque voulut reſter uni à l'Egliſe & ſoumis au Saint-Siége, devint l'objet des vengeances du Monarque, qui fit couler des ruiſſeaux de ſang. Il propoſoit des articles de *foi*, qu'il changeoit enſuite à ſon gré; faiſant brûler en même tems, & les Catholiques qui refuſoient de reconnoître ſa ſuprématie, & les Proteſtans qui ne vouloient pas ſe ſoumettre à ſes dogmes. Souvent il publioit

des loix contradictoires, qui mettoient en péril la vie de ses Sujets, pour la faire dépendre de sa seule volonté ; & l'on ne vit jamais de traits si bizarres & si multipliés du despotisme le plus arbitraire, & de la plus cruelle tyrannie. Thomas Morus, Chancelier du royaume, fut une de ces victimes, & paya de sa tête son attachement à l'église Romaine.

Les Religieux, qui s'étoient toujours montrés contraires au mariage du Roi avec Anne de Boulen, ne cessoient de déclamer contre lui dans les chaires ; & c'est par eux que le Monarque schismatique commença le cours de ses vengeances. Tous les couvens furent supprimés ; & l'on a remarqué, comme une chose singuliere, qu'Edouard chassa les Juifs d'Angleterre, Edgard les loups, & Henri VIII les Moines. Leurs revenus furent mis dans la main du Roi. Le mobilier, l'argent comptant étoient considérables ; & de ces dépouilles, Henri fonda six nouveaux évêchés & un college, récompensa quelques serviteurs, & convertit le reste à son usage. Il fit brûler les reliques, les images & les autres marques extérieures de dévotion, avec lesquelles il prétendoit que les Moines s'étoient

joué pendant trop long-tems de la crédulité des peuples. Il étoit sur-tout irrité des honneurs qu'on rendoit à S. Thomas de Cantorbery. Il fit sommer ce Prélat, mort depuis tant d'années, de comparoître devant son tribunal, & le condamna par défaut, comme criminel de Leze-Majesté. Ses cendres furent jettées au vent; & son nom rayé du calendrier; il fut défendu, sous peine de la vie, de célébrer sa fête; & les richesses qu'un culte de plus de trois cens ans avoit consacrées à ce saint martyr, passerent dans les coffres du Roi.

La conduite de ce Prince avec ses femmes, présente un spectacle tout à la fois tragique & ridicule. Après Anne de Boulen, qui fut décapitée, sous prétexte de libertinage, il épousa Jeanne Seymour, dont il sacrifia la vie pour sauver son fruit. A celle-ci succederent Anne de Cleves qu'il répudia, Catherine Howard qui périt comme Anne de Boulen, & Catherine Parre, qui n'eût pas été plus heureuse, si son adresse ne l'eut sauvée du divorce & de l'échafaud.

L'ordre de la succession ne fut pas plus respecté, que l'honnêteté conjugale. Catherine d'Aragon avoit eu une fille

nommée Marie, qu'Anne de Boul
exclure du trône. A la mort de
derniere, sa fille Elisabeth eut égale
l'exclusion en faveur d'Edouard, fi
Jeanne Seymour, qui fut déclaré
tier légitime du royaume. On cha
ces dispositions avant la mort du P
regnant : Edouard, Marie & Elisa
furent appellés à la Couronne, ch
suivant ses droits, & y parvinrent
trois successivement.

Edouard joignit l'hérésie au sch
d'Angleterre : Marie eut la gloire d
truire l'un & l'autre en s'attach
l'église Romaine ; Elisabeth ne fit,
religion, qu'une affaire de politi
qu'elle conduisit suivant ses int
Tout ceci demande quelques détai

Anne de Boulen passa du trône
chafaud par la jalousie d'un mari q
l'aimoit plus. Henri crut avoir tr
des preuves manifestes de ses infidé
dans l'inclination particuliere qu'el
moignoit à son frere & à quelque
des principaux domestiques qui
quentoient sa maison. Elle fut con
à la Tour ; & elle conserva toute s
sence d'esprit dans une circonsta
accablante. On fit le procès à ceux

ſoit d'être ſes complices; & ils fu- tous condamnés à mort. Anne fut : par une aſſemblée de Pairs; l'arrêt oit qu'elle ſeroit brûlée vive ou dé- ée, ſelon le bon plaiſir du Roi. i conſentit au moindre ſupplice, à ition qu'elle reconnoîtroit la nul- e ſon mariage. Ce Prince, aveuglé a paſſion, ne s'appercevoit pas de ntradiction qu'il y avoit à la punir ne adultere, pour avoir violé les d'un hymen qu'il faiſoit déclarer Elle conſentit à tout ce qu'il vou- mais la crainte du plus grand des lices ne put jamais lui arracher l'a- les déſordres dont on l'accuſoit.

n véritable crime étoit de n'être aimée d'un époux dégoûté par la ſſion, & qu'un tempérament vo- portoit à d'autres amours. Il étoit de la jeune Seymour, une des d'honneur de la Reine; & par une rerie ſinguliere, il ſembloit ne er que les jouiſſances ratifiées par ariage. Le lendemain de la mort de mme, il épouſa ſa maîtreſſe; & le ment ſe hâta de reconnoître la lé- ité de cette nouvelle union. Jeanne nour mourut en couches; & quoi-

que ſon mari n'eût peut-être pas
core eu le tems de s'en dégoûter
prétend qu'il contribua, au moin
directement, à ſa mort. On vint lui
qu'il falloit obſolument ſacrifier la
ou l'enfant. « Sauvez mon fils, ré
» dit-il; je trouverai toujours aſſe
» femmes ». On fit à la mere l'opéra
Céſarienne, qui le lendemain la m
tombeau.

Henri contracta un quatrieme
riage avec une princeſſe de Cle
dont la figure lui déplut tellement,
fut ſur le point de la renvoyer. «
» tendois une Reine, dit-il; & l'on
» mene une jument Flamande ».
men fut célébré néanmoins avec
de pompe; mais ceux qui s'étoient
lés de cette négociation, périren
un échafaud, comme criminels de h
trahiſon. Ce dégoût, joint aux att
d'une nouvelle maîtreſſe, détermi
Roi à demander le divorce. La Rei
conſentit, & ſe crut trop heureuſ
quitter un époux, qui avoit tous
bourreaux à ſes ordres.

Catherine Howard, devenue R
d'Angleterre, favoriſa les Catholiq
& dès ce moment, les partiſans

nouvelles erreurs résolurent sa ruine dans l'esprit du Monarque. On épia sa conduite ; on rechercha ses actions ; on lui trouva des amans dans les plus basses classes des citoyens ; & les amans, la Reine, les parens, les complices, tous furent condamnés à périr par la main du bourreau. Catherine avoua sur l'échafaud, qu'à la vérité, avant son mariage, elle n'avoit pas été irréprochable ; mais elle nia d'avoir jamais rien fait contre les loix de l'honneur, depuis qu'elle étoit l'épouse du Roi. En conséquence, le Parlement fit une loi, qui prononçoit la peine de mort contre toute fille, qui, ayant eu des foiblesses, n'en avertiroit pas le Roi, s'il la vouloit épouser, & contre quiconque, sachant que cette fille n'est pas vierge, balanceroit à le déclarer. Le trône d'Angleterre ne pouvoit donc plus guere convenir qu'à une veuve ; & ce fut une veuve en effet qui y monta.

Catherine Parre, autrefois épouse d'un baron de Latimer, dit au Roi, que si sa Majesté lui laissoit le choix, elle aimeroit mieux être sa maîtresse que sa femme ; mais ce Prince la rassura ; & Catherine eut la hardiesse d'entrer dans

ce lit redoutable, dont on ne ſortoit que par le divorce ou par l'échafaud. Elle fut près de ſubir le ſort d'Anne de Boulen & de Catherine Howard, non pour ſes galanteries ; mais parce qu'elle oſoit être quelquefois d'un autre avis que ſa Majeſté, ſur des matieres de théologie. Elle ſut pourtant ſi bien retourner l'eſprit du Monarque, que ce Prince, vieux & infirme, & peu propre aux plaiſirs d'un nouvel hymen, révoqua l'ordre barbare de la faire mourir.

Ainſi ſe montra, ſur la ſcene du monde, ce Roi cruel avec réflexion, eſclave des paſſions les plus aviliſſantes, ayant pour miniſtres des maîtres & des tyrans, pour amis des ſcélérats & des eſclaves, & pour épouſes des concubines. Prêtres, évêques, femmes, maîtreſſes, pairs, chanceliers, tout fut ſacrifié aux barbares caprices de ce fou ſanguinaire. S'il n'eût été qu'un ſimple particulier, on l'eût enchaîné comme un furieux ; mais parce qu'il étoit fils d'un Tudor uſurpateur, qui fut vainqueur d'un tyran, il ne trouva pas un juge, qui ne s'empreſſât d'être l'organe de ſes cruautés, & le miniſtre de ſes aſſaſſinats judiciaires. On prétend que

Loin de sacrifier à ses desirs l'hon-
de ses maîtresses, il ne trouvoit
elles aucun rang au-dessous du
; & l'hymen ne manquoit jamais
ouronner ses amours.

suis, &c.

Londres, ce 20 juillet 1755.



LETTRE CCXI.

SUITE DE L'ANGLETERRE.

EDOUARD VI, fils de Henri & d Jeanne Seymour, n'avoit que neuf an & quelques mois, lorsqu'il monta su un trône qu'il n'occupa que sept an Son pere l'avoit déclaré son successeur & le royaume fut gouverné par u Conseil de Régence, dont Cranmer Archevêque de Cantorbery, étoit l Chef; mais la principale autorité fut re mise entre les mains du Duc de Somme set, oncle du jeune Roi, avec le titr de Protecteur & de Régent. Ce Sei gneur entreprit d'abord de donner un autre forme à l'Eglise Anglicanne. Ce a besoin d'un éclaircissement.

Henri VIII avoit conservé la croyan Catholique. Edouard son fils, ajout l'hérésie au schisme. Marie sa sœur, fil de Catherine d'Aragon, entreprit d rétablir le catholicisme & l'union ave Rome. Le nombre des Catholiqu étoit encore assez grand, pour qu'el en fût venue à bout avec facilité, si so regne eût été plus long, & sur-tout,

elle eût moins versé le sang des hérétiques. Les supplices aigrirent les esprits, inspirerent de l'enthousiasme, & rendirent les conversions plus difficiles.

Elisabeth, en prenant les rênes de l'empire, attacha sa gloire à établir une croyance commune, & imagina un milieu entre les Catholiques & les Protestans, qui pût concilier plus aisément les uns & les autres. Elle eût voulu conserver la plus grande partie du culte extérieur, & sur-tout les images; mais elle sacrifia ses idées à celles de sa nation. Le code de sa nouvelle Eglise fut rédigé en trente-neuf articles, approuvés & confirmés dans un synode. On y établit l'Ecriture-sainte pour la seule regle de Foi; ce qui étoit tout accorder aux novateurs. On y statua sur le nombre des livres canoniques; on y traita du péché originel, du libre arbitre, de la justification, de la prédestination, des péchés commis après le baptême; mais en prenant un milieu sur tous ces objets, on s'écarta du point véritable. L'infaillibilité des conciles généraux y fut niée; on ne voulut reconnoître que deux sacremens; la tradition fut rejettée, le dogme de la présence réelle éludé

par des expreſſions équivoques, le célibat des prêtres condamné, les images proſcrites.

Telles ſont les principales erreurs de l'égliſe Anglicane. On y conſerva la pratique de l'ordination des Evêques; & ceux qui s'y conformerent, furent, dans la ſuite, appellés Conformiſtes ou Epiſcopaux. Les Calviniſtes ayant pénétré en Angleterre, s'éleverent contre leur autorité, & formerent deux autres ſectes, nommées, l'une les Presbytériens, parce qu'ils égaloient le ſacerdoce à l'épiſcopat; & l'autre les Puritains, parce qu'ils adoptoient la réforme en entier, & s'en tenoient à la pure parole de l'Evangile.

Les Epiſcopaux avoient retenu la hiérarchie eccléſiaſtique, telle quelle étoit dans l'égliſe Romaine lorſqu'ils s'en étoient ſéparés. Ils avoient des Evêques, des Prêtres, des Chanoines, un Office qu'ils appelloient la liturgie Anglicane; mais dans le dogme, ils ne différoient guere des Calviniſtes, ennemis déclarés de cette même hiérarchie, qui eſt encore aujourd'hui la religion dominante en Angleterre, celle du Prince & du Parlement, en un mot, la religion Anglicane.

Les Presbytériens, tant pour la discipline que pour le dogme, suivoient les Protestans de Geneve, & prétendoient que l'écriture ne mettoit aucune différence entre les Prêtres & les Evêques. Ils gouvernoient leur église par des Ministres & des anciens : c'est-à-dire, que chaque paroisse avoit un Pasteur & deux Laïques, élus par la communauté elle-même. Ces trois personnes régissoient toute la paroisse en ce qui concernoit la discipline ecclésiastique. Ils avoient des Classes, des Assemblées provinciales, & des Synodes nationaux.

La Classe consistoit en un certain nombre de paroisses réunies, dont les Ministres & les anciens connoissoient de toute matiere de religion dans leur district, avec la même autorité, que chaque pasteur & ses adjoints dans leur paroisse particuliere. Le Synode provincial étoit une assemblée de toutes les Classes d'une province ou d'un comté. Ils envoyoient leurs Députés au Synode national. La Classe se tenoit une fois par mois, le Synode provincial deux fois par an, & le national, quand il plaisoit au Parlement de le convoquer ; car le Parlement fut presbytérien du tems de Charles I.

Ces ſectaires, qui eurent beaucoup de crédit ſous ce même regne, affectoient la plus grande auſtérité. Leur rigueur, ou plutôt leur hypocriſie alloit ſi loin, qu'ils ne vouloient pas même permettre aux gens de la campagne de s'amuſer à des jeux innocens. Les Puritains étoient encore plus outrés dans leur morale. Ce qu'ils appelloient le déſpotiſme de la Cour de Rome, paroiſſoit l'objet capital de leur ſollicitude & de leur zele. Ils croyoient le voir encore dans l'épiſcopat, qu'avoit conſervé Henri VIII, & montroient au Souverain, dans chaque Evêque, un autre Thomas de Cantorbery.

Du ſein de cette ſecte ſortirent, ſous prétexte d'une plus grande réforme, les *Indépendans*, ainſi nommés parce qu'ils faiſoient profeſſion de ne dépendre d'aucune aſſemblée eccléſiaſtique. Ils ſoutenoient que chaque égliſe, chaque paroiſſe, chaque congrégation avoit en elle-même radicalement & eſſentiellement, tout ce qui eſt néceſſaire pour ſe gouverner; qu'elle poſſédoit toute la puiſſance, toute la juriſdiction ſpirituelle; qu'elle n'étoit ſujette à aucune aſſemblée, à aucun ſynode, à aucun

évêque, en un mot, à aucun Chef ecclésiastique. Vous observerez que ces opinions regardoient plutôt la discipline, que le fond de la religion, qui étoit le même que le presbytérianisme.

Les Indépendans se déclarerent non-seulement les ennemis du Roi, mais de la royauté qu'ils entreprirent d'abolir, pour former une république, au gouvernement de laquelle chacun pût avoir part. Comme ils devinrent les plus puissans avec les Presbytériens, presque toutes les autres sectes contraires à l'église Anglicane, c'est-à-dire, à l'épiscopat, se rangerent de leur parti; & c'est cette réunion qui fit périr Charles I. Elles s'étoient liguées pour éteindre l'épiscopat, & la monarchie qui en étoit le soutien.

Le célebre Butler, dans son poëme burlesque d'Hudibras, a démasqué l'hypocrisie & le fanatisme de ces enthousiastes, commis alors par le Parlement, pour opprimer les Royalistes & tous ceux qui étoient attachés à l'ancien gouvernement de l'Eglise & de l'Etat. Butler, par le ridicule qu'il répandit sur cette secte, servit beaucoup la cause royale, & peut-être ne contribua-t-il pas

peu au rétabliſſement de Charle:
Presbytériens, les Puritains &
dépendans ſubſiſtent encore en
terre & dans les colonies, mai
nombreux, moins redoutables
ciennement.

Sous le regne d'Edouard VI
glois furent proteſtans, parc
Roi & ſon Conſeil faiſoient p
de l'être; mais perſonne ne f
cuté pour ſa foi, excepté deux
femmes anabaptiſtes, que le cr
mer s'obſtina à faire brûler. Le
en pleurant l'arrêt de mort,
l'Archevêque : « ſi vous me fa
» une mauvaiſe action, vous e
» drez devant Dieu ». Ce Princ
& ſenſible mourut à ſeize ans
gnant des cruautés que ſes Mi
firent commettre. Il avoit décl
tiere du royaume ſa couſin
Gray, deſcendante d'Henri VI
parti & le droit de Marie pré
Le pere, le beau pere, l'époux
Gray, & elle-même enfin furen
nés à perdre la tête. On l'avoi
recevoir la Couronne; & e
troiſieme Reine expirante en A
par la main du bourreau.

larie, à peine montée sur le trône,
lut de rétablir le catholicisme, &
écuta ceux qui oserent en combat-
les pratiques & les dogmes. Elle
it des raisons personnelles de haïr
Protestans, qui s'étoient toujours
larés contre la légitimité de sa nais-
ce; mais pour ne pas effaroucher les
rits par des coups trop précipités,
dissimula d'abord ses véritables sen-
ens, & promit aux deux religions une
le tolérance. Cranmer, trompé sans
ite par ces apparences de modéra-
n, s'avisa de publier un mandement
itre la messe. Son imprudence lui
ita la vie. Il fut arrêté; & lorsque la
ine se déclara ouvertement contre le
uveau culte, ce Prélat, qui avoit
uverné souverainement toutes les
aires ecclésiastiques pendant le regne
Edouard, fut condamné à mourir sur
bûcher. Il signa, pour éviter ce sup-
ice, une rétractation de sa doctrine;
ais la Reine voulut immoler cette vic-
ne aux mânes de sa mere cruellement
itragée par la sentence de divorce
i'il avoit publiée sous Henri VIII.
insi, malgré cette renonciation, l'arrêt
it exécuté dans toute sa rigueur. Avant

que de mourir, Cranmer rétracta son abjuration, & déclara qu'il persistoit dans le luthéranisme. Il plongea dans les flammes la main qui avoit signé cette même abjuration, & ne lança son corps dans le bûcher, que lorsqu'elle fut consumée.

Les feux de l'Inquisition étoient allumés dans toute l'Angleterre ; & l'on exerça contre les Protestans les mêmes cruautés qu'Henri VIII avoit fait souffrir aux Catholiques. C'étoit alors une espece de maladie épidémique, qui désoloit toute l'Europe : on ne connoissoit pas de moyens plus efficaces que les bûchers & les échafauds, pour extirper les hérésies ; & cette barbarie ne put s'éteindre que par degrés ; comme s'il eût fallu passer par tous ces excès, pour arriver à ces tems heureux, où les Locke ont approfondi l'entendement humain, où les Newton ont développé les loix de la nature, & où les Anglois ont embrassé le commerce de toutes les parties du monde ?

La France profita de ces divisions, pour recouvrer la ville de Calais ; événement qui ne contribua pas peu à décréditer le gouvernement de Marie. Sa santé chanceloit depuis long-tems : l'a-

battement de ſon ame ajoutoit encore à ſes maux : la certitude d'être haïe de ſes ſujets, l'horreur de prévoir qu'Eliſabeth, qu'elle ne pouvoit ſouffrir, lui ſuccéderoit, le regret de la perte de Calais, & ſur-tout le chagrin que lui cauſoit le départ de ſon époux Philippe II, roi d'Eſpagne, qui alloit s'y fixer pour le reſte de ſa vie, étoient autant d'objets douloureux, ſous leſquels elle ſuccomba.

Cette Princeſſe avoit épouſé Philippe par le Conſeil de Charles-Quint, qui lui fit dire que ſi ſon âge le rendoit encore propre au mariage, il n'auroit pas de plus grande ſatisfaction que de l'épouſer lui-même ; mais qu'il n'oſoit lui propoſer un mari vieux & infirme ; & que ne pouvant lui offrir ſa perſonne, il n'avoit rien de plus cher à lui préſenter que ſon propre fils. La Reine ſe rendit d'autant plus volontiers à cette propoſition, qu'on prétend qu'elle éprouvoit alors les rigueurs du jeune Courtenay, dont on la diſoit amoureuſe. Il s'étoit attaché à Eliſabeth, dont l'eſprit & la jeuneſſe lui plaiſoient davantage. Il oublia les offres ſéduiſantes de l'aînée pour les charmes de la cadette ; & dans les

transſports de ſon amour, il ſe fit, dit-on, un plaiſir de lui ſacrifier une Couronne. La Reine, irritée de cette préférence, ne met plus de bornes à ſon reſſentiment ; ſon amour mépriſé ſe change en haine ; elle ne voit plus dans ſa ſœur, qu'une rivale odieuſe & triomphante, & dans ſon amant, un ingrat qu'elle veut oublier.

Devenue l'épouſe de Philippe II, Marie deſiroit paſſionnément d'avoir un enfant. Elle ſe crut groſſe, & ne l'étoit pas. On eut l'imprudence d'écrire à tous les Evêques de faire chanter le *Te Deum* pour remercier Dieu, & le prier de conſerver le fruit de la Reine. Les Anglois en firent des plaiſanteries ; & il y eut un placard affiché à la porte du palais, qui portoit en ſubſtance : « Serons-nous donc toujours ſi bêtes, » de croire notre Souveraine enceinte ? » Et de quoi le feroit-elle, ſi ce n'eſt » d'un marmot ou d'un dogue » ?

Chérie des Catholiques, déteſtée des Proteſtans, Marie mourut après cinq ans & demi d'un regne auſſi funeſte, par ſa briéveté à la Religion Romaine, que celui d'Eliſabeth fut, par ſa durée, avantageux à l'Egliſe Anglicane.

Quand

ine n'aimoit pas les Calvinistes, qu'elle les regardoit comme les angereux ennemis de la préro- royale, dont elle fut toujours ouse; mais elle n'abandonna pas fait leurs principes, quoiqu'elle prochât davantage de ceux de r.

n autre côté, pour ne pas effa- er les Catholiques qu'elle détes- t fond du cœur, parce qu'ils at- ent hautement la légitimité de ance, en abolissant le culte de Romaine, elle conserva toujours ande partie de ses pratiques. Un chapelains osant déclamer de- elle dans un sermon, contre le de la croix, elle lui cria de sa e, qu'il eût à finir cette scar da- digression, & qu'il revînt à son Elle adopta le chant des pseau- n langue vulgaire; mais elle affecta moigner beaucoup de dégoût

pour les prédications, dans lesquelles les Calvinistes, qu'on appelloit, pour cette raison, les Prédicans, faisoient consister presque tout l'extérieur de leur culte. Ce fut aussi pour s'éloigner de leurs principes, qu'elle maintint l'épiscopat dans tout son lustre. Elle porta même le desir de conserver les distinctions de la hiérarchie, jusqu'à vouloir créer des Cardinaux à l'exemple du Pape, dont elle prétendoit tenir la place en Angleterre; & elle n'abandonna ce projet ridicule, que parce que Bacon & d'autres lui en firent voir l'absurdité.

Au reste, il seroit assez difficile de prononcer sur les vrais sentimens de cette femme en matiere de religion. En la suivant dans toute sa conduite, on la voit toujours employer l'esprit tortueux de la politique, & jamais la noble franchise de la vérité. Si Rome avoit pu servir à ses projets, elle se fût soumise sans peine au pouvoir du Souverain Pontife. Elle voulut être sacrée par un évêque de notre communion; mais il lui échappa de dire aux Dames d'Honneur, qui étoient auprès d'elle lorsqu'on l'oignoit des saintes huiles : « ne m'appro-
» chez pas; cette huile puante vous se-

» roit mal au cœur ». Dans les troubles de la Hollande, elle ne cessoit de répéter combien cette Nation avoit tort de faire tant de bruit pour une Messe. « Voilà, » continuoit-elle indécemment, un beau » sujet de se gendarmer. Si l'on ne veut » pas y assister comme à un mystere, » qu'on y assiste comme à une comé- » die ». Un Prélat osoit un jour lui représenter, que, dans une occasion qu'il lui rappelloit, elle avoit plus agi en politique qu'en Chrétienne. « Je vois bien, » dit-elle, que vous avez lu tous les » livres de l'Ecriture, excepté celui des » Rois ».

Par une conduite pleine d'artifice, cette Princesse vint à bout d'accoutumer le peuple à tous les changemens qu'elle voulut introduire ; & la longueur d'un regne de quarante-cinq ans la mit en état de donner à la religion Anglicane une consistance qu'elle n'avoit pas même du tems d'Henri VIII ; car sous le regne de ce Prince, le schisme ressembloit plutôt à une innovation momentanée, introduite par des circonstances étrangeres, qu'à un renoncement solide & réfléchi à la vraie Foi. Elisabeth n'eut point recours à la persécution ; mais

quiconque voulut troubler l'Etat par principe de conſcience, fut ſévérement puni. Elle rappella de l'exil, & fit ſortir des priſons tous ceux qui, ſous le regne précédent, y avoient été envoyés pour cauſe de religion. Le chancelier Baçon ſe trouvant dans la chambre de la Reine lorſque ces priſonniers vinrent la remercier de leur délivrance, lui dit; « il y en a d'autres à qui Votre Majeſté » ne fait pas grace, & qui, depuis le » regne de Marie, ſont toujours dans » les fers. Nommez-les moi, répondit- » elle; je vous promets de les déli- » vrer ſur le champ. Ils s'appellent Mat- » thieu, Marc, Luc & Jean, répondit » Bacon; votre peuple attend leur li- » berté. Ils l'obtiendront, n'en doutez » pas, répliqua-t-elle: je m'en occupe » ſérieuſement; mais je veux aupara- » vant m'entretenir avec eux, & ap- » prendre de leur bouche même, ce » que je dois faire en leur faveur ».

Le Parlement lui envoyant des Députés, pour la ſupplier de ſe nommer un Succeſſeur, ou de choiſir un Epoux qui lui donnât des enfans dignes de régner après elle: « Je ſuis, dit-elle, » encore trop jeune pour faire mon

» teſtament, & trop vieille pour pren-
» dre un mari. D'ailleurs, je ne crains
» point de manquer de ſucceſſeurs; &
» je ne veux avoir d'autres enfans que
» mes Sujets ». Elle répondit à l'Ambaſſadeur d'Henri III, qui lui faiſoit, de la part de ſon Maître, des propoſitions de mariage : « J'aimerois mieux
» épouſer un Prince que je ferois Roi,
» qu'un Roi qui me feroit Reine ».
Sixte-Quint dit à un Anglois qui lui préſentoit le portrait d'Eliſabeth: « Vo-
» tre Reine gouverne ſon royaume avec
» beaucoup de bonheur. Il faudroit
» qu'elle devînt ma femme; nous don-
» nerions au monde un ſecond Alexan-
» dre ». Elle dit à ſon tour, en voyant le portrait du Pape: « Si le Saint-Pere
» faiſoit couper ſa barbe, je l'épouſe-
» rois pour voir s'il a dit vrai; mais ce
» feroit ſe donner à la fois trop de ri-
» dicules, que d'épouſer en même
» tems un Grand-Prêtre, & une grande
» barbe ».

Lorſque Philippe II équippa cette fameuſe flotte, qui, ſous le nom ſi peu mérité d'*Invincible*, menaçoit l'Angleterre d'une invaſion totale, Eliſabeth parut à cheval au camp de Tellebury;

& parcourant tous les rangs avec un air qui annonçoit la fermeté de son ame, elle exhorta les soldats à se souvenir de leur devoir, de leur patrie & de leur religion. « Moi-même, ajouta-t-elle, je » vous conduirai à l'ennemi. Je sais que » je n'ai que le foible bras d'une femme ; » mais j'ai l'ame d'un Roi, & qui plus » est, d'un Roi d'Angleterre. Je périrai » plutôt dans le combat, que de sur- » vivre à la ruine ou à l'esclavage de » mon peuple ». Les vents & les écueils ayant combattu pour elle, une partie de la flotte Espagnole périt par la tempête ; & l'autre devint la proie des Anglois.

L'assassinat de Marie Stuard, Reine d'Ecosse, qu'Elisabeth osa commettre avec le glaive de la justice, est un des événemens les plus mémorables de ce regne. Marie avoit des droits à la Couronne d'Angleterre, comme descendante de Henri VII ; & dès-lors elle fut regardée comme une victime nécessaire à la sûreté de la Reine. On l'impliqua dans une conspiration ; & Elisabeth nomma des Commissaires qui lui firent son procès, & la condamnerent à perdre la vie. Cette Princesse, née peu de jours

avant la mort de ſon pere le Roi d'Ecoſſe, fut Reine dès le berceau. A ſix ans elle vint en France pour épouſer le Dauphin, fils aîné de Henri II. Veuve de François II, elle reprit le chemin d'Ecoſſe ; & ce fut alors que s'éleverent, entre elle & Eliſabeth, ces ſemences de diſcorde & de jalouſie, qui devinrent ſi funeſtes à Marie Stuard.

Vous aimerez, Madame, la peinture du départ de cette jeune Souveraine, & de ſa douleur lorſqu'elle quitta la France, le ſeul théatre où la fortune l'ait favoriſée d'un ſourire. Après avoir fait de triſtes adieux à ſes ſerviteurs, l'ame accablée de chagrins, les yeux baignés de larmes, Marie fixa ſes regards ſur les côtes du royaume, & ne ceſſa d'y porter la vue, tant qu'elle put les appercevoir. Plongée dans la triſteſſe, elle prévit dès-lors cette ſuite de malheurs qui répandirent tant d'amertume ſur le reſte de ſa vie ; & la voix entrecoupée de ſanglots, elle s'écria : « adieu, France ; » adieu, pays chéri, que je ne reverrai » jamais » ! Elle ne permit pas même aux ténebres de la nuit, de lui cacher cette terre de délices ; & elle ordonna que ſon lit fut portée ſur le tillac. A la

pointe du jour, les côtes de France s'offrirent encore à sa vue ; & de si loin qu'elle les apperçut, l'accablement & la douleur lui arracherent de nouveaux regrets.

La Reine d'Angleterre avoit eu l'adresse d'engager les Ambassadeurs François à promettre qu'à l'avenir, Marie s'abstiendroit de prendre les armes & le titre de Reine de la Grande-Bretagne. Mais elle refusa de ratifier cette promesse ; & de là cette haine implacable, qui la conduisit à l'échafaud. Une rivalité d'une autre espece animoit le cœur d'Elisabeth. Eprise d'une folle admiration pour sa propre personne, elle avoit un soin singulier de sa parure, & cherchoit, même dans un âge avancé, à se donner tous les agrémens de la jeunesse. Quoique très-inférieure pour les graces & la beauté, à la Reine d'Ecosse, elle avoit la foiblesse de se comparer à elle, & même de vouloir l'emporter.

Marie n'avoit que dix-huit ans quand elle quitta la France. La plupart des Princes d'Europe la demanderent en mariage. Elisabeth redoutoit cette union : elle eût même desiré que la Reine d'Ecosse se fût comme elle, soumise

aux loix du célibat. Marie la satisfit en partie ; elle renonça à toute alliance étrangere pour épouser un de ses Sujets. Elle en eut un fils qui fut dans la suite Jacques I, sous qui l'Angleterre & l'Ecosse furent à jamais réunies sous un même Maître.

La mort imprévue de son époux, dont elle s'étoit dégoûtée, fit naître des soupçons contre cette Princesse ; & son mariage avec Bothwel, qui suivit immédiatement cette mort, laissera toujours une idée désavantageuse à sa réputation. Il est prouvé que Bothwel fut coupable de ce meurtre ; & l'on ne peut guere douter que la Reine n'y eût quelque part. Ses Sujets se révoltent ; Marie se retire en Angleterre ; & cette imprudence met le comble à ses malheurs. Elle demande à voir Elisabeth qui lui refuse une entrevue, sous prétexte que, chargée de l'assassinat de son mari, elle ne peut l'admettre en sa présence, sans faire tort à sa réputation. La Reine d'Ecosse essuie, pendant une longue captivité, les rigueurs de cette fiere rivale, & passe enfin de la prison à l'échafaud, en protestant toujours de son innocence.

On a voulu révoquer en doute l'a-

mour d'Elisabeth pour le célebre Comte d'Essex, qui, comme vous savez, a fourni matiere à l'histoire, aux romans, & même au théatre de toutes les nations. On oppose l'inégalité de leur âge; mais la conduite du Comte, quoique très-jeune, n'étoit-elle pas plutôt celle d'un amant heureux, que d'un simple favori? S'il étoit contredit dans le moindre de ses desirs, il s'éloignoit du palais, & faisoit acheter cher son retour. S'il étoit malade, la Reine alloit le voir, s'asseyoit au chevet de son lit, & ordonnoit elle-même ses médecines, ses bouillons, &c. Il se perdit pour n'avoir pas assez ménagé cette Souveraine, aussi grande aux yeux de la politique, que petite aux yeux de la raison.

On dit que le Comte lui ayant un jour tourné le dos avec un air de mépris, elle lui donna un soufflet; & qu'au lieu d'appaiser sa Maîtresse par son respect, le fougueux Favori, portant la main à son épée, & jurant qu'il n'auroit pas souffert cet affront de la part d'Henri VIII, se retira transporté de fureur. Bientôt après il entra dans un projet de révolte qui fut cause de sa perte. Il ne voulut cependant jamais en convenir.

La Reine lui envoya des Commiſſaires pour l'entendre ; il oſa les retenir priſonniers, & les menaça de la mort, s'ils cherchoient à s'évader. Il fut pourſuivi, contraint de ſe rendre, & conduit à Weſtminſter. Ses amis eurent la liberté de le voir, & lui conſeillerent de demander grace ; mais, proteſtant toujours de ſon innocence, il crut n'avoir point de pardon à ſolliciter. La ſentence de mort, portée contre lui, fut exécutée dans la Tour de Londres ; & depuis ce tems, Eliſabeth tomba dans une ſombre mélancolie. Elle ſe plaignoit de ce qu'on avoit précipité ce jugement ; & quand on lui demandoit la grace des autres rebelles : « Ah ! » répondoit-elle, perſonne ne m'a parlé » en faveur du Comte d'Eſſex » ! Quelquefois elle ſe jettoit à terre ; & pouſſant de longs gémiſſemens, elle répétoit ſans ceſſe ce nom chéri : Comte d'Eſſex, Comte d'Eſſex !

On a repréſenté au théatre cet amour, comme une paſſion violente, jalouſe, effrénée, mais tendre, indulgente, ſuſceptible de toutes les foibleſſes, prête à tout ſacrifier pour l'objet aimé, & telle enfin que peut la ſen-

tir une femme du vulgaire, éprise à soixante ans d'un jeune homme de vingt-cinq. Ce n'est point tout à fait là le tableau que nous représente la vérité de l'histoire. On y apperçoit, sans doute, une Reine sujette aux passions de son sexe, mais encore plus livrée aux soucis de l'ambition & aux soins du gouvernement; plus jalouse du pouvoir que du cœur de son favori, redoutant ses conspirations plus que ses infidélités, & lui pardonnant ses succès en galanterie, plus que son crédit dans l'Etat.

Sous son regne & celui de ses prédécesseurs, l'autorité du Parlement d'Angleterre fut très-bornée, & celle des Souverains très-absolue. Elisabeth ne souffroit pas qu'il prît aucune connoissance des affaires ecclésiastiques, dont le soin lui appartenoit uniquement par le droit de sa suprématie; & si quelque membre des Communes proposoit d'entrer en délibération sur cette matiere, il étoit réprimandé comme un sujet rebelle aux volontés de sa Souveraine. S'il s'avisoit d'insister, on ne manquoit pas de l'arrêter au sortir de l'assemblée. Le pouvoir arbitraire de cette Princesse s'étendoit jusqu'à régler

la foi & la conscience de ses peuples. Elle dressoit des articles de créance, qu'elle les forçoit d'admettre aveuglément; &, ce qu'on n'avoit pas vu jusqu'alors, une femme se trouva Chef de l'Eglise. En conséquence de ce pouvoir illimité, les Anglois changerent quatre fois de religion sous le regne des Tudors : schismatiques sous Henri VIII, protestans sous Edouard VI, catholiques sous Marie, & fixés enfin, sous Elisabeth, dans la religion Anglicane.

Lorsque cette Princesse demandoit au Parlement de nouveaux subsides, elle étoit toujours sûre de les obtenir, & les levoit de sa pleine autorité, sans le consentement des deux Chambres. Sa volonté tenoit lieu de loi jusques dans les jugemens criminels : aucun Juré n'auroit osé absoudre un innocent, que la Cour étoit résolue de condamner; souvent même le malheureux subissoit sa condamnation sans qu'on eût instruit son procès. De pareils traits, qui souleveroient aujourd'hui toute l'Angleterre, étoient soufferts avec une patience inaltérable, & regardés comme les actes d'une puissance légitime.

On suivit d'autres principes & d'au-

tres loix, lorsque les Stuards furen
blis sur le trône Britannique. Tout
taxes annexées par l'usage au don
de la Couronne, furent mises au
des usurpations les plus odieuses
plus injustes. On imposa au Souv
l'obligation indispensable de dem
les subsides ; & l'on s'arrogea le
de les refuser. Il ne lui fut plus p
de régler la discipline ecclésiastiqu
aucune partie du culte extérieur
le consentement des deux Cham
C'est à la secte des Puritains, & a
qu'ils ont toujours fait paroître
mettre des bornes & des entrave
prérogative royale, qu'on attrib
stabilité de cette forme de gouv
ment.

Si les Anglois furent asservis s
joug d'Elisabeth, ils n'en fure
moins puissans, ni moins industri
ni moins entreprenans. C'est le te
leurs premiers voyages dans les div
parties du monde, de leurs pren
navigations au Nord & au Levan
leurs premiers établissemens sur le
tes de la Guinée, de leurs pren
colonies dans l'Amérique septe
nale. Il se forma parmi eux des So

ommerce, qui leur donnerent la
eure marine de l'Europe ; & ils
nt dès-lors cette supériorité sur
qu'ils ne perdirent presque jamais.
appliquerent aux arts & aux manu-
res : ils considérerent l'agriculture
ne le premier de tous les biens,
uvrirent des sources de richesses
fécondes & plus durables, que les
s de Golconde, du Mexique & du
u.

e suis, &c.

Londres, ce 23 juillet 1755.



LETTRE CCXII.

SUITE DE L'ANGLETERRE.

JACQUES I, ſucceſſeur d'Eliſabeth
fils de Marie Stuard, ne tira qu'un
ble parti de l'état floriſſant, où il tro
l'Angleterre à ſon avénement à la C
ronne. Quoiqu'iſſu de parens cath
ques, il avoit embraſſé la religion
formée. Il ſe croyoit un habile cont
verſiſte, un excellent théologien,
pouſſoit cette manie juſqu'au pédan
me. Il ſe piquoit auſſi de bel eſprit,
aimoit ſur-tout à jouer ſur le mot. V
lant un jour faire parade de ſon éru
tion & de ſon talent pour le polémiq
il indiqua au college d'Edimbourg
aſſemblée ſolemnelle, où l'on de
argumenter ſur diverſes matieres e
préſence. La ſéance finie, le Roi ſe
nommer les Diſputans, dont les n
anglois ſignifient *Fils d'Adam*, *B*
Menſonge, *Sable*, *le Jeune*, *le Roug*
le Roi. Jacques diſcourut ſavamm
ſur les ſujets de leur controverſe;
ſuite faiſant un commentaire ſur le

eu à faire, s'appelle *Beau-Men-*
ge. Quelle merveille ! & précisé-
nt il y avoit dans sa these de beaux
nsonges, dont il s'est tiré avec
neur, en donnant de beaux dé-
ntis à son adversaire. Mais pour-
i M. Sable n'est il pas entré dans
sables le premier ? Il en seroit sorti
c succès ; & je vois à présent que
s les sables ne sont pas stériles ; car
rément celui-ci a montré, dans
e dispute, un esprit très fertile. M.
:une m'a paru fort vieux dans Aris-
: ; & M. le Rouge n'a point à rou-
de la maniere dont il a soutenu
acte. A l'égard de M. le Roi, il a
uté comme un Roi sur un sujet
al, c'est-à-dire, sur l'empire que
ison doit exercer sur les passions.
n, ajouta l'ingénieux Monarque,

Quelqu'un dit à Sa Majesté, qu
avoit dans la compagnie un homme
très-grand mérite, mais d'une timi
si insurmontable, qu'il n'avoit osé pa
devant cette auguste assemblée : c'é
M. *Chartier*, principal du college. « C
» *tier!* dit le Roi ; ce nom convient
» bien à son caractere ; car les cha
» contiennent ordinairement beauc
» de matieres très-importantes ; cep
» dant elles ne disent mot & ne
» roient parler ; mais elles fourni
» à ceux qui le peuvent, de quoi
» de fort belles choses ».

Ce Salomon du Nord, car c'est
que l'appelloient ses flatteurs, fut si
rieux de ces ridicules calambours,
souhaita qu'on les mît en vers latin
vous jugez bien que tous les po
s'empresserent à le satisfaire. Henr
qui l'estimoit peu, disoit de lui : « j
» sais pas pourquoi on donne à ce P
» le titre de Salomon, si ce n'est p
» qu'il est fils de David, joueur de
» pe ». Marie Stuard, mere de Jacqu
avoit eu un commerce de galan
avec David Rizio, musicien, qu
mari jaloux fit assassiner.

Les Catholiques s'étoient réjo

d'Elisabeth, dans l'espérance
ls de sa rivale leur seroit plus
e ; mais se voyant trompés
r attente, ils entreprirent, dans
se conspiration des poudres, de
e en même tems du Roi, de
e Royale, des Ministres & du
nt. Ils louerent une maison
hoit à la salle de Westminster,
rent le projet d'y creuser une
our la faire sauter un jour que
monde devoit y être assemblé.
d même parut favoriser leur
sse. Une cave située sous cette
lle se trouva libre; ils y place-
te barils de poudre qu'ils cou-
le fagots; & pour éviter toute
, ils en laisserent les portes
. Une lettre ambiguë, écrite
Conjuré, est remise entre les
u Roi qui en démêle le vrai
conspiration se découvre; &
est puni. L'histoire du monde
peu d'exemples d'un projet si

i aliéna principalement les An-

rence pour ses favoris, qu'il
néanmoins, comme une fem
son amant pour un autre. I
voyage d'Ecosse en Angleterre
frit que les Dames se tînssent à
devant lui, & joignit à ce pro
galant, les propos les plus o
contre les femmes en général
tre la passion qu'elles nous in
naturellement. Il ajouta publ
des réflexions personnelles co
ri IV, au sujet du penchant qu
commun avec tant de héros
sexe adorable. Ces discours ir
fort les Angloises, qu'elles ne
plus de mesure en parlant de
leur Souverain.

Robert Carre, dont la fo
rite d'être remarquée, paroît
âgé de vingt ans, avec une fi
mante. Le lord Hay, à qui i
commandé, connoissant la
Roi pour la beauté, la jeun
graces extérieures de notre se
Carre, dans une fête de chev
présenter à Sa Majesté son b
sa devise. Pendant que le jeu
s'approche du Monarque,
le jette par terre, & lui casse

, le crée Vicomte de Rochester,
nne l'ordre de la Jarretiere, l'ad-
uConseil; & sans lui assigner un
particulier, lui confie la direc-
suprême de toutes les affaires du
ume. Les richesses sont accumulées
tête de ce Favori; & tandis que
inistres sont embarrassés de trou-
les fonds pour entretenir la ma-
surchargée du gouvernement,
es, d'une main prodigue, comble
sors son inutile & frivole créa-
Le jeune homme ne sait point
ter de sa fortune; & s'étant souillé
empoisonnement pour plaire à sa
e, il est enfermé avec elle dans
ur.

orge Villiers lui succede dans les
es graces de son Maître. C'étoit ce
ux Duc de Buckingham, si connu
toute l'Europe, par les agrémens

la Comtesse de Sherewsbury. L'épou
qui jusqu'alors n'avoit jamais troub
les amours de sa femme, s'avisa de s'e
offenser, & se fit tuer pour venger so
honneur. On dit que la Comtesse, de
guisée en page, tenoit le cheval d
Duc pendant le combat, & que pou
récompenser la valeur de son amant
elle le reçut dans son lit, le même soi
avec la chemise encore teinte du san
de son mari.

Buckingham mit dans la tête du Prin
ce de Galles, qui fut depuis l'infortun
Charles I, d'aller, déguisé & sans suit
faire l'amour dans Madrid à l'Infan
d'Espagne, dont on ménageoit alo
le mariage avec ce Prince. Il l'accomp
gna dans ce voyage; mais étant lui-mê
me devenu amoureux de la Duches
d'Olivarez, il outragea de paroles so
époux, rompit l'hymen projetté ave
l'Infante, & ramena le Prince en An
gleterre aussi précipitamment qu'il e
étoit parti.

Je ne sais où j'ai lu que ce même Fa
vori, chargé de faire la demande d'Hen
riette de France pour Charles I, avo
su plaire à Anne d'Autriche, mere d
Louis XIV; qu'elle combattit à la vérit

favorablement écouté. Une ſeule
e, dit-on, échappa à la Reine, ce
de lui envoyer ſecrétement, la
e de ſon départ, des ferrets de
ians, que le Roi venoit de lui don-
Ce préſent, & le myſtere avec le-
il ſe fit, perſuaderent Buckingham
étoit aimé, & qu'il n'avoit man-
d'être heureux, que faute de har-
e & d'occaſion. De-là toutes les
s qu'il fit à Amiens, où il eut avec
eine une entrevue pendant la nuit.
s il fallut ſe réſoudre à quitter ſans
ès un pays, où les belles mains qui
ortoient le ſceptre, avoient mis le
rdre dans ſon cœur.

'eſt ſous le regne de Jacques I, que
ent naiſſance les deux fameuſes fac-
s, ſi connues dans l'hiſtoire d'An-
erre, ſous les noms de Whigs &

d'une troupe de brigands qui
geoient alors la Grande-Bretagne
de ces deux partis soutenoient l
rité royale; l'autre défendoit les
leges du peuple. Les Toris domi
dans la Chambre des Pairs, les
dans celle des Communes. Ce
mal à propos néanmoins, qu'on
bueroit, aux premiers, une soum
constante, & aux autres, une o
tion toujours soutenue aux volon
la Cour. Les uns & les autres ont
à cet égard, selon que l'intérêt a
qu'ils fussent pour ou contre le
tere. On ne peut pas dire qu'ils
entiérement éteints en Anglet
quoique leur nom paroisse l'être.
subsistent encore, mais incorpor
fondus, pour ainsi dire, dans les
partis qui ont réuni ou absorbé to
autres; savoir, les Toris dans le
de la Cour, & les Whigs dans l'O
sition.

Jacques I, par son entêtement
le pouvoir absolu, peut être re
comme l'auteur de tous les maux
ces deux factions ont causés da
Grande-Bretagne, Ce Prince ayan

ible deux Evêques, mit en question
s'il ne pourroit pas, sans toutes les formalités du Parlement, prendre l'argent
le ses Sujets lorsqu'il en auroit besoin ?
» Pourquoi, non, dit l'un d'eux ? Nous
» ne respirons que par votre Majesté.
» Vous êtes le souffle de nos narines ».
L'autre évita de s'expliquer ; mais ;
pressé par le Roi, il répondit : » je
» crois, Sire, que sans blesser aucune
» loi, vous pouvez prendre l'argent de
» mon Confrere ; car il vous l'offre ».

Jacques I eut deux fils, Henri &
Charles. Le premier mourut à l'âge de
dix-huit ans, emportant les regrets de
la Nation. Un jour on lui amena un
cheval extrêmement vif, seulement
pour le lui faire voir. Il voulut le monter ; on s'y opposa ; il fallut se rendre à
son desir ; & s'étant élancé sur le coursier avec une agilité surprenante, il le
fit partir au grand galop. Après l'avoir
bien exercé, il le ramena au pas, & le
rendit à ses écuyers. Un Ambassadeur
de France étant venu prendre congé de
lui, le trouva dans l'exercice de la lance : « racontez à votre Maître, lui dit
» Henri, dans quelle occupation vous
» m'avez trouvé ».

Ce Prince aimoit beaucoup son
le Duc d'Yorck; mais il se plaisoi
contrarier sans cesse, en lui disan
seroit d'Eglise. Lui ayant mis par
sur la tête le chapeau d'un Evêqu
» vous étudiez bien, lui dit-il, je
» ferai Archevêque de Cantorb
Charles piqué jetta le chapeau à t
le foula aux pieds avec fureur, &
pondit à son frere: « gardez-le
» vous, si vous voulez; car pour
» je veux être Roi». Il le fut en
sous le nom malheureux de Charl

Sakespeat, si célebre par les be
& les défauts de ses tragédies; Ba
si connu par ses dignités, sa chût
l'étendue de ses connoissances; Fa
qui a traduit le Tasse avec un nai
une exactitude, une élégance qui
nent dans son siecle, ont illustré le
de Jacques I. Ce Prince lui-même
composé plusieurs ouvrages, dan
quels on reconnoît un génie au-
du médiocre. Bacon, Chanceli
royaume, au milieu des intrigues
Cour & des occupations de sa ch
trouva le tems d'être un grand ph
phe, un bon historien, un écrivai
gant. Il fut, comme c'est l'usage,

regne pacifique succede le gou-
ent orageux & sanglant de Char-
e Parlement, déja indisposé
on pere, garde peu de mesures
nouveau Roi, dont toutes les
es sont mitigées, combattues ou
s. Lui même est contraint de se
sur la plupart de ses droits;
s il accorde, plus on veut avoir.
nbre-Basse s'empare de l'autori-
partie des Pairs s'absente; Char-
e Londres; & la guerre civile
mée. Huit batailles, quoique
toutes avantageuses au parti du
ue, ne peuvent ni abattre, ni
r la révolte, & un nouvel appui
fortifier dans la personne de
el.

omme, né d'une bonne & an-
famille, mais fils d'un second
en hérita qu'un bien médiocre,
déreglemens eurent bientôt dis-
raconte qu'à l'âge de trois ans,
passer un marchand d'estampes,
rit quelques-unes, parmi les-
étoit le portrait du Prince Char-

les, & le jetta au feu; ce trait fut regar dé comme un présage de la haine, qu' devoit porter un jour à ce Monarque.

Cromwel étant en France, fut pré senté au Cardinal de Richelieu. Ce Mi nistre lui donna sa main à baiser, & di en le regardant: « son air me plait; & » si sa physionomie ne trompe point » il sera un jour un grand homme ». L'Anglois se promenant avec un ami Vincennes: « voilà, lui dit ce dernier » un château qui a servi de prison au » Princes. Je le sais, répondit Cromwel » mais il ne faut toucher les Prince » qu'à la tête ».

La dévotion succéda aux désordre de sa jeunesse: la même ardeur de tem pérament, qui l'avoit porté à l'excès d plaisir, distingua ses pratiques religieu ses. Il donnoit dans tout ce qu'on ap pelle illuminations, visions, révéla tions. Il se vit obligé pour vivre, d prendre une ferme, & fit, durant quel ques années, son occupation de l'agri culture; mais les longues prieres qu' récitoit tous les matins à sa famille, & qu'il recommançoit l'après-midi, lu laissoient trop peu de tems pour se affaires temporelles: ses dettes & se

embarras ne firent qu'augmenter. Il se proposoit de passer dans les colonies ; mais malheureusement quelques obstacles s'y opposerent. Bientôt même il fut choisi pour Député de la ville de Cambridge, & prit place au Parlement.

Cromwel étoit dans sa quarantieme année, lorsqu'il embrassa la profession des armes. Son génie lui tint lieu de maître & d'expérience : il devint bientôt un excellent Officier. Etant Colonel, il s'attacha à remplir son régiment de fanatiques, dont l'enthousiasme étoit vivement excité par celui de leur Chef. Il prêchoit, prioit, combattoit, & savoit récompenser & punir. Du commandement inférieur, il s'éleva rapidement aux premiers grades ; & ses talens semblerent toujours se développer dans la même proportion que son rang. Ce fut par ses conseils, qu'on établit une nouvelle discipline dans l'armée, où les pratiques propres à nourrir le fanatisme furent observées avec le même soin, que celles qui regardent l'ordre militaire. Les Officiers eux-mêmes exerçoient les devoirs de Prêtres ou de Ministres ; & dans les intervalles de l'action, ils étoient oc-

eupés de sermons, d'ex ortations de prieres. Leur zele étoit encore passé pa lui du Soldat : on enten le chant eaumes se mêler au b des instru de guerre ; & cette mée d'ent stes se faisoit nom l'Armée s ats.

Celle du i étoit gouvernée sur les prin s de l'art militaire. Je porterai à cette occasion un édi Charles I, qui ordonne le rétabl ment de l'ancienne marche des glois, qu'on dit être encore en u aujourd'hui pour leur infanterie. V les propres termes de l'édit : « La » tume des nations a toujours été d' » ployer une forme constante de » che, qui distinguât un peuple » autre ; & comme la marche Angl » reconnue par les étrangers » pour la meilleure, étoit, par l » gligence des tambours & & pa » longue discontinuation, si fort » nérée de son ancienne gravité, q » paroissoit en danger de se pe » nous avons jugé à propos de la » blir par le présent édit. En c » quence nous ordonnons à to » tambours de notre royaume, d

es Royaumes s'occupoient à jetter
idicule sur l'armée de Cromwel,
songer combien ils devoient plu-
a redouter. Le Roi battu par-tout,
gré les plus grands efforts de valeur,
contraint de se mettre entre les
s des Ecossois, qui le livrent enfin
ouvoir des Parlementaires. Crom-
leve le masque, & demande la pu-
n du sang que ce Prince a fait ré-
dre. Charles est accusé de plusieurs
es, qui tous paroissent tendre au
otisme, comme d'avoir pris les
s contre ses propres Sujets, fait
risonner les membres du Parlement,
des impôts sans le consentement
Communes, & extorqué l'argent
s peuples. On lui reproche son
hement à l'Episcopat, sa sévérité
rs les Presbytériens, & s dé-
ment trop marqué ur le Pap e.

s'opposent à ces vues illégitime sanguinaires; mais les Chambres elles-mêmes dispersées par les or du Tyran. Pride, autrefois charret devenu Colonel, en fait enfermer de quarante membres, & en écarte viron cent autres. Cet attentat fut t né en plaisanterie; on l'appella la gation du Colonel Pride. Enfin n'arrête ces furieux; le procès du & sa perte sont résolus.

La Chambre-Haute, composée seize membres, s'y oppose inutilem les Communes s'emparent de l'au té, & suivent leur entreprise. Cette nésie n'est point le partage des hom seuls: une femme du Comté d'Her admise au Conseil de Guerre, com nique aux Officiers une révélation assure que leurs mesures sont rati par le Ciel. L'imposture & la fré appellent les convulsions à leur sec pour séduire le peuple. Ces f cruelles, nées dans l'irréligion & natisme, paroissent à leur tour scene, & y jouent leur rôle. Une j fille, instruite par ses parens dans d'épouvanter le vulgaire par d'affr

contorsions, est produite dans l'assemblée, & déclare que la volonté divine est que le Parlement sévisse contre le Roi, & hâte son jugement. Harrisson, fils d'un boucher, alors Colonel, est envoyé avec un détachement, pour conduire le Monarque jusqu'à Londres. Ce Prince s'attend à être assassiné. On lui ôte toutes les marques de la souveraineté; ses domestiques ont ordre de le servir sans cérémonie. Il paroît choqué d'abord de quelques traits durs & familiers. « Rien, dit-il, n'est plus ab» jeƈt, que la Majesté méprisée ».

Le jour fixé pour le jugement, lorsqu'à l'appel des membres, on en vint au nom de Fairfax, une voix se fit entendre du milieu des speƈtateurs, & s'écria : « il a trop d'esprit pour être ici »; & quand on lut l'accusation contre le Roi au nom du peuple d'Angleterre, on entendit crier par la même voix : « pas » une dixieme partie du peuple ». On alloit faire feu sur la loge d'où partoient ces paroles, mais on reconnut que c'étoit miladi Fairfax elle-même, qui avoit eu la fermeté de les prononcer.

Charles refusa de reconnoître la juris-

diction de cette troupe de forcené
courage & sa tranquillité d'ame
rant ce dernier période de sa vie,
admirables, & ne se démentirent
Les soldats, excités par leurs
rieurs, se laisserent engager, qu
avec peine, à demander haut
justice. « Pauvres malheureux,
» Roi, un peu d'argent vous en
» dire autant contre vos Chefs
peuple au contraire faisoit des
pour sa délivrance, & versoit de
mes à son aspect. Un soldat implo
haute voix le secours du Ciel pou
fortuné Monarque, est chargé de
par son Officier sous les yeux mê
sa Majesté, qui se contente de
senter avec douceur, que le châ
excede l'offense.

On voulut bien accorder à ce R
un intervalle de trois jours entre l
tence de mort & son exécution; &
remarqua que pendant les trois nu
dormoit à son ordinaire, quoiq
bruit des ouvriers qui dressoient l'
faud, retentît sans cesse à ses orei

Je tire le voile sur le reste de c
freux tableau: l'impression qu'il fit

plus grande partie du peuple, fut prodigieuse. Si l'on en croit quelques relations, plusieurs femmes enceintes se délivrerent de leur fruit avant le terme. D'autres furent saisies de convulsions. D'autres enfin entrerent dans une mélancolie, qui les accompagna jusqu'au tombeau. Qu'un Parlement représentant le corps de la Nation, eût chargé de fers son Roi légitime, l'eût fait asseoir sur la sellette, qu'il l'eût interrogé, refusé d'entendre ses défenses, jugé & condamné, c'est à quoi on ne pouvoit réfléchir de sang froid. Quand on songe à ce nombre de têtes augustes, que l'Angleterre a vu tomber sous le glaive de la justice, on regrette que cette partie de son histoire ne soit point écrite par le bourreau, qui a recueilli leurs dernieres paroles.

Le corps de Charles fut déposé dans la chapelle de Windsor, d'où l'on dit qu'il fut transféré secrétement, par les Royalistes, à Westminster dans la sépulture des Stuards. Suivant une tradition, fausse sans doute, lorsqu'en vertu d'un Bill du Parlement, on devoit exhumer le cadavre de Cromwel, pour être

ignominieusement traîné & attaché au gibet, on prit celui de Charles I, qu'on avoit mis à sa place. La preuve qu'on en apporte, est que lorsqu'on détacha la tête pour être plantée sur un piquet, elle étoit simplement cousue aux épaules. Les uns disent que cette erreur, qui mit le comble à l'ignominie de la royauté, avoit été préparée par Cromwel même; d'autres, que ce fut un dernier trait de la rage des Puritains à la vue du rétablissement de la Maison Royale.

Quoi qu'il en soit, l'Eglise Anglicane a consacré à l'honneur de Charles I, une fête annuelle, & établi un jeûne général avec un long office, en expiation de la mort de ce Prince. On y prie Dieu « de ne pas redemander à l'Angleterre » le sang de ce saint Roi, qui, marchant » sur les traces de son Divin Maître, est » mort en priant pour ses assassins & » pour ses bourreaux ». On assure que dans sa prison, il dit au Prince de Galles, quelques jours avant sa mort : « j'ai bien » examiné la religion établie en Angle» terre; & je la trouve la plus parfaite » qui soit au monde, non-seulement

lres, la ſtatue équeſtre de ce Mo-
ue, regardant préciſément le lieu
fut décapité. Dans la chaleur de
volte, ce monument fut mis à
here, & adjugé à un ouvrier, qui
nça qu'il alloit en faire des man-
de couteau. Il vendit en effet des
eaux à manches de bronze, qui
ichirent en peu de tems, chacun
ant avoir quelques débris de cette
e. Cependant le coutelier, pré-
nt qu'il pourroit un jour en tirer
de profit, l'avoit enterrée dans
jardin; & lors du rétabliſſement
Charles II, il la donna à ce
e, qui la fit mettre ſur un nou-
piédeſtal, dans la même place
le avoit occupée. Une des faces de
iédeſtal repréſente une couronne
nes, que deux génies paroiſſent

catastrophe de ce [illegible] que infor

Sa mort avoit [illegible] le champ lil
Cromwel. Charles II fit d'abord
ques tentatives ; mais il courut lui
me les plus grands dangers. La pei
mort fut prononcée contre tous
qui lui donneroient un asyle ; &
promit une forte récompense à
conque le livreroit au Protecteu
est contraint de se réfugier che
paysan qui le reçoit & lui est fidele
rant plusieurs nuits, il n'a d'au
que de la paille ; pour se cacher
il reste vingt-quatre heures sur un
chêne, & voit sous ses peds de
dats empressés à le chercher. De
se rend chez le Colonel de Lan
passe pour le domestique de sa
dans un voyage qu'il fait avec ell
environs de Bristol. Il prend diff
déguisemens, manque d'être d
vert plusieurs fois ; & enfin, après
tres avantures aussi romanesques,
rive heureusement sur les côte
Normandie.

Cromwel n'avoit plus qu'un
faire pour se rendre absolu : c'ét
casser le Parlement, qui, de son

songeoit à se rendre perpétuel. Il va à l'assemblée, accompagné de trois cens soldats. On en place quelques-uns à la porte de la salle; d'autres sous le portique & sous les degrés. Il entre, écoute tranquillement les questions qu'on y agite; & se levant ensuite brusquement, charge cette Compagnie des plus violentes accusations, lui reproche sa tyrannie, son ambition, ses oppressions, ses vols publics. Puis frappant du pied, signal auquel les soldats devoient paroître, il commanda à tous les membres de sortir. « Le Seigneur » vous a rejettés, leur dit-il; il a choisi » d'autres instrumens pour achever son » ouvrage. Retirez-vous; faites place » à de plus honnêtes gens, qui seront » fideles à leur devoir ». Il en prit un par l'habit: « tu es, lui dit-il, un cou- » reur de filles; à un autre, tu es un » adultere; à un troisieme, tu es un » ivrogne & un gourmand. Toi, un » voleur, dit-il à un quatrieme »; & ayant fait vuider la Chambre par les soldats, il sortit le dernier, & ferma la porte.

Si l'on s'arrêtoit à ces objets d'hor-

reur, si l'on ne connoissoit que c
sanglante anarchie & cet abus de to
les loix, quel homme ne présage
point la ruine certaine de ce royau
Mais vous verrez que c'est précisén
de cette anarchie, qu'est sorti l'or
& que du sein même de la discord
de la cruauté, sont nées la paix i
rieure & la liberté publique.

Un des plus étonnans contraste
l'esprit humain, est l'autorité que
Cromwel dans les Parlemens &
les armées, avec ce galimathias
surde & dégoûtant, qui régnoit
tous ses discours. Ils sont au-dessou
ce que les prophetes des Cévenes
jamais prononcé de plus bas & de
extravagant. Ce sont des express
qui n'ont point de sens, & des ter
de la plus vile populace. C'est
qu'il parloit dans le Parlement &
la chaire; & peut-être, à la honte
hommes, est ce ainsi qu'il falloit pa
alors; car le jargon Presbytérien
folie prophétique étant à la mode,
discours raisonnable n'auroit point
des gens, dont l'enthousiasme a
éteint la raison.

Cet homme cruel s'amusoit à faire des bouffonneries, même dans les occasions les plus sérieuses. Avant le procès du Roi, les Chefs Républicains s'étant assemblés pour régler la forme du gouvernement qu'on devoit substituer à la monarchie, Cromwel, dans un accès de gaieté, jetta un coussin à la tête d'un des membres du Conseil. Celui-ci voulut riposter ; mais Cromwel, pour éviter le coup, se précipita sur les degrés, & pensa se blesser. Lorsque la Haute-Cour de Justice signa la sentence de mort de Charles I, Cromwel, prenant la plume à son tour, noircit d'encre le visage d'un des Juges, qui lui rendit la même plaisanterie. Cette Cour, ainsi que le Parlement, n'étoit remplie que d'artisans & de personnes de la lie du peuple, tous fanatiques & illuminés.

Le Protecteur se débattant pour accepter la couronne & le titre de Roi que lui offroit une partie de la Nation, il y eut une négociation particuliere, pour marier la plus jeune de ses filles avec Charles II, alors exilé, & privé de tout espoir de recouvrer son royaume. Cette affaire fut concertée avec le Comte

d'Orrery, qui non-seulement av
gagner la confiance de Cromwel,
que Charles lui-même avoit char
pleins pouvoirs pour conclure ce
Il en fit la proposition au Protec
qui parut d'abord la recevoir
plaisir; mais après avoir fait qu
tours dans la chambre, en réfléc
en lui-même: « jamais, dit-il, C
» Stuard, ne pourra, ni ne vou
» pardonner la mort de son pere
» est d'ailleurs si débauché, qu'i
» perdroit tous ».

Après le décès de Cromwel
chard, son fils, fut élu son succ
& reçut, en cette qualité, des a
de tous les ordres de l'Etat, p
féliciter sur cet événement. Il n
pas, dans toutes les troupes, u
régiment qui lui refusât son su
& de tout côté, son pouvoir par
dement établi; mais manquant d
pour s'y maintenir, il fut dépou
sa puissance; & les Anglois fatig
tant de troubles, se réveillerent a
de Charles, & reprirent le jou
torité lé

blissement de la famille royale ; &
ouvant à Pézenas, il fut introduit,
un nom emprunté, chez le prince
Conti, gouverneur du Languedoc.
Prince qui ne le connoissoit pas, lui
dans la conversation : « Olivier
Cromwel étoit un grand homme ;
mais son fils Richard est un imbécille,
n'avoir pas su profiter de la for-
ne & des crimes de son pere ».
ès qu'on apprit que Charles II ve-
prendre possession de la Couronne
ngleterre, le peuple charmé de re-
son Maître, donna des marques
antes de sa joie. On prétend que,
les premiers transports de leur
, des ivrognes convinrent de boire
ur sang à la santé de Sa Majesté, &
ouper chacun un morceau de leurs
, pour le faire griller & le manger
ntention du Monarque : ce qui fut
n, exécuté sur le champ.
rivé au trône, le premier soin de
rince est de venger la mort de son
. Il fait faire le procès aux Juges qui
condamné ; & dix des plus cou-
es sont mis à mort, sans donner au-
marque de repentir. La plupart

étoient des enthousiastes, & pı
tous gens de la plus basse naissanc

Charles n'étoit pas encore ma
n'auroit pas trouvé une alliance c
nable pendant sa disgrace; &
son arrivée dans ses Etats, il ne
occupé que des moyens d'assu
tranquillité de son regne. Voul
procurer un successeur, il jetta le
sur l'Infante de Portugal, dont
ception se fit à Londres avec
grande magnificence. Ce maria
diminua rien des intrigues amou
auxquelles ce Prince se livroit sa
nagement. Lui & son frere,
d'Yorck, qui fut depuis le dév
ques II, entretenoient un serrai
breux, où ils recherchoient mo
Duc d'Yorck sur-tout, la beauté
variété. Je crois, disoit le Roi,
ce point, paroissoit plus délicat
Duc, « je crois que le Confess
» mon frere lui donne ses Ma
» pour pénitence ».

Les profusions qu'entraînoi
galanteries, eurent bientôt ép

Louis XIV souhaitoit ardemment de l'avoir en sa possession. Ce trafic honteux fit perdre au Roi d'Angleterre l'estime de son peuple. Le Comte de Clarendon fut soupçonné d'avoir participé à ce vil marché ; & ayant fait bâtir dans ces circonstances un hôtel somptueux, la critique le nomma *l'Hôtel de Dunkerque.*

C'est ce même Clarendon, qui, Chancelier du royaume, sut allier l'attachement le plus sincere à son Souverain, avec le zele le plus courageux pour la liberté, & osa s'opposer au torrent d'une Nation enthousiasmée, qui prioit le Roi & son Ministre de vouloir bien être absolus. Charles ne put lui pardonner cette résistance; & ce service immortel ne fut point senti par ses contemporains, qui virent avec plaisir éloigner des affaires, le seul homme qui auroit pu corriger le mauvais gouvernement de son Maître. Le Comte, banni de son pays, peu digne alors de le posséder, se retira en France, & fixa son séjour en Normandie, où il composa son histoire admirable des guerres civiles d'Angleterre.

Le Duc d'Yorck étoit odieux aux An-

glois, parce qu'il faisoit professio
la Religion Catholique; mais malg
efforts de ses ennemis, il jouiss
toute l'autorité. Son frere, entiére
livré à ses Maîtresses, se reposoit
de l'administration des affaires; l
plaisans disoient à ce sujet: « la Cha
» des Communes ne veut pas q
» Duc d'Yorck regne après la mo
» Roi; mais le Roi, pour lui faire p
» le fait régner de son vivant ».

Charles, après bien des difficu
étant venu à bout d'appaiser la
sance du Parlement, entreprit d'a
ler tous les privileges dont jouiss
les principales villes du royaum
commencer par la capitale. Londr
forcée de remettre ses chartes ent
mains du Monarque; & son exe
entraîna les autres villes, qui cons
rent à n'avoir que les immunités
plairoit à sa Majesté de leur acco
Le Parlement étoit alors si dévo
ses volontés, qu'il fut surnomm
Pensionnaire.

Celui qui lui succéda n'apporta
les mêmes dispositions aux vues d
Cour. Le fruit de sa premiere délib
tion fut de supplier le Roi d'éloign

l, pour exclure le Duc du droit à la
ffion; mais le Roi caſſa cette aſſem-
& en convoqua une nouvelle qui
fut pas plus favorable. Charles ſut
les réduire en armant les Torris
e les Whigs; & l'on ne vit plus
e troupe d'eſclaves, qui baiſoient
in qui les chargoit de fers. La So-
des marchands de Londres, dans
e de s'attirer la protection du Sou-
n, lui érigea une ſtatue; mais ce
ment d'intérêt & d'adulation, dé-
i par les ſentimens unanimes, n'en
int imposé à la poſtérité, qui le
encore avec indifférence.

embraſement de Londres, l'inſti-
n de la Société Royale de cette
, & l'établiſſement du Teſt ſont
époques remarquables du regne
Charles II. Au mois de ſeptembre

vage terrible dans cette capitale
dant trois jours que dura l'incen
consuma quatre-vingt-neuf églis
nombre desquelles étoit la cathé
& plus de vingt mille maisons, ta
bliques que particulieres, qui forn
plus de six cens rues. Le Roi & l
d'Yorck témoignerent la plus viv
sibilité pour les malheureux habi
plongés dans la consternation,
duits au désespoir. On voyoit ces
Princes continuellement à cheval
nant des ordre pour arrêter le pr
des flammes, lesquelles, malgré le
grands efforts, réduisirent une in
de familles à l'indigence, & fire
monceau de ruines, de la ville la
florissante de l'Europe. Cepend
peuple ne se laissa point abattr
cette calamité; & Londres sortit
cendres avec plus d'éclat que ja
On la rebâtit sur un nouveau plan
rendit les rues plus commodes,
spacieuses; & il fut défendu de se
vir de bois pour la construction
édifices.

La populace éleva généralemen
clameurs contre les catholiques, c
me auteurs de cet embrasement: ce
l'impute

roduire contre les Papistes. Ce-
nt on leur attribua encore cette
ophe dans une inſcription gravée
ie colonne calomnieuſe au lieu
où le feu avoit commencé.
rles II fonda la Société Royale de
es, dont le but eſt de perfection-
ſciences & de rectifier le langage.
in de cette ſavante Compagnie
orties des découvertes nombreu-
des chefs-d'œuvres dans tous les
. Elle réunit les objets que notre
mie Françoiſe, celle des Sciences
Belles-Lettres ſe ſont partagés;
es ſciences ſont ſon objet princi-
n y admet des Gens de Lettres &
udits; mais les Savans l'emportent
us les autres. Le Roi, en inſtituant
Société, fit tout pour l'honneur,
n pour la fortune de ſes Membres,
urniſſent ſeuls à toutes ſes dépen-
s paient d'abord un droit de bien-
e, & contribuent annuellement de
ou quatre guinées par tête, ſans

compter les dépenſes extraordin:
que les plus riches fourniſſent, ſe!
beſoin. Sur ces fonds la Société a f
un cabinet d'hiſtoire naturelle &
bibliotheque qui s'accroiſſent p:
préſens qu'elle reçoit de toute l'A
terre. Chacun ſe fait honneur d'en
ce dépôt de tout ce que le haſa
procure de plus ſingulier & de plu:
Le lieu où s'aſſemblent les Aca
ciens, n'a ni grandeur, ni magnific
C'eſt une ſalle longue, baſſe & ét
qui n'a de meubles qu'une table
verte d'un tapis verd, quelques ſie
marroquin, & des bancs élevés pa
dins. Sur les murs, ſont attachées
des cadres, les atteſtations de plu
membres de la Société, en fave
ceux qui ſe préſentent pour y êt
mis. Si les Poſtulans ſont des étrar
ce ſont des étrangers, membres
même Académie, qui doivent fe
ces atteſtations; & elles demeuren
expoſées, juſqu'à ce que la de
ſoit admiſe ou rejettée. La Société
ſpécialement dans un comité de
perſonnes choiſies par les Aca
ciens. Le Préſident & les Secré
perpétuels ſont toujours de ce no

ıuıneurs ıavans rrançoıs, teıs que le Voltaire, de Jussieu, de Buffon, ibert, &c. La Compagnie a pour une table rase en champ d'ar- avec un aigle pour cimier, deux s pour supports, & pour devise aroles : *nullius in verba*. Si j'en quelques Anglois qui m'ont parlé tte Société, on n'y trouve plus rd'hui qu'un esprit de systême, génie méditatif, atrabilaire, qu'un bizarre, & une sombre imagina- plus de savoir que d'élégance, le bon sens que d'esprit, plus de e que de saillie, plus de profon- que de brillant. Tout y est philo- e, géométrie, compas, analyse, oxe, algebre, calcul. La raison urit jamais.

Serment du Test consiste princi- ıent à déclarer qu'on ne croit à la présence réelle dans l'Eucha- Le refus de prêter ce serment en- ; différentes peines, & sur-tout

l'exclusion de tous les emplois c
militaires. Charles II, en mon
le trône, permit la liberté de co
ce; & cette loi rendit les Cath
habiles à posséder toutes les c
La Cour leur étant favorable,
auroient bientôt occupé le plu
nombre; & par une suite néc
leurs voix l'auroient toujours e
sur celles des Réformés. Les Pr
sentirent de quelle conséquence
pour eux, de faire révoquer cett
ration; & comme ils étoient l
nombreux, ils refuserent d'ac
des subsides, tant que subsister
pareille loi. Le Roi préféra l'arge
édit, & sacrifia son honneur à
intérêt, dont ses Maîtresses pro
à l'ordinaire. On fit alors un n
formulaire, auquel seroient obl
souscrire tous ceux qui avoient
gouvernement & à la judicatu
formulaire, qui, sous le nom de
encore aujourd'hui force de loi,
doit principalement le Duc d'Yo
Prince ne pouvant le signer, sui
principes de sa religion, fut oblig
démettre de sa charge de Gran
ral, & d'abdiquer le commandem
la flotte Angloise.

qu'aucun Sujet du royaume soit
yé au-delà des mers. Un magistrat,
de rigoureuses peines, ne peut
er au moindre particulier un ordre
beas corpus, qui oblige le geolier
oduire les prisonniers dans la cour
l'ordre porte le nom, & de certi-
a cause de l'emprisonnement. Si la
n est à trente milles du Juge, cet
e doit être exécuté dans l'espace
ois jours, & de même, à propor-
, pour de plus grandes distances.
ue prisonnier doit être accusé dès
emier terme après sa détention, &
au terme suvant. S'il est élargi par
entence de la justice, il ne peut plus
nis en prison pour la même faute.
e loi, qui est particuliere aux An-
, leur fait préférer leur constitution
e à tous les autres gouvernemens.

prétexte que les Comédiens étoie
service du Roi, & faisoient part
ses plaisirs. Un membre de la Chan
Basse demanda si c'étoient les A
ou les Actrices, qui servoient au
sirs de sa Majesté. Le Roi qui, out
Maîtresses d'un rang supérieur,
tenoit des Comédiennes, ne prit
cette plaisanterie de bonne grac
donna ordre à ses gardes de fai
coupable quelque blessure, dont i
tât la marque le reste de sa vie.
couperent le nez. Les Communes
tées de l'outrage commis envers
leurs membres, firent une loi qu
la mutilation de crime capital;
gardes qui avoient trop bien servi
sentiment du Monarque, furent dé
incapables du pardon de la Couro

Ce même Prince voyant un cr
au pilori, demanda de quelle faute
punissoit? « C'est, lui répondit on
» avoir écrit contre vos Ministres
» n'écrivoit-il contre moi, répli
» Roi, il ne lui seroit rien arrivé

Les choses depuis ont bien cha
face : les écrivains Anglois ont a
d'hui la liberté d'élever une voix
table contre le ministere; & s'ils

rmées, non-seulement sont respons-
s de leur conduite devant les tribu-
suprêmes qui les approuvent ou
:s condamnent, les honorent ou les
ssent ; ils ont des juges plus séveres
re, qui sont les écrivains, nation
en effet dans la Grande-Bretagne.
guerriers, nos négociateurs, nos
strats, quelquefois plus malheureux
:oupables, en sont quittes, parmi
, pour des quolibets, des épigram-
, & quelques couplets de chanson
ôt oubliés. Les Auteurs Anglois
imitent, & ne nous valent pas
ce petit genre ; mais en récom-
, ils écrivent sur les affaires publi-
, & sont à la fois hommes d'Etat &
de Lettres. Ils dévoilent la témé-
es entreprises, la fausseté des me-
, & vengent leurs concitoyens

ministère Britannique comme un
dage affreux, qui ne se soutient
la corruption des mœurs & la
des ames; où les Candidats qui
aux places, achetent les suffrag
deniers publics; où les Ministres
côté, gagnent à prix d'argent c
se font élire; où ces derniers ai
Ministres à vuider les poches
dont ils ont acheté leur électio

Telle est l'idée que donnent
vernement d'Angleterre, les é
qui remplissent les papiers de l
de leurs réflexions patriotiques
tres peignent les Ministres, tan
mant des matelots pour faire de
que le droit des nations ne peut j
tantôt imaginant des systêmes p
menter le nombre des ennemis
en tems de guerre. L'interrup
commerce, l'épuisement des fi
la perte de leur crédit, le renve
de leur constitution, les défa
mer ou sur terre, allument, p
Anglois, une guerre intestine
leurs gazettes, leurs journaux
brochures deviennent le cham
taille. Ils se vengent de la Cou
Ministres, auxquels ils attribue

, du respect & des égards que le
'Angleterre & ses Ministres n'y
ent pas eux-mêmes. On sait de
ien de satyres Louis XIV fut l'ob-
ıême long-tems après l'entiere dé-
du parti Jacobite. Un Anglois,
tre à Copenhague, fit paroître à
res, au retour de son ambassade,
elation pleine d'observations saty-
s sur le Danemarck, dont le Roi
alors dans la plus grande intimité
la Cour d'Angleterre. Ce Prince
a ordre à son Ambassadeur, de de-
ler à Guillaume III une réparation
inte de la part de l'Ecrivain. « Gar-
-vous bien, répondit le Monar-
, d'éventer cet ordre; il n'abouti-
t qu'à multiplier les éditions, &
menter le débit de l'ouvrage ».
s estampès excitent encore moins

blement déchirés sous les emb
plus grossiers & les plus burle
graveur cherche sur-tout à con
traits, qui rendent reconnoiss
personnages qu'il veut immole
sée publique.

La liberté de la presse est d'au
nécessaire dans ce royaume,
Anglois se relâchoient sur cet a
partie démocratique de leur go
ment seroit bientôt prêt d'exp
la puissance monarchique. Les
& le Roi ont seuls intérêt à la p
parce qu'elle sera toujours, p
berté Britannique, le plus sûr
d'éloigner sa ruine. Plus l'autori
aura d'observateurs, moins el
entreprendre contre les peuple

Les Anglois prétendent que l
qui peuvent être la suite de
cence, ne balancent pas ses av
« Pour s'en convaincre, dise
» ne faut que jetter les yeux
» foule de livres d'agrément,
» culent dans notre Isle, & do
» ne sommes redevables qu'à ce
» reuse indépendance. D'ailleur
» me c'est le gouvernement rép
» qui prévaut parmi nous, nous

» obligés, pour notre propre conser-
» vation, d'avoir toujours les yeux ou-
» verts sur le ministere, d'écarter tout
» ce qui conduiroit au pouvoir absolu, &
» d'assurer, par une attention vigilante,
» la fortune & la vie des Citoyens.

» De ces principes d'administration,
» il résulte que la liberté de la presse
» doit être plus grande en Angleterre,
» que dans tout autre pays. La puissance
» royale cherchant toujours à entre-
» prendre sur celle du peuple, nous ne
» devons rien négliger pour en empê-
» cher le progrès; & nous réussirions
» mal, si nous n'avions pas un moyen
» facile de sonner l'alarme dans toutes
» les parties du royaume. Il nous faut
» sans cesse exciter l'esprit national
» contre les entreprises de la Cour; & il
» n'y a pour cet effet point de voie plus
» efficace, que celle de l'impression.
» Par son secours, tout le savoir, l'es-
» prit, le génie de la Nation s'emploient
» pour la liberté commune, & avertis-
» sent chaque Citoyen des mesures
» qu'il doit prendre pour sa défense.

» Nous ne devons point appréhen-
» der les fâcheuses conséquences qui
» suivoient les harangues d'Athenes &

» de Rome. Un homme, dans soi
» net, lit seul & froidement. On i
» craindre, ni qu'il contracte l'ei
» siasme d'autrui, ni qu'il soit er
» par la véhémence de la déclam
» Quand même il prendroit, d
» lectures, une disposition à la ré
» il n'a pas sous la main & dans l
» ment, l'occasion de la faire é
» La liberté de la presse, quelqu
» qu'on en fasse, ne peut donc e
» des tumultes populaires. Quai
» murmures & aux secrets mécon
» mens qu'elle peut faire naître,
» pas avantageux que, n'éclatant
» paroles, ils avertissent à tems
» nistere d'y remédier » ?

Les Anglois n'ont pas toujour
de cette licence. La reine Elisab
permit qu'aux villes d'Oxfort, de
bridge & de Londres d'avoir des
meries, & défendit la publicati
tous les livres qui traitoient du gc
nement. Ces mêmes défenses
renouvellées sous le regne suivai
nul ouvrage ne devoit paroître,
près un févere examen. Les Mii
d'Angleterre ont fait, depuis, de
efforts pour rendre à la presse s

ciennes entraves; on a vu des imprimeurs arrêtés par ordre du Roi, & remis en liberté avec des dédommagemens considérables, que le gouvernement a été obligé de leur payer. D'autres ont intenté des procès aux Ministres même qui avoient donné de pareils ordres, & les ont gagnés avec dépens. L'Auteur, l'Editeur, l'Imprimeur d'un ouvrage licentieux ne peut être repris que par la loi; & la loi, qui ordonne la peine du carcan contre les faiseurs de libelles, use d'indulgence lorsque le crime n'est que présumé, c'est-à-dire, lorsque l'intention seule peut être entrevue. Ainsi toutes les fois que l'Auteur ne nomme pas ceux qu'il attaque, il n'est pas censé coupable, quelque claire que soit l'allégorie.

Charles II mourut sans laisser d'enfans légitimes; & malgré ce qui s'étoit passé pour exclure du trône le Duc d'Yorck, il y monta sans opposition. Il fut couronné sous le nom de Jacques II; & comme la couronne étoit trop étroite pour sa tête, elle fut chancelante & prête à tomber pendant toute la cérémonie du sacre. Cette circonstance, jointe à la chûte d'un carreau de vitre,

où étoient les armes de ce Princ
regardée comme le présage d'une
chaine disgrace.

Le Duc de Montmouth, fils n
de Charles II, forma le projet de
trôner; mais ayant été battu p
troupes du Roi, il paya sa révol
la perte de sa tête. Jacques II, d
de cet ennemi, fait publier une
ration, qui accorde la liberté gé
de conscience, & enjoint aux E
siastiques de la lire dans leurs a
blées. Le Clergé désobéit; & l
envoie à la Tour les plus ob
d'entre les Evêques.

Au milieu de ces contradiction
la consolation de voir naître un h
de son nom; mais les Anglois re
de le reconnoître. On conteste la
sesse de la Reine; & Jacques, po
siper ces bruits, fait faire un inte
toire en forme, où les dépositio
trente témoins constatent la cer
de l'accouchement. Ces témoig
parurent mendiés; & la suppositi
Prince de Galles s'accrédita de pl
plus. Vous vous rappellez cette ch
si connue, *A Jacques disoit Louis*

Les Protestans d'Angleterre v

que Jacques II faisoit ses efforts pour détruire leur religion, inviterent le Prince d'Orange son gendre, à venir les délivrer de la tyrannie d'un Roi catholique. L'Ambassadeur d'Espagne exhortant le Monarque à ne pas se livrer aux conseils des Prêtres : « quoi donc, répon» dit Jacques, votre Maître ne consulte» t-il pas son Confesseur ? Oui, sans » doute, répliqua l'Ambassadeur, & » c'est là précisément ce qui fait que » nos affaires vont si mal ».

Le Prince d'Orange fut à peine débarqué en Angleterre, que l'infortuné Jacques II se vit délaissé de tout le monde, de sa fille même, la Princesse Anne, pour laquelle il avoit toujours eu la plus tendre affection. « Grand Dieu ! s'écria » ce Prince ; prends pitié de moi ! Mes » propres enfans abandonnent leur » pere ». Vous connoissez la suite de ce triste événement, & la réception que fit Louis XIV à ce Prince malheureux, lorsqu'il arriva à Saint-Germain-en-Laye, accompagné de sa famille désolée. Les Communes déclarerent qu'il avoit violé les loix fondamentales de la Nation, & les traités qui lient les Souverains avec leurs peuples ; que sa

suite supposant une abdication rée
le trône vacant, les deux Cham
d'un accord unanime, avoient dé
Couronne au Prince d'Orange.

Ce seroit ici le lieu de vous
connoître cette assemblée, non
qu'elle étoit dans ces tems orag
mais comme elle existe dans la con
tion actuelle. Je réserve cette m
pour la lettre suivante.

Je suis, &c.

A Londres, ce 26 juillet 1755.



LETTRE CCXIII.

UITE DE L'ANGLETERRE.

terme de Parlement, que le latin
loi Angloise nomme *Parlamentum*,
ranger, & vient sans doute du lan-
normand, qui fournit encore au-
'hui le texte de toutes les vieilles
Ce seroit une curiosité peu utile,
chercher la premiere origine ail-
, que dans l'italien *Parlar*, d'où s'est
é le mot françois *Parler*, & de-là,
ment. Quelques légistes Anglois le
descendre du vieux jargon nor-
l, *Parlar de la ment*, *Loqui ex mente*,
: que c'est un lieu privilégié, où
ın peut dire librement son avis,
e contre le Roi, sans être censuré,
quiété.

:tte assemblée, espece d'image de
:tats-Généraux, comprend les trois
:s du royaume, le Clergé, la No-

premiere eſt composée du Roi,
ces du ſang, & des Seigneurs,
Pairs, qui ſont les deux Arc
d'Angleterre, les vingt-quatre
les Ducs, les Marquis, les Co
Vicomtes & les Barons. Leur
ne monte guere qu'à deux cen
gue querelle des maiſons d'Yo
Lancaſtre ayant cauſé l'extin
principales familles qui ont p
ce ſanglant démêlé.

Le droit d'entrer au Parle
inhérent à la Pairie ; & il l
également à la perſonne de ce
poſſede. Le Roi n'a pas le pou
ſuſpendre l'exercice ; il ne
ôté que par un jugement de
Pairs. Cette dignité eſt hér
mais n'appartient qu'aux mâle
défaut, le Roi peut y nommer
elle n'eſt point attachée à u
elle ne doit être regardée qu
un titre honorifique. Pour a
le nombre des Pairies, il fa
cours des deux puiſſances. Les
ſont Pairs du royaume, ainſ
Princes du ſang & le Chancelie
en cette qualité, qu'ils ont
Parlement. Les Pairs prenn

affesseurs des hommes instruits, qui n'ont que le titre de Conseillers, sans aucune voix délibérative.

La Chambre-Basse comprend les Députés des cinquante-deux Comtés du royaume d'Angleterre, & ceux de plus de deux cens villes, bourgs ou villages qui ont droit d'en envoyer; ce qui fait environ cinq cens cinquante membres, parmi lesquels il n'y a point d'Ecclésiastiques. Ils choisissent entre eux un Président, qui, sous le titre d'Orateur, est comme l'ame de l'Assemblée, & l'organe de ses décisions. Aucun d'eux ne perd son droit de séance, que par le jugement de tous les autres; & ce jugement ne peut être ni réformé, ni suspendu par la Cour.

Le Roi a seul le pouvoir de convoquer le Parlement, de le proroger, ou de le dissoudre : sa durée n'est point déterminée. Sous le regne d'Edouard III, il fut fait une loi, qui en ordonne l'assemblée une fois l'an, ou plus souvent, s'il en est besoin. Une autre, sous Charles I, porte qu'il doit au moins exister pendant quinze jours, & ne peut être dissous avant ce terme; une autre, qu'il ne doit pas durer plus de trois ans;

& une autre enfin, qui le déclare p
tuel; mais cette derniere n'eut lieu
tant que la puissance royale fut o
mée par la démocratique. Une o
nance donnée sous la Reine Anne, f
plus longue durée à sept ans, aprè
quels les membres qui la compc
redeviennent de simples Citoyen
il faut que l'autorité royale rass
de nouveau les deux Chambres.

Une résolution prise, au comm
ment de ce siecle, par celle des Co
nes, porte en substance, que les A
ont un droit incontestable de pré
des requêtes au Souverain, pour l
vocation, l'Assemblée & la disso
du Parlement. Lorsque sa Majest
le dissoudre, il faut une proclam
émanée de son Conseil; mais si
prolonge seulement, c'est le Chan
qui indique, en son nom, le jo
l'on doit reprendre les séances.

Le Roi y préside en personne
ses Lieutenans. Pendant sa minor
en son absence, ceux qui le rep
tent peuvent ordonner la convoca
mais toujours au nom du Mon
Elle doit être faite, au moins qu
jours avant que commence l'Asse

Le Roi envoie, pour la Chambre des Pairs, à chaque Seigneur, soit spirituel, soit temporel, une lettre circulaire qui leur enjoint de se trouver dans tel tems, & en tel lieu qui lui plaît d'assigner, pour conférer sur les affaires de l'Eglise & de l'Etat. Sa Majesté expédie, pour la Chambre Basse, d'autres missives adressées au Shérifs, ou Lieutenans de chaque Comté, qui avertissent les peuples de leur district, de choisir deux Chevaliers pour la province, deux bourgeois pour chaque ville, & un ou deux pour chaque bourg, château ou seigneurie qui ont droit de députation. Le style des lettres du Roi est en vieux latin : elles portent la date du jour, du mois & de l'année du regne. Leur plus ancien modele est du treizieme siecle. On y donne aux Archevêques le titre de *Révérends*, celui de *Vénérables* aux Evêques, de *Chers Peres en Jesus-Christ* aux Abbés, dont plusieurs, avant la destruction des monasteres, avoient séance au Parlement. Une possession médiocre, dans le pays où se fait l'élection, suffit pour avoir droit de voter; & un revenu de douze mille francs donne à tout citoyen celui

de pouvoir être nommé. Le dernier laboureur, comme le premier gentilhomme, peut y prétendre.

Après l'élection des Chevaliers de chaque Comté, & des Bourgeois de chaque ville, le Shérif envoie leurs noms au Secrétaire de la Chambre des Communes; & du jour de leur départ, jusqu'au moment de leur retour, ils sont exempts, eux, leur famille, leurs domestiques même, de toutes poursuites, saisies, emprisonnement, pour quelque cause que ce soit, excepté pour crime de haute trahison.

Le lieu de l'Assemblée est, pour l'ordinaire l'ancien palais de Westminster. Une fois commencée, elle ne souffre point d'interruption, & se tient tous les jours, le Dimanche même, à l'exception de quelques fêtes solemnelles. Les deux Chambres occupent deux salles particulieres, garnies de bancs ou de sacs de laine qui en tiennent lieu, & voisines l'une de l'autre. Les Communes siégeoient anciennement avec les Pairs: aujourd'hui ces deux Compagnies ne se joignent que dans des cas importans, & en conséquence d'un ordre du Prince. C'est ce qu'on appelle le Grand Comité.

Le jour de l'ouverture, le Roi y assiste presque toujours en personne, avec la couronne, le sceptre, & le manteau royal. De toutes les parures inventées par la mode, il n'en est point qui annonce la Majesté souveraine avec autant d'avantage, que ces augustes & antiques ornemens. Le Monarque s'assied au haut de la Chambre, dans un fauteuil couvert d'un dais. Les Princes sont à ses côtés; & à sa droite, est une chaise de velours, où se plaçoit autrefois le Roi d'Ecosse, lorsqu'on le sommoit de se trouver au Parlement: aujourd'hui elle est occupée par le Prince de Galles. Du même côté, contre le mur, il y a un banc, pour les Archevêques; un autre, un peu plus bas, pour les Evêques en habit de cérémonie, chacun suivant la dignité de son siége, ou son ancienneté. Le Chancelier, le grand Trésorier, le Président du Conseil, le Garde du sceau privé, & les grands Officiers de la Couronne sont assis au pied du Roi sur quatre sacs de laine disposés en quarré. Les personnes d'un moindre rang remplissent le reste du parquet, à la barre duquel, sont debout les députés de la Chambre des Communes.

Il ne manque à cette assemblée
guste, qu'un lieu qui réponde à s
gnité. Celui où elle se tient ordin
ment, est une salle étroite & si peu
cieuse, qu'une partie des Lords la t
vant absolument remplie, ou re
confondus avec le peuple qui oc
l'enceinte extérieure du parquet
prennent le parti de se retirer. Le
lui-même n'arrive à sa place qu'
peine, & à travers la foule. Les meu
sont assortis à la simplicité du lieu
vieilles tapisseries, qui représenten
vers événemens du regne d'Elisab
forment toute la magnificence de c
salle.

Lorsque Sa Majesté y assiste en
sonne, aucun des pairs n'a le chaj
sur la tête : dans son absence, ils f
en entrant, une révérence devai
trône, prennent séance & se couvr
Tous sont vêtus de robes d'écarla
mais dans la Chambre-Basse, cha
s'habille selon son goût, & pren
place sans distinction de rang. Les m
bres attachés à la Cour, que les op
sans appellent le parti de la corrupti
se font remarquer par une parure
cherchée & des manieres aisées
agréab

agréables. L'air rude au contraire, & l'extérieur négligé annoncent ces ames républicaines, qui, résistant au ministere, discutent, balancent, décident les intérêts les plus chers de la Nation. Tous les membres ne sont pas également éloquens; on abandonne la parole à ceux qui tiennent ordinairement le bureau; les autres ont, par leur voix, la même part aux décisions.

Avant que de parler d'affaires, les Communes prêtent le serment de fidélité au Roi, en présence d'un Officier de sa Majesté. On dit que les membres de la Chambre-Haute en sont dispensés, parce qu'ils l'ont déjà fait, lorsqu'ils ont été créés Pairs du royaume. Leurs fils puînés n'ont séance que parmi les Communes, où ils se trouvent confondus avec les Députés du peuple.

Le lieu où ils s'assemblent est une vieille chapelle, dont le fond est occupé par un grand vitrage, qui lui donne tout le jour qui l'éclaire. La chaire de l'Orateur placée au bas de cette fenêtre, oblige les spectateurs à tourner les yeux vers ce jour qui les éblouit. Tel est le siege, ou plutôt l'antre rustique & sauvage, où la Majesté du peuple Anglois

vient tenir ses assises. La chaire &
bans sont de bois de sapin, ainsi
la table ou le bureau, sur lequel est
grande masse d'argent doré, placée
à-vis de l'Orateur. De quart-d'heur
quart-d'heure elle change de place :
il y a des momens où l'huissier l'ac
che à l'un des côtés de la table. L'C
teur en use de même; il ne tien
chaire que pendant l'activité de la Ch
bre ; & quand elle se forme en con
il descend, & se jette sur le prer
banc qui se présente.

Vous ne sauriez croire combien
Assemblées sont bruyantes, & tun
tueuses. Chacun s'entretient avec
voisin, & paroît à peine faire atten
à ce qui se dit au bureau, excepté
le cas où les partisans de la quest
agitée demandent silence. Au milieu
ce bruit continuel, l'Orateur annc
les objets de délibération; & sa voi
fait entendre dans toute la salle;
cet emploi, qui est à la nominatio
la Chambre, exige à la fois un bon
gane & de forts poumons. Celui
l'occupe doit être agréé de Sa Maj
qui ne manque presque jamais de le
corer du titre de Chevalier. Son car

argé de peintures relatives à la
ẻ du peuple Anglois, dont il est,
elque façon, le représentant. Il
le salut de tous ceux qui entrent
a salle, & le rend en ôtant son
au; ce qui le tient dans un conti-
exercice, sans cependant le déran-
e son travail. Ce qu'on appelle les
res dans le Parlement, sont des
es versés dans la connoissance des
& choisis par les deux Chambres,
rédiger les actes, leur donner la
, & y mettre le style.

Messages ou demandes du Roi à la
ibre-Basse sont toujours portés par
ues grands Officiers de la Couron-
ès qu'ils arrivent, l'huissier va pren-
masse sur la table, & s'avance jus-
a porte, dont on ouvre les deux
s. Les Commissaires font deux
ndes salutations, qu'ils réiterent au
a de la salle. Arrivés au bureau, ils
nt une troisieme, exposent le sujet
ur commission; & laissant sur la
le papier qui la contient, ils se
nt à reculons, en répétant les
s révérences. Cette cérémonie
t à peine mériter l'attention des
ateurs, qui ne l'honorent pas même
r silence.

Nul ne peut s'absenter sans la permission de sa chambre, revêtue de l'autorité du Prince. Il faut s'adresser à l'Orateur, qui, dans la Cour des Pairs, est ordinairement le Chancelier. La négligence sur ce point est punie d'une amende pécuniaire ou de la prison. En cas d'affaires pressantes, les Seigneurs ont le privilege de commettre un procureur pris de la même chambre, qui, dans les délibérations, donne sa voix par écrit pour la personne absente. Autrefois ils pouvoient constituer un simple Chevalier.

Lorsque le Roi veut haranguer le Parlement, il mande dans la Chambre des Pairs celle des Communes; & c'est à l'une & à l'autre, qu'il porte d'abord la parole par ces mots: *Mylords & Messieurs*. Vers le milieu de son discours, il s'adresse en particulier à la Chambre-Basse, par ces autres paroles: *Messieurs de la Chambre des Communes*; & dit en finissant, *Mylords & Messieurs*, comme au commencement. Quand il ne veut pas haranguer lui-même, c'est le Chancelier qui parle en son nom. L'usage est de remercier Sa Majesté par une Adresse ou placet que

les deux Chambres lui présentent séparément dans son palais, & auxquels il répond aussi séparément & par écrit.

Les sujets qui se traitent dans ces Assemblées, ont toujours pour objet le bien de l'Etat. Le Parlement seul a droit de faire de nouvelles loix, d'abroger les anciennes, de les changer en entier, ou de les rectifier en partie; d'établir les impôts, les taxes, les contributions, d'en fixer l'étendue, d'en limiter la durée, d'en prescrire la forme, d'en déterminer la perception. Tout ce qui peut intéresser la sûreté publique, le miantien de la religion, est de son ressort. Les loix du commerce, celles qui regardent le militaire, la marine; celles qui ordonnent la punition des crimes, les récompenses de la vertu, la propriété des citoyens; celles qui fixent les honneurs, les prérogatives, les distinctions, les dignités, les places, les emplois; celles qui procurent l'abondance, préviennent la disette, soulagent les malheureux, arrêtent la licence, répriment la débauche, toutes sont émanées du corps national. C'est encore lui qui accorde les privileges, qui permet les nouveaux établissemens, qui

autoriſe les exportations, qui ordo
les droits d'entrées & de ſortie. E
tout ce qui conſtitue la puiſſance lé
lative, lui appartient eſſentiellemen
Lorſque dans l'une des deux Ch
bres, quelque membre accuſe ur
toyen d'un crime contre l'Etat, on n
me des Commiſſaires; & s'ils déci
que l'accuſation doit être reçue, oı
charge de l'examen du délit. Aloı
ont droit d'ajourner, d'interroge
coupable; & ſi la faute eſt capital
Chambre peut le faire arrêter & eı
mer ſans le conſentement du Souver
parce que la priſon n'eſt pas rega
comme une punition, mais comme
précaution priſe pour aſſurer la
geance de l'Etat. Le Prince n'a le
voir ni de ſouſtraire un criminel à
jugement, ni de lui remettre la p
portée par la loi, parce que la lo
au-deſſus du Prince; mais il peut
gner l'inſtant de ſa mort, en accor
s'il le juge à propos, un répit de qu
vingt-dix-neuf ans, ſans que la ſent
ſoit annullée. En vertu d'une autre
le coupable ne peut être puni, qu'a
que le Roi a ſigné ſa condamnatioı
Les Pairs Eccléſiaſtiques ſe ret

qu'il est question d'affaires crimi-
es, en protestant néanmoins que
sans préjudice de leurs droits.
nme il est permis à chaque membre
ire librement son avis sur la matiere
posée, il est aussi sévérement dé-
u, même sous peine de punition
porelle, de se laisser emporter à des
ctives ou à des injures.
es Seigneurs doivent voter suivant
rang, en commençant par les der-
s; les Communes donnent leur
sans distinction. Quand on pro-
une loi, le Chancelier dit à la
mbre-Haute : « Mylords, voulez-
us l'accepter ou la rejetter »? Si la
alité des voix l'approuve, on la
munique à la Chambre-Basse. C'est
les Conseillers-Secretaires du Roi,
est chargé de la lui présenter; & il
tre qu'après en avoir demandé &
nu la permission. Si la loi proposée
prise en considération par cette
mbre, on en fait la lecture; & l'on
aux opinions. Mais avant que d'en
r aux suffrages, on l'examine avec
us grande attention à trois jours dif-
ns. Ensuite celui qui veut parler se
, se tient debout & découvert tant

qu'il pérore. S'il arrive que plusieurs levent à la fois, l'Orateur décide préférence pour celui qu'il croit s'ê présenté le premier. C'est toujour l'Orateur qu'on adresse la parole ; & n'est pas permis d'interpeller, ni mê de nommer celui dont on réfute le s timent. Le même membre ne doit discourir deux fois le même jour su même affaire.

Les résultats se mettent par écı & l'on en fait des cahiers auxquels prie Sa Majesté d'accorder son appr tion. Ce sont les actes ou bills du Pa ment, qui ont force de loi du jour me qu'ils sont arrêtés. Le Roi] refuser de les approuver, sans doı raison de son refus.

Le Parlement est souverain par nion des suffrages des deux Cham & le consentement formel du Mo que, conçu en ces termes : *le Roi le* Ce qu'il rejette, est marqué par mots écrits au bas : *le Roi avisera.* crédit national des Pairs d'Angle se mesure sur leur influence dar Chambre des Communes ; & cett fluence est en raison du nombre de tures qu'ils comptent dans cette C

bre. Vous ſentez combien ils ſont intéreſſés à ſe ménager la bourgeoiſie qui diſpoſe de ces places.

La Chambre haute eſt la premiere Cour de juſtice du royaume, & juge en dernier reſſort les appels de toutes les autres. Elle connoît ſeule des affaires des Pairs, & des crimes dont ils ſont accuſés; mais dans tout ce qui concerne le gouvernement, ſes décrets doivent être confirmés par le Roi & le conſentement de la Chambre-Baſſe. Celle-ci examine la conduite de tous les particuliers, recherche & dénonce les coupables, les fait arrêter s'ils ne ſont pas Pairs, & ſe rend leur partie. Mais ſa plus grande prérogative eſt de pouvoir accorder ou refuſer au Souverain les ſubſides qu'il demande; ce qui donne la plus grande étendue aux affaires dont elle s'attribue la connoiſſance, & diminue conſidérablement la puiſſance royale.

Depuis Guillaume III, l'emploi des ſubſides a toujours été mis ſous les yeux du Parlement; « & afin que vous ſachiez, diſoit ce Prince, à quoi votre » argent eſt employé, j'ai ordonné » qu'on vous en rendît compte toutes » les fois que vous le ſouhaiteriez «.

Charles II avoit déjà tenu le même langage. « Il dépend de vous, disoit-il, de » voir à tous les momens, la dépense » ordinaire de chaque année, & vous » trouverez qu'après avoir satisfait aux » charges indispensables, il ne reste » rien pour les dépenses accidentelles, » auxquelles il n'y a point de royaume » qui ne soit sujet ». Les Communes n'accorderent aucun subside à la Reine Anne, que préalablement elle n'eût fait mettre sous les yeux de la Chambre, l'emploi des sommes qu'elle avoit reçues l'année précédente.

Tous les objets de finance étant du ressort de la Chambre-Basse, elle se trouve, en quelque façon, la maîtresse absolue de la plus grande partie de l'administration. Il est vrai qu'elle est liée au Trône par les chaînes les plus capables d'arrêter les hommes, par la cupidité, l'ambition, l'espérance, & cette foule de passions qui ont leur foyer dans l'intérêt personnel. Par un abus, dont ne cesse de gémir le patriotisme Anglois, le Roi est presque toujours le maître des suffrages qu'il achete du plus grand nombre des membres du Parlement; & par-là, dit-on, « la forme si

» vantée du gouvernement Britannique
» n'eſt au fond que ſpéculative, par la
» corruption même du corps légiſlateur
» de la nation. Le Roi commence par
» s'attacher tous les Seigneurs, dont
» les terres ont le droit d'envoyer plu-
» ſieurs députés. Il gagne enſuite, dans
» la Chambre des Communes, les plus
» capables de défendre avec vigueur
» les privileges de la Nation. Pouvant
» être appellés par ſa Majeſté au rang
» des Pairs, ou bien ils ſe tairont pour
» prix de cette nouvelle dignité; ou ils
» proſtitueront ſans pudeur leur élo-
» quence en faveur du miniſtere. Le
» grand reſſort des Anglois, ajoute-
» t-on, eſt moins leur attachement à la
» liberté nationale, que le deſir des
» rangs & des richeſſes. Ils veulent
» qu'on les croie peu touchés des bien-
» faits de la Cour, & font tout ce qui
» dépend d'eux pour les obtenir ».

Indépendamment de la facilité qu'a le Monarque Anglois, avec l'argent de la Nation, d'acheter contre elle-même les ſuffrages de ſes membres, ce Prince a ſeul le pouvoir de faire la paix ou la guerre, de conclure des traités d'alliance, de recevoir ou d'envoyer des Am-

bassadeurs, de faire battre monnoie; quoique le prix n'en puisse être réglé que de concert avec le Parlement; d'accorder ou de révoquer les graces & les privileges, de nommer à tous les gouvernemens, à tous les emplois militaires, à toutes les commissions, soit à vie, soit pour un tems. La justice se rend en son nom, il dispose de toutes les charges de judicature, peut présider à tous les tribunaux, est le Chef de la Religion, donne les évêchés & tous les grands bénéfices, & convoque, quand il lui plait, l'assemblée du Clergé, qui, dans toutes les décisions, est soumis à sa volonté. Il a la garde noble & l'administration de tous les biens des pupilles, qui relevent de la Couronne,& peut en employer les revenus à son usage, jusqu'à la majorité de ceux à qui ces biens appartiennent, à l'exception de ce qui est nécessaire pour leur éducation & leur entretien. Ce royaume d'ailleurs est héréditaire, & peut même être possédé par des femmes.

Les personnes qui aspirent aux graces, formeroient autour de sa Majesté une cour nombreuse, si, malgré ce qu'on vient de vous dire, les Anglois,

peu courtiſans de leur naturel, ne regardoient pas le travail comme un moyen plus ſûr de parvenir, que l'aſſiduité auprès du Prince ; ſi cette aſſiduité même n'étoit pas enviſagée par la plupart d'entre eux comme une baſſeſſe ; & ſi l'oppoſition à la Cour n'étoit pas le chemin le plus frayé pour arriver aux grandes places. La Majeſté Royale n'en impoſe point aux Sujets. Il n'eſt pas de petit bourgeois à Londres, qui ne ſemble même braver le Monarque. Un charretier ne ſe dérange point à l'approche du Roi, & ſe fait gloire de ne pas le ſaluer. « Et pourquoi le ſaluerois-je, » dit-il avec inſolence ; c'eſt lui qui me » doit le ſalut ; il vit à mes dépens ».

Les Anglois, orgueilleux de leur liberté, ſont injuſtes envers leur Souverain, qui eſt moins l'objet de leur amour que de leur inquiétude. Ils reſpectent ſa dignité & fort peu ſa perſonne. Tous ſes pas ſont comptés ; toutes ſes démarches ſont obſervées. On peſe ſes diſcours, on interprete ſes paroles ; & dans ce qu'il dit ou ce qu'il fait, on croit trouver des projets dangereux, & un deſſein formé de s'emparer de la toute puiſſance. Pour ſe raſſurer contre

cette inquiétude patriotique, la N
s'attribue le droit de faire rendre c
aux Miniſtres du pouvoir que la
leur confie. Le chancelier Bacon
cherché, puni & condamné par l
lement. Le Lord Clarendon fut a
jugé & banni du royaume. Preſqu
les Miniſtres de Charles II furent
qués par les deux Chambres. (
conçoit pas qu'un homme raiſo
puiſſe aſpirer à des places, que l
glois regardent comme incomp
avec les ſentimens d'un bon & zé
toyen. Plus ils ſuppoſent un hom
crédit, plus ils croient la libe
danger, & conſéquemment plus
ſirent ſa diſgrace. La faveur du l
ou ſa juſtice, ne fait pas la ſûre
Favori; le Roi eſt ſouvent obli
l'immoler au vœu de la Nation q
mande ſa perte. Si l'on deſire ſa p
tion auprès du Maître, c'eſt avec
tere; on ſeroit ſoupçonné d'inf
ſi on oſoit l'avouer publiquement
que jour voit éclorre des ſatyres
mœurs & des critiques de ſon ad
tration. S'il les néglige, on y
foi; s'il y répond, la juſtification
manifeſte irrite le peuple & ne l

e pas. S'il est disgracié, la haine se
ge en mépris ; & il ne regagne
me de ses Concitoyens, qu'en de-
nt l'ennemi de son successeur, &
agoniste de la Cour. Entrer dans le
stere, c'est s'exposer à perdre toute
idération personnelle. La vertu la
éprouvée prend, aux yeux du peu-
toutes les teintes de l'ambition, de
rice, de l'adulation, de l'inconsé-
ice, &c.
: rôle de Ministre, en Angleterre,
ussi difficile que dangereux à rem-
Que de prudence pour plaire à
laître qui s'irrite des privileges de
ujets, & porte avec impatience le
de la liberté nationale! Quelle fle-
ité de caractere, pour ménager les
ites du peuple & l'ambition du Sou-
in! Quelle souplesse pour se faire
partisans, se les conserver & en
nenter le nombre, sans alarmer le
opposé! Quelle dextérité pour
muniquer ses idées, faire goûter
opinions, adopter ses projets!
lle adresse, pour tirer parti de la
e ou de la foiblesse des ames, de
vité & de la nonchalance des es-
, du zele de la religion, du fanatisme

de la liberté, des vices, des vert
talens, des lumieres, de l'ign
même de toute une nation!

Le Roi d'Angleterre a un reve
En 1660, le Parlement passa u
qui le porte à vingt millions, &
au-delà; ce qui, joint à quelques
droits, lui fait une somme d'e
trente millions, ou quinze cen
livres sterlings. Ce Monarque e
en quelque façon, le pensionnair
Sujets. Ce sont eux qui paient le
de la Reine, qui fournissent à l'er
des enfans du Roi & de ses fre
dotent ses filles & ses sœurs. L
assigné pour toutes ces dépen
appellé la *Liste Civile*. Elle est a
par le Parlement à chaque muta
regne, & forme un trésor im
sur tout si le Souverain n'a p
goûts à contenter, de fantaisie
faire, de maîtresses à entreten
Sous Charles I, elle ne rappor
la moitié de ce qu'elle produit a
ment; ce regne néanmoins étan
beaucoup de troubles, les d
durent être très-considérables.
furent encore plus par un accid
traordinaire: Marie de Médicis

gée de quitter la France, vint chercher un asyle en Angleterre. Pendant trois ans, la Cour lui donna cent livres sterlings par jour pour son entretien; & cette somme fut prise sur la Liste Civile, sans aucune charge nouvelle, sans aucune plainte sur l'insuffisance des fonds, qui furent singuliérement augmentés sous Charles II. Il est vrai que l'on commença alors de nouvelles dépenses, qui, jusques-là, avoient été inconnues aux Anglois. Les Gardes-du Corps furent institués; il falloit un douaire à la Reine mere; & le duc d'Yorck étoit en âge de vivre d'une maniere convenable à son rang. Sous Jacques II, la Liste Civile fut portée à des sommes exorbitantes; mais sous le regne suivant, on mit un autre ordre dans les finances. On distingua différens objets de dépenses; & les fonds furent assignés séparément. La Liste Civile ne fit plus que le tiers de ses fonds; mais elle est aujourd'hui portée beaucoup plus haut que sous les regnes précédens. On dit pourtant que malgré l'énormité de ce revenu, elle est arriérée de plus de douze millions, par la quantité de pensions que le Roi est obligé de faire, pour

avoir des créatures dans le Parle

Depuis le regne d'Edouard I, ju
celui des Stuards, les Rois tinrent
tables aux dépens du peuple ; c'
dire, que leurs pourvoyeurs pren
ſans payer, dans les villages voiſ
la Cour, toutes les proviſions de
régaloient l'état à leur volonté. Jac
avoit monté ſa maiſon au ton de l
gnificence Aſiatique, ton aſſorti à
nité pédanteſque de ce minucieu
narque. Charles II & ſes ſucceſſeu
tellement diminué ce luxe ori
que la Cour Britannique n'a aujou
qu'un air de grandeur ſans faſte d
profuſion.

Les Officiers qui la compoſent
le Grand-Maître & le Grand-Ch
lan, dont les fonctions ſont à pe
les mêmes qu'en France ; le Chan
qui, quant aux affaires civiles, eſt
le Roi, la premiere perſonne de l
juge ſeul de toutes les affaires p
devant lui par appel, a le pouvo
doucir les jugemens prononcés
loi, préſide à la Chambre des Pa
diſpoſe de tous les bénéfices qui
le pouillé du Roi, ne paſſent pa

Maréchal, qui juge des armoiries & des points d'honneur, & a la surintendance des cérémonies publiques ; le Président du Conseil Privé, qui instruit sa Majesté de toutes les affaires dont le Parlement lui a confié l'exécution ; le Grand-Sénéchal, qui ne sert plus qu'au couronnement des Rois, & au jugement des Pairs accusés de crimes capitaux ; & le grand Trésorier, qui administre les revenus du royaume. Depuis plusieurs années cette place est vacante ; ce sont cinq Officiers, appellés Commissaires de la Trésorerie, qui en exercent les fonctions avec un Chancelier de l'Echiquier, charge qui équivaut à celle de Contrôleur Général des Finances. L'office de Grand-Amiral est pareillement vacant, & exercé par sept Commissaires de l'Amirauté. Tous ces grands emplois sont amovibles à la volonté du Souverain, à l'exception de celui de Grand-Maréchal, dont la dignité est héréditaire dans la maison des Howards. Sa Majesté nomme encore son Grand-Ecuyer, le Grand-Maître de la garde-robe, douze Gentils-hommes de la chambre, & a plus de six cens autres Officiers à son service.

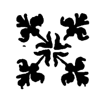
Outre l'ordre de la Jarretiere, c
j'ai déjà parlé, il y a ceux du Bai
du Chardon, composés, l'un de tre
six & l'autre de treize Chevaliers
premier, décoré d'un cordon ro
doit son institution à Richard II, c
tres disent à Henri IV, qui étant a
que deux femmes veuves venoier
demander justice, sortit sur le ch
du bain, préférant son devoir à
plaisir, & fonda cet ordre en mén
de cette bonne action. Celui du C
don, qui porte le cordon verd, est
ginaire d'Ecosse; mais j'ignore à c
doit la naissance: les uns le font re
ter jusqu'aux Pictes; les autres cr
son institution plus moderne. Ces
ordres sont incompatibles les uns
les autres, excepté dans la pers
du Roi, qui joint souvent les deux
miers dont il est Grand-Maître, &
celle des Princes ses enfans. On n
point de preuves de noblesse pc
entrer, quoiqu'ils ne soient com
que de la premiere noblesse du roya
La garde du Roi comprend pl
sept mille personnes; savoir, une t
de quarante gentils-hommes, trois
cinquante hallebardiers, quatre

gnies de Gardes-du-Corps, deux
e grenadiers à cheval, un régiment
e cavalerie, & trois d'infanterie.

Les Reines d'Angleterre peuvent faire les acquiſitions dans le royaume, même ſans y être naturaliſées, & en diſpoſer de même. Elles ſont les maîtreſſes d'évoquer leurs cauſes au tribunal qu'il leur plait de choiſir; & ſi, devenues veuves, elles ſe remarient avec un particulier, elles ſont toujours traitées en ſouveraines. C'eſt un crime de haute trahiſon d'attenter à leur honneur ou à celui des Princeſſes royales, même de leur conſentement.

Je ſuis, &c.

A Londres, ce 30 juillet 1755.



LETTRE CCXIV.

SUITE DE L'ANGLETERRE.

JE reviens, Madame, au Parlement d'Angleterre ; & je remonte à sa premiere institution. On en rapporte l'origine aux Princes Saxons. Deux puissances liées, sans être unies, agissant d'accord & séparément, avoient un pouvoir qu'aucun des deux n'osoit enfreindre. Les Seigneurs jouissoient du privilege d'expliquer, de réformer les loix, & d'en créer de nouvelles. Ils s'assembloient dans un lieu désigné par leur Chef, & avoient seuls le droit, avec les Evêques & les Abbés, d'y prendre séance. Eux seuls accordoient au Monarque l'argent nécessaire pour subvenir aux besoins de l'Etat, & assistoient au Parlement, d'abord pour eux-mêmes, en faisant hommage au Souverain, des terres dont ils étoient en possession ; ensuite pour le peuple, en maintenant ses privileges. Mais lorsque les Communes eurent fait une Chambre à part, ils furent dispensés de veiller à ses inté-

rêts. Le premier ſoin de ces nouveaux membres, fut de faire revivre une ancienne charte, qui défendoit de lever aucune taxe dans le royaume, ſans le conſentement des Communes. De-là l'inévitable néceſſité où ſe trouvent aujourd'hui les Rois d'Angleterre, d'avoir recours à cette Chambre pour obtenir des ſubſides. Ils doivent expoſer à l'Aſſemblée la nature des beſoins, produire le bon emploi des ſecours précédens, en eſſuyer l'examen qui ſe fait en leur préſence, entendre des altercations & des débats, qui ſouvent aboutiſſent à un refus, ou même à des critiques de leur conduite. Tantôt c'eſt un Miniſtre qui déplait, tantôt un Favori dont on a conjuré la perte; & ſi l'on a vu des Rois paſſer du trône dans une priſon ou ſur un échafaud, le tumulte de la Chambre des Communes a preſque toujours donné lieu à ces tragiques événemens.

Il y a plus de cinq cens ans, que le Parlement d'Angleterre étoit déjà diviſé en deux Chambres. Celle des Communes fut inſtituéee par Henri III, & principalement par Edouard I, pour oppoſer un rempart à la Cour des Barons, dont le poids accabloit le trône.

Le peuple n'avoit aucune aut
avant que le pouvoir ſouverain,
truiſant ces tyrans factieux, eût
aux loix leur force & leur exécu
mais devenues, dans la ſuite re
bles à la puiſſance royale, les Co
nes lui ont porté des atteintes irr
bles, & ſont montées à ce deg
pouvoir, tantôt en obtenant de l
bleſſe des Rois, ce que les circonſt
ne permettoient pas de refuſer, t
en faiſant valoir des conceſſions
breuſes, dont la jouiſſance a forn
argument de preſcription. Aujou
la liberté eſt établie ſur un plan
L'expérience paroît en avoir dém
les avantages; le tems lui a donné
ſolidité. Ceux qui tenteroient de l
verſer, & de rappeller l'ancienne
titution, ſe verroient, indépen
ment des autres imputations plus c
nelles, expoſés aux reproches d'i
vation & de faction.

Les Anglois peuvent donc être
gardés aujourd'hui comme un pe
ſouverain, qui gouverne l'Etat pa
repréſentans, & eſt lui-même l'ar
de ſa deſtinée. Les privileges dont
en poſſeſſion, ne le rendent dépen

que de ses propres loix. C'est par leur conservation, qu'il assure sa liberté, & qu'ayant un Roi à sa tête, il goûte néanmoins toutes les douceurs d'un Etat républicain. Les droits de son indépendance ont toujours été liés avec la sûreté du Monarque. Tant que ce dernier maintiendra les avantages accordés par les chartes, le Trône ne sera point ébranlé par des révolutions intestines; au lieu qu'une expérience funeste a fait voir plus d'une fois, qu'il ne faut en tenter ni l'abolissement, ni la diminution. La liberté va de pair ici avec la vie; peut-être même est-elle plus précieuse aux yeux d'un Anglois, toujours prêt à mourir, pourvu qu'il meure libre. Aussi un Roi d'Angleterre, qui connoît bien ses intérêts, ne se brouillera jamais avec son Parlement; & le Parlement, qui n'aura en vue que le bien public, ne lui disputera point ses prérogatives. Il aimera peut-être mieux les voir s'étendre un peu trop loin, que de rompre une union qui fait le fondement de la prospérité de l'Etat.

Cependant les Anglois ne s'occupent guere que de l'abaissement de la puissance royale; & les Souverains, de leur

côté, font usage d'une politique sui
pour diviser les différens membres
Nation. Ce systême est de tous les te
mais je le crois parvenu à son plus
degré, par l'appas des richesses, de
gnités & des fortunes, que l'on pr
gue à ceux dont la Cour achete les v
Charles II a le premier mis en usag
moyen; & depuis plus de quarante
les Rois n'ont presque pas fait une
mande, qui n'ait été accordée. La lib
Angloise se lime sourdement; & p
que le peuple n'entend point le brui
la lime, il croit toujours être libre.
qui contribue à l'affermir dans c
idée, c'est qu'on lui laisse l'usage
clameurs. Il est content, parce qu'il
facilité de briser des vîtres, de jette
la boue, & d'invectiver les Minist
mais la vénalité des ames augmente
cesse le crédit de la Cour.

Vous croyez peut-être que ces har
gues fortes & énergiques, ces disco
véhémens & hardis, qui se prononc
dans la Chambre des Communes,
toujours l'expression vraie d'un zele
triotique? Vous vous trompez : l'es
rance d'une pension rend souvent
auteurs plus condescendans aux vol

tés du Roi, que les membres les plus modérés. Cet étalage pompeux de l'indépendance Britannique, cet emphase que les Anglois mettent dans les éloges qu'ils en font, prouve quelquefois moins leur attachement pour elle, que le desir d'obtenir des graces du Souverain. « Si » j'avois, disoit Guillaume III, assez de » champs à donner, ou si j'étois assez » riche pour faire des pensions, il n'y a » point de Wihgs, dont je ne fisse un » Torris ».

Voilà donc cette fameuse constitution d'Angleterre, où trois puissances luttent sans cesse l'une contre l'autre, plutôt pour leur intérêt propre, que pour celui de la Nation ; où en même tems que les satyres sont encouragées par la licence, les représentans du peuple sont vendus à la faveur de la Cour ; où la tolérance multiplie les écrits séditieux, nourrit le goût de l'indépendance, donne de la haine pour l'autorité, de l'éloignement pour la soumission ; dispose les Sujets à la révolte, & immole la sûreté publique au délire d'une liberté imaginaire : Voilà l'administration qu'on nous donne pour la plus parfaite, & le peuple qu'on nous représente comme le plus sage !

Je remarque comme une chose si
liere, que plusieurs grandes villes
royaume n'envoient point de Dép
au Parlement, tandis que de sim
hameaux ont droit d'en avoir ur
plusieurs. Les Electeurs font sermer
ne pas vendre leurs voix; & cepen
la plupart des Candidats se ruinent
les acheter. Que de basses flatterie
prodiguent pas quelquefois ces aspi
à ceux dont ils briguent le suffrage
bourgeois, l'artisan, le laboureur vc
ramper devant eux, des gens qui a
ravant ne daignoient ni leur parle
les regarder. Ceux-ci les font asse
leur table, leur prennent les mains
embrassent, leur promettent leur
tection, leur offrent leur bourse.

On me racontoit, il y a quelques j
qu'un jeune Anglois voulant être
puté, se présenta, chapeau bas, de
l'échoppe d'un savetier fort en c
dans le bourg, pour le prier de lui
ner sa voix. « On verra cela, r
» Bourgeois, lui répondit le man
» mais avant toutes choses, il faut s
» à qui l'on a à faire; je ne conno
» gens que quand j'ai bu avec eux.
» cher Monsieur, reprit le suppli

» j'ai pourvu à tout ; il y a chez un tel, » à telle enseigne, d'excellente biere. » De la biere, répliqua le savetier ? Je » ne bois que du vin, & du meilleur. Eh » bien, soit, dit le Candidat ; venez à » deux pas d'ici. Non, en vérité répon- » dit l'autre ; je ne sors pas de ma bou- » tique : si tu veux boire avec moi, fais » apporter ici ton vin. En attendant, » assieds-toi ; tiens, voilà un escabeau. » Fumes-tu, prends ma pipe ». Le vin arrive ; on boit ; après quelques rasa- des, le savetier, par une espece de transport, dit à son protégé : « Cama- » rade, donne-moi la main.... baises- » moi.... bon.... de l'autre côté... à mer- » veille » : puis haussant la voix, il le renvoya en disant : « quoi n'as-tu pas » de honte de tant de bassesse ? J'en rou- » gis pour toi ; tu es Gentilhomme ; tu » veux être membre du Parlement ? J'en » suis plus digne que toi. Sors de ma » boutique, lâche ; tu peux aller ailleurs » mendier des suffrages ; le mien ne sera » pas pour un homme de ton espece ».

Toutes les tavernes sont ouvertes tant que dure l'élection. Chaque con- current a la sienne, & reçoit tout ce qui se présente. Le vin, les liqueurs, la biere

y sont prodigués. Des tables couve
de toutes sortes de viandes y sont ser
gratuitement. On y chante, on y rit
s'y enivre, on s'y bat. On y cél
sur-tout avec beaucoup d'emphase
nom de celui qui fait les frais &
honneurs de la fête. Son moindre
rite est de détester les Ministres, d'
opposé à la Cour, de ne s'occuper
du bien de l'Etat. Il y a tel homme
dépense jusqu'à douze, quinze, v
mille francs le jour de l'élection; &
en avoit coûté quatre fois autant
acheter les suffrages. Ce n'est pas
cette place procure absolument de
grands avantages; mais on a la sati
tion de contre-carrer les volonté
Roi; & c'est pour un Anglois le co
du bonheur.

Dans un corps de plus de sept
membres qui composent les
Chambres, il doit se trouver aisé
un certain nombre de Citoyens inst
sur chaque matiere. Dans une Asser
libre, qui décide d'objets impor
les talens, le mérite, la probité p

cens membres peut être cet homme.

Que sera ce, si, à toutes ces qualités il joint encore le mérite de l'éloquence! La Nation en corps aime à être fortement émue. La liberté de l'Orateur flatte la sienne. Les écarts même sont applaudis; parce que c'est le zele qui parle, & le besoin qui écoute. Ce n'est pas une Assemblée de tyrans, à qui on ne puisse montrer les objets qu'à travers le nuage de la flatterie; c'est l'élite d'un peuple libre, au milieu duquel la patrie reçoit, comme dans un temple, les voeux & l'hommage de ses adorateurs. C'est là qu'on vient lui sacrifier son coeur à la face de toute la République; là que triomphent ses héros, que s'expliquent ses oracles, & que dans le silence des passions particulieres, la passion générale parle éloquemment à tous les Citoyens.

Une pareille constitution ne peut manquer de diriger les esprits vers le bien public. L'ambition de parvenir à la considération, fait naître une émulation capable de produire les plus grands effets: tout homme peut raisonnablement aspirer à cet honneur dans un pays où le droit de donner sa voix dans les

Pour vous donner une idée de la
niere dont ces Messieurs présente
agitent les questions, j'exposerai
vos yeux le précis de deux discours
noncés dans la Chambre des Pairs
l'on examine lequel est le plus utile
l'Angleterre, que le commerce du
vant soit dévolu, par un privileg
clusif, à une compagnie, comme
toit précédemment, ou qu'il soit
mis désormais à tout particulier,
faire pour son compte? Voici ce
donna lieu à cette discussion.

La Chambre des Communes
reçu plusieurs requêtes, dans lesqu
on se plaignoit du dépérissemen
commerce de la Grande-Bretagn
Levant; & l'on y demandoit qu'
fait de nouveaux réglemens, pour
médier. En conséquence, il inte
un Bill, qui étendoit à tous les no

bre-Haute croyant y remarquer des inconvéniens, voulut que cette matiere fût discutée avec soin.

On reprochoit à la Compagnie d'avoir gêné le commerce, en défendant à ses membres d'envoyer des marchandises en Turquie, ou d'en faire venir de ce pays-là sur d'autres vaisseaux que les siens, tandis qu'elle ne fixoit aucun tems précis, pour leur départ. « Mais » cette défense, disoit le Duc de Bed- » ford qui s'opposoit à la passation du » Bill, produit deux avantages : elle » empêche que les vaisseaux des parti- » culiers, étant en trop petit nombre, » ne tombent entre les mains des pira- » tes de Barbarie, & que les marchés, » tant en Angleterre qu'au Levant, ne » soient surchargés de marchandises. Il » faut donc chercher d'autres causes » du déchet de ce commerce ; & une » des principales est l'augmentation de » celui de la France & de ses manufac- » tures. Celles du Languedoc, situées » à la portée de Marseille, envoient » des draps au Levant avec moins de » frais que nous, qui n'avons aucun » port aussi proche ni aussi commode ; » outre que leurs étoffes, étant plus

» fines & de plus belle apparen
» les nôtres, plaisent davantage
» qu'inférieures en qualité.

» Les François ont encore d
» marchandises utiles aux Turc
» nous n'avons pas, ou que n
» pourrions donner à aussi ba
» Comme le port de Marseille e
» entre l'Amérique & le Levant, e
» envoyer de là en Turquie, une
» tité immense de sucre, de c
» d'indigo qu'on tire de Saint-D
» gue; au lieu que nous sommes c
» de faire venir le sucre dans not
» pour l'affiner, avant que de l'en
» dans le lieu de sa consommati
» France a donc sur l'Angleterr
» sa situation & ses manufactur
» avantage que le Bill proposé n
» lui enlever.

» Ce Bill au contraire entraî
» plusieurs inconvéniens: en eff
» étoit permis à tous les Sujets d'.
» terre de faire le commerce du L
» beaucoup de gens de la lie du
» iroient s'établir en Turquie, &
» roient, par leur nombre mêm
» négoce des petits Marchands du
» Ceux-ci, qui ne sont déjà qu

» jaloux des privileges qu'on accorde
» aux étrangers, en concevroient du
» dépit; & il seroit à craindre qu'il ne
» s'élevât quelque sédition parmi la
» populace; ensorte que le gouverne-
» ment Turc, tout despotique qu'il est,
» ne seroit peut-être plus le maître de
» nous conserver nos immunités. Par
» une suite nécessaire, non seulement
» le nouveau Bill ruineroit notre com-
» merce, mais occasionneroit infailli-
» blement la guerre entre les deux na-
» tions.

» En supposant même que cela n'ar-
» rivât pas, voici un autre inconvé-
» nient. Les Juifs nés en Angleterre
» sont réputés Sujets de la Grande-Bre-
» tagne. Ils pourroient donc, en vertu
» du Bill, aller jouir en Turquie, de
» nos privileges; & c'est à quoi les
» Turcs ne consentiront jamais, eux
» qui haïssent cette Nation, & qui l'ac-
» cablent de taxes & d'impositions ex-
» cessives. Voilà donc un autre sujet de
» querelle & de soulévement. De plus,
» si l'on permet aux Juifs de s'établir au
» Levant en qualité de Sujets de la
» Grande-Bretagne, ils envahiront
» bientôt tout le commerce. Les Juifs

» du pays étant ſeuls en poſſeſſio
» courtage, il eſt certain qu'aucun d
» n'adreſſera des acheteurs aux
» chands Chrétiens, tant que des
» teurs Juifs auront des marchandi
» vendre ; & ceux-ci n'en manque
» jamais, parce qu'ils ſeront touj
» ſûrs du débit. Ainſi, dans la ſup
» tion que le Bill propoſé n'entraîn
» entiérement la ruine de ce comme
» il arrivera du moins, que la Co
» gnie du Levant ne ſera plus comp
» que de Juifs.

» A ces premiers inconvénien
« joint un danger très formidable,
» lui de la peſte, qui ſe commun
» ſouvent par les marchandiſes que
» tire de Turquie. Le Bill veut
» ſoit permis à toutes ſortes de per
» nes d'emporter, en quelque tem
» en quelque port que ce ſoit, to
» ſortes d'effets & de denrées,
» l'importation n'eſt pas prohi
» Après des termes auſſi formels,
» Conſuls ne ſont plus les maîtres d
» pêcher ou de retarder le départ
» vaiſſeaux, quelque raiſon qu'on
» de ſoupçonner qu'ils portent des m
» chandiſes infectées. Voilà donc l'

» gleterre sans cesse exposée à recevoir
» la peste dans ses ports ».

Ces considérations font conclure au Duc de Bedford, qu'il ne faut pas balancer à rejetter le nouveau Bill. Un autre membre de la Chambre-Haute, Mylord Sandys, en prend la défense, & combat toutes les raisons qu'on vient d'exposer.

« Si la France a enlevé à l'Angleterre
» une partie de son négoce en Turquie,
» c'est, dit-il, parce que la Compagnie
» elle-même y a mis des entraves. Les
» Directeurs, par le droit qu'ils ont de
» disposer à leur gré de ses vaisseaux,
» se sont emparés pour eux & pour
» leurs amis, de tout le commerce du
» Levant, & ont vendu en Turquie les
« marchandises d'Angleterre à si haut
» prix, que les François ont été tentés
» d'y en porter, & ont pu, sans perte,
» les donner à meilleur compte. Com-
» me ceux-ci achetent leur laine beau-
» coup plus cher que les Anglois, il ne
» seroit pas difficile à ces derniers
» d'empêcher le débit des étoffes qui
» viennent de France. L'avantage du
» port de Marseille n'est pas assez grand,
» pour contre-balancer la supériorité

» ment imaginaire ; car, première
» il est peu de gens parmi le peti
» ple, qui s'avisent d'aller s'étal
» Turquie. En second lieu, il y
» peu de Turcs qui tiennent de
» tiques, & moins encore qui :
» lent de courtage. D'ailleurs i
» suivroit de ce raisonnement,
» ne devroit pas non plus envoy
» vaisseaux au Levant ; car assur
» il n'y a point d'hommes plus p
» à prendre querelle que les ma
» puisqu'il n'y en a point de pl
» policés. C'est encore une crain
» mal fondée, que celle qui rega
» Pirates de Barbarie : le gouvern
» a pris de sages précautions pou
» ger ces Corsaires à respecter le
» lon Anglois. Quant à ce qu'
» préhende, que les marchés ne

» convénient qu'il y auroit à associer
» les Juifs au commerce du Levant, à
» titre de Sujets de la Grande-Bretagne.
» Les Turcs, dit-on, méprisent les
» Juifs : mais ne méprisent-ils pas égale-
» ment les Chrétiens ? Ceci néanmoins
» ne doit s'entendre que de ceux de
» leur pays ; car ils ont une toute autre
» idée des Chrétiens d'Europe qui trafi-
» quent parmi eux. S'il s'établissoit chez
» eux des Juifs Anglois, en qualité de
» Sujets de la Grande-Bretagne, ils les
» considéreroient sans doute comme les
» Chrétiens d'Angleterre. Ainsi il n'y a
» point de raison de croire que ces
» Juifs y causassent aucun soulevement.
» On ne doit pas craindre non plus
» qu'ils y ruinent le négoce : ils savent
» bien qu'ils n'ont nulle part de meilleurs
» établissemens qu'en Angleterre, &
» qu'ils y perdroient bientôt tous leurs
» avantages, s'ils faisoient des entre-
» prises désagréables au peuple, telle
» que d'envahir tout le commerce de
» la Nation. Il est vrai que les Juifs sont
» les seuls courtiers du Levant, mais
» qu'on permette indistinctement à tous
» les Anglois de passer en Turquie, &
» bientôt le peuple qui ira y demeurer,

» vain prétexte ; le nouveau Bill
» point à notre Ambassadeur à la P
» ni à nos Consuls qui sont en Tu
» le pouvoir d'empêcher le dépar
» vaisseaux des places pestiférée
» Bill n'a donc aucun des inconvé
» qu'on lui attribue ».

Imaginez vous, Madame, de
biles avocats qui plaident pour &
tre dans une cause célebre, &
réfutent mutuellement avec autan
force que de politesse : telle est
que vous devez vous former de c
cours prononcés par des Seigneu
premier rang. On est étonné de l
tendre traiter des matieres de com
ce avec la même facilité, que s'
eussent fait toute leur vie une
particuliere.

Après que les deux Lords eurent
de parler, le Bill fut remis à un C

un acte du Parlement, qui étend à tous les ports, & permet à tous les Sujets de la Grande Bretagne de négocier en Turquie, avec quelques restrictions qui obvient à tous les inconvéniens. Le Bill proposé passa à la pluralité des voix ; & la Compagnie du Levant demeura supprimée.

Un étranger admis dans la Chambre des Pairs, est également frappé, & de l'éloquence hardie des Seigneurs laïques qui discutent les intérêts de la Nation, & de la contenance silencieuse des Evêques toujours vendus à la Cour, qui se tiennent à leur place immobiles comme des statues. Ils ne prennent aucune part à toutes les questions qu'on agite ; ils attendent, sans proférer une seule parole, la fin de tous les débats, & si l'on en vient aux opinions, alors ils n'ouvrent la bouche, que pour voter en faveur du ministere. Du reste, rien ne les émeut, ni l'intérêt de l'Etat & du peuple, ni même les plaisanteries indécentes dont les accablent les Seigneurs laïques, qui les traitent comme s'ils étoient réellement sourds & muets. On nomme la place où ils sont assis, le banc du silence. Locke les appelloit le

Caput mortuum de la Chambre des

Plusieurs personnes ont cru t
dans le gouvernement Anglois
image de celui de Rome sous l'ad
tration des Consuls. Ces derniers
me Chefs de la République, étoi
vêtus de l'autorité royale, fa
exécuter les loix, & veilloient ta
sûreté de la ville, qu'à la tranquil
provinces. Ils présidoient aux affe
du Sénat, demandoient les opini
modéroient les disputes. Ils c
quoient les Assemblées du peuple
tifioient ses décisions. Le Sénat
soit du trésor public, & pouvoit
moyen, soutenir à son gré, c
échouer une entreprise. Il impo
taxes sur les revenus des partic
& c'étoit de ce corps, que l'o
les grands Officiers de l'Etat.

Le gouvernement Anglois ef
ment composé de trois parties,
narchique, l'aristocratique & la
cratique. Le pouvoir de chacun
bien combiné, qu'elles se cont
& se soutien nt réciproqueme

cune d'elles peut empêcher les deux autres d'établir des regles contraires au bien de l'Etat ; & il faut un concours unanime, pour qu'un décret ait force de loi.

Mais en comparant la constitution Romaine avec celle d'Angleterre, ne pourroit-on pas y trouver des différences à l'avantage du gouvernement Britannique ? La suprême magistrature à Rome n'étant qu'annuelle, devenoit sujette à une infinité d'inconvéniens ; tel que le tumulte dans les élections ; les vicissitudes dans les Conseils, la corruption des suffrages, & mille autres aussi nuisibles durant la paix que pendant la guerre. La succession héréditaire remédie à tous ces abus, sans nuire à la liberté publique dans la Grande Bretagne, où la Nation a fait un contrat formel avec ses Rois, qui jurent solemnellement de la gouverner suivant les coutumes établies. L'homme d'Etat y est responsable de sa conduite, & sujet à un sévere examen ; mais on n'est pas exposé, comme on l'étoit à Rome, aux insultes & aux caprices d'une populace insolente. Le peuple Romain agissoit en corps collectif ; le peuple Anglois agit

par ſes repréſentans ; & vous ſav
la différence de ces deux corps
même que celle qui ſe trouve ent
multitude effrénée & une aſſemb
guliere d'hommes ſages.

Le privilege d'être jugé par ſes
& l'acte par lequel les Sujets ne p
être détenus priſonniers ſans qu'
faſſe leur procès, ſont le boulev
la liberté Angloiſe. La nobleſſe R
ne jouiſſoit pas de la premiere
prérogatives, puiſqu'elle étoit ju
dernier reſſort par l'Aſſemblée d
ple. Les Romains étoient ambiti
orgueil ; les Anglois ſemblent l'ê
avarice. Ceux-là vouloient co
der ; ceux-ci veulent acquérir. L
miers, nation fiere & conquéran
daignerent de s'enrichir autrem
par les tributs qu'ils impoſoient
nemis vaincus ; les ſeconds,
commerçant, aſpirent à s'enric
rendant tributaires de leur com
les nations qu'ils ne ſauroient
De même que l'ambition des R
ne fut aſſouvie, qu'après qu'ils

commerce aura abſorbé celui de toute l'Europe.

Permettez moi de faire un autre parallele : c'eſt celui de l'ancien gouvernement d'Athene, avec la conſtitution actuelle de la Grande-Bretagne. De tout tems les Athéniens ſe ſont élevés contre l'uſage du pouvoir arbitraire, & n'ont voulu reconnoître d'autre autorité que celle des loix. Après le tems de la magiſtrature, il falloit détailler aux Citoyens la maniere dont on s'y étoit comporté. Tous les membres de l'Etat, quoique de condition différente, avoient un droit égal au gouvernement. L'honneur ne ſe conféroit pas à la naiſſance, mais au mérite ; il ſuffiſoit qu'on en fût digne, & qu'on pût être utile à la patrie.

A ces traits vous reconnoiſſez le peuple Anglois. Vous y voyez ſa haine pour le deſpotiſme, & ſa paſſion pour la liberté politique, c'eſt-à-dire, pour cette diſtribution de pouvoir, l'objet direct de ſa conſtitution. Les Magiſtrats ſont obligés, comme à Athenes, de rendre compte de leur conduite ; ils peuvent être recherchés & punis pour leurs injuſtices. Un Citoyen aiſé, qui vit ſur

ses terres, peut être député (
comté ou de sa ville, & être élu
bre du Parlement.

Combien, par des subsides extr
naires, les Athéniens n'ont-il pas
flottes en mer, quoique très-per
que personne ne seroit rembou
ses avances ? De même les An
pour maintenir leur liberté, sa
roient leur bien, leurs intérêts
chargeroient des plus durs in
Athenes possédoit l'empire de la
& se faisoit gloire de ses ports,
arsenaux, de ses armées navales.
la puissance maritime de la Grand
tagne, tant célébrée par ses écriv
tant enviée de ses ennemis. Le
tere des Athéniens n'étoit point d
per une domination injuste, mais
pêcher les autres de s'en em
L'angleterre ne se vante-t-elle pa
d'être la gardienne de la liberté de
rope, & la protectrice du genr
main ? Les Athéniens, alliés avec
tres républiques, prenoient toujo
parti du plus foible pour conser
balance ; & c'est précisément ce
font les Anglois dans la plupart de
traités. Le peuple d'Athenes envo

colonies dans les villes désertes,
r les garde.: & non pour les agran-
. La nation Angloise envoie les sien-
, moins pour augmenter sa domina-
, que pour étendre son commerce.
Athéniens établissoient chez les peu-
conquis, la même administration
dans leur République. Les Anglois
nent aux pays qu'ils ont décou-
s la forme de leur gouvernement.
mes accordoit des honneurs à ceux
portoient le plus loin l'industrie
les arts & le courage à la guerre.
a vu de même ériger au commer-
Grasham une statue par la même
on qui en éleva au Duc de Malbo-
. Le don de la parole étoit regardé
les Athéniens comme le premier des
s. Occupé des mêmes objets, il
duit les Anglois aux mêmes ré-
penses : les Bolingbrocke, les Sha-
ury, les Walpool, les Carteret,
Pelham, les Pulteney, les Pitt ont
leur éloquence les premieres pla-
de l'Etat. Les suffrages de la Nation
faveur de ces hommes distingués,
t souvent emporté sur le voeu du
narque, qui ne trouvoit en eux que
contradicteurs de ses vues, & des
seurs de son gouvernement. On

propoſoit des prix à Athenes
ceux qui auroient le mieux culti
terres. C'eſt ainſi qu'en Angl
l'époque des plus riches réco
l'acte qui ordonne une grati
pour l'exportation des grains
navires nationaux. Les loix At
nes défendoient de vendre à l'é
les bois propres à la conſtruct
vaiſſeaux. Il eſt également défen
tout le diſtrict des villes Britan
de couper aucun des arbres
pour le ſervice de la marine. A L
comme à Athenes, les juges ne
point être permanens, ni les c
appliqués à la queſtion. On voy
la ſalle de l'Aréopage, un ſiég
l'Accuſateur, un autre pour l'
La même choſe ſe pratique en
terre dans les lieux où l'on juge
pables.

Il y avoit toujours à gagner p
Athéniens, à ſe tenir dans un
ment continuel; ils ne trouvoi
vantage, que dans l'agitation. La
de parler étoit établie indiſtin
pour tout le monde: l'étranger
clave y diſcouroient plus libr
que ne le fait ailleurs un citoye

que particulier s'intéressoit aux affaires publiques comme aux siennes propres, & après les occupations nécessaires qu'exige le soin de la vie, la plus importante pour lui, étoit de connoître les maximes du gouvernement. Un esclave bêchant la terre, détailloit à son maître les articles d'un traité de paix.

De même, l'Anglois, toujours agité par l'inquiétude, toujours remué par quelque grand motif, flotte continuellement entre le calme & la tempête; les vagues des partis le portent sans cesse vers le point d'intérêt qui le touche; par son caracte d'impatience, il n'a de repos dans aucune situation, & ne peut soutenir les délais ou les lenteurs. Il dit & écrit tout ce que les loix ne lui défendent point d'écrire ou de dire; & souvent il est indifférent qu'il raisonne bien ou mal; il suffit qu'il raisonne pour défendre sa liberté.

Dans une pareille constitution, tout le monde est occupé du bien de l'Etat: de là cette multitude d'ouvrages sur toutes les matieres qui l'intéressent. Les plus grands génies d'Angleterre n'ont pas dédaigné d'écrire sur le commerce,

sur le change, sur les monnoies, & sur les dettes de la nation. Les artisans même écrivent, mal sans doute, mais de bonnes choses, sur un métier qu'ils exercent avec intelligence. La foule de ces ouvrages, sans excepter les plus médiocres, sert à mettre la vérité dans un plus grand jour, & à mieux établir les maximes saines dans tous les esprits. Tout est reçu avidement; il est même un grand nombre de ces sortes d'écrits qui ne sont qu'à l'usage & à la portée du peuple. La multitude lit, s'instruit, pense, calcule & se remplit de l'esprit public.

Ce goût pour la politique est généralement répandu en Angleterre, même parmi les femmes. On raconte que le Lord Tyrconnel, élevé en France, étoit venu pour la premiere fois à Londres à l'âge de trente ans. Las de n'entendre parler dans toutes les maisons que d'affaires d'Etat, il fit arranger un souper de filles, dans l'espérance d'y entendre traiter d'autres matieres. Mais à peine étoit-on à table, que la conversation fut mise par ces Demoiselles, sur un objet qui partageoit alors le Parlement, & les partageoit elles-mêmes. En vain il voulut les ramener à des sujets plus

amusans ; elles n'en démordirent point ; & il fut obligé de quitter la partie.

Londres est rempli de raisonneurs politiques, que le feu de l'amour du bien public semble consumer. Chaque profession a les siens ; chaque quartier, pour ne pas dire chaque rue, a son fabriquant de projets. De tems en tems ces petits Solons s'assemblent dans une taverne ; & là chacun d'eux propose un systême, qui ordinairement est applaudi à raison de son absurdité. La piece de bœuf & les pots à biere qui couvrent la table, occupent dans les premiers momens tous les esprits. Chacun s'empresse de se servir soi-même, & reçoit de son voisin qui vient de boire, le pot dans lequel il boit à son tour, & qu'il repasse à celui qui le suit. L'appétit s'affoiblissant par degrés, le silence diminue à proportion. On ne parle d'abord qu'à son tour ; mais insensiblement, dès qu'on a cessé de manger, tout le monde veut être utile à l'Etat. L'un commence l'histoire des malheurs du tems, l'autre celle de la tyrannie des Ministres : un troisieme fait un discours touchant sur le dépérissement du commerce & les moyens de le rétablir. A force de parler & de boire,

chacun perd ſes idées. Les porteurs de projets, criant bien fort pour faire faire ſilence, tirent leur papier, le liſent, endorment leurs auditeurs, & finiſſent par dormir eux-mêmes. Le premier qui ſe réveille appelle ſes voiſins : tous demandent des pipes, du tabac, de la biere ; & chacun regagne ſon logis, bien perſuadé que cette ſéance ne peut manquer de tourner à l'avantage de la patrie.

La Grande-Bretagne doit ſon adminiſtration actuelle aux troubles fréquens, aux changemens ſucceſſifs qui ont fixé l'état de Charles II, de Guillaume III, de la Maiſon d'Hanovre, ainſi qu'aux différentes capitulations que les peuples ont ſu ſe ménager habilement durant ces révolutions. Ce n'eſt donc qu'après avoir été long-tems déchirés par des diviſions inteſtines, que les Anglois on acquis le droit d'examiner ce qui peut contribuer à leur utilité ou à leur gloire. Lorſqu'il s'agit de quelque opération propoſée par le miniſtere, ce n'eſt pas aſſez de perſuader la Nation, il faut la convaincre. Les charmes de l'éloquence ne font même ſur elle, qu'une légere impreſſion, s'ils ne ſont accompagnés de la démonſtration & de l'évidence.

ette forme de gouvernement ne fut
lement établie que par l'entiere ex-
ion des Stuards. La puissance législa-
resta alors dans la main du Parle-
it, & l'exécutrice dans celle du Roi.
puis cette époque, la constitution
gloise n'a éprouvé aucune de ces se-
sses violentes qui l'avoient dérangée
ng-tems; & on la voit toujours
c le même étonnement, lier en-
ble les principes opposés de la mo-
chie, de l'aristocratie & de la démo-
ie. C'est précisément parce que les
x pouvoirs ne sont pas dans la même
n, que les Anglois se donnent pour
peuple le plus libre de l'Europe. Ils
eroient de l'être, si le Roi ou le Par-
ent parvenoient à réunir les deux
ssances, ou si le Parlement devenoit
t à fait aristocratique. Le peuple ne
oit plus que l'esclave des Grands &
Prince, ou des Grands seuls, qui
verseroient le trône & tyrannise-
ent le peuple.

C'est donc de cette division d'autori-
que naît la liberté nationale. La
ambre-Haute, la Chambre-Basse & la
ur étant sans cesse occupées à ne pas
er trop étendre, à l'un des trois

ſi jaloux, je ne ſais pourtant s'ils
abſolument les maîtres d'empê
qu'elle ne paſſe les bornes que
conſtitution leur preſcrit, & qu'ell
ſoit pouſſée quelquefois juſqu'à la l
ce. On eſt toujours étonné qu'un
vernement ſi compliqué ne ſe dét
point par ſon propre mouvement
reſſorts agiſſent ſi fréquemment le
ſur les autres, que ſa conſervatio
une eſpece de prodige; au lieu de
cuper de l'équilibre de l'Europe, i
vroit plutôt s'appliquer à entreten
lui de ces trois puiſſances qui ſe l
tent continuellement.

La conſtitution Britannique eſt
aujourd'hui, que ſi le Roi eſt le Ch
la Nation, c'eſt elle-même qui lui
conféré le titre. Elle peut donc l
ôter, diſent les Anglois ; mais

leurs Rois ne sont pas légitimes. De simples alarmes, des craintes fondées sur de purs soupçons, ou déterminées par des actions équivoques, ne peuvent autoriser des Sujets à se révolter contre leurs Souverains. Lorsque Jean Sans-Terre fit hommage de sa Couronne au Saint-Siege, il fut justement déposé ; & l'élection du fils de Philippe-Auguste devint légale ; mais quand l'ambition de Cromwel fit tomber du trône & monter sur l'échafaud le malheureux Charles I, la Nation le souffrit par foiblesse, & ne l'ordonna pas par justice. Elle fit plus ; elle reconnut ses torts, rétablit le fils, & a depuis, tous les ans, observé un jeûne général, en expiation de ce régicide.

Je suis, &c.

A Londres, ce 27 juillet 1755.



LETTRE CCXV.

SUITE DE L'ANGLETERRE.

LE prince d'Orange, uſurpateur de la couronne d'Angleterre, régna ſous le nom de Guillaume III, mais Jacques II, de qui il avoit épouſé la fille, ne renonça point à l'eſpérance de remonter ſur le trône. Perſonne en effet ne devoit regarder comme une abdication, la fuite d'un Monarque, qui n'avoit quitté ſes Etats, que pour empêcher qu'on ne violât dans ſa perſonne les droits les plus ſacrés de la royauté.

Il ſe forme contre le Prince d'Orange une conſpiration qui, étant découverte, fait condamner au dernier ſupplice tous ceux qui y ont eu part. Elle conſiſtoit à attaquer la garde du Prince, à l'enlever lui-même, à le faire paſſer en France, tandis que ſon rival reprendroit ſa Couronne. Les perſonnes qu'on fit mourir à cette occaſion, atteſterent qu'il n'y avoit jamais eu de projet de tuer le Roi Guillaume, & que le complot étoit même ignoré du Roi Jacques.

Le Chevalier Perkim, monté sur l'échafaud, débuta ainsi de l'air le plus serain. « Je n'ai jamais été grand par-» leur ; & occupé maintenant des ma-» tieres de la plus grande conséquence, » le laconisme est encore plus nécessaire. » Je me borne donc à protester, que je » n'ai reçu aucun ordre pour attenter » aux jours du Prince d'Orange ».

Jacques II fait distribuer des manifestes dans les principales villes d'Ecosse, pour engager les peuples à épouser sa querelle. L'Irlande se déclare en sa faveur ; & la Cour de France se fait un point d'honneur de lui fournir des secours d'hommes, de vivres & d'argent. On se souvient des paroles de Louis XIV, qui, en lui donnant sa cuirasse, lui dit : « Adieu, Sire ; tout ce » que je puis vous souhaiter de mieux, » c'est de ne jamais vous revoir ». Malheureusement ses vœux ne sont point exaucés : Jacques, battu, abandonné, proscrit, quitte ses Etats une seconde fois, & vient finir ses tristes jours à Saint-Germain. Il pardonne en mourant au Roi Guillaume la perte de sa Couronne, & recommande à son fils de ne pas sacrifier sa religion au desir de

régner. « Préférez, lui dit-il, le soin » de votre salut aux vaines grandeurs » de ce monde. J'ai trouvé, ajoutoit-il, » un sûr asyle dans ces lieux où vous » me voyez finir mes jours. On y a eu » pour moi tous les égards dus à une » personne de mon rang. Un procédé » si généreux m'a presque fait oublier » tous mes malheurs. Quels sentimens » de reconnoissance ne devez-vous pas » avoir pour un Monarque qui a pris » plaisir à combler votre pere de bien» faits ! La bonté de votre cœur me » donne lieu d'espérer que vous ne per» drez jamais de vue les obligations que » vous avez à Louis XIV ». Adressant ensuite la parole au Nonce du Pape : « Je vous prie, Monsieur, continua-t-il, » d'assurer sa Sainteté, que je meurs » confesseur de l'Eglise Romaine ». La religion de ce Prince lui avoit attiré des railleries, même de la part de ceux qui semblent plus faits pour la respecter. M. le...., le voyant passer escorté de plusieurs Jésuites, dit en levant les épaules, « oh ! le bon homme, qui a » changé trois royaumes contre une » messe » !

Tandis que ce Prince édifioit la Fran-

ce par des vertus chrétiennes, & sa famille par une mort sainte, Marie sa sœur, femme de Guillaume, fondoit à Londres une association de personnes pieuses pour la réformation des mœurs. Cet établissement qui subsiste encore avec succès, & a servi de modele à plusieurs autres de même genre, répandus dans les trois royaumes, est autorisé à punir, par des peines pécuniaires, ceux qui causent du scandale par leur conduite ou par leurs discours, & particuliérement les jureurs. L'amende se paie sur le champ, à moins qu'on n'aime mieux se rendre chez un Juge de Paix, & de-là en prison, si l'on n'a pas de caution à donner. Le produit de ces amendes se porte à la masse de l'impôt établi pour le soulagement des pauvres. Il y a un tarif connu de tout le monde, qui regle ce qu'on doit payer pour chaque délit. Un de ces Censeurs tira derniérement douze guinées d'un seul homme, pour cinq ou six cens juremens ou blasphêmes qui lui étoient échappés en plein café, & que l'autre avoit comptés, en déchirant chaque fois un morceau d'une gazette qu'il sembloit lire avec beaucoup d'attention. . . . .

Un des objets de cette Société est aussi la célébration du Dimanche, que les Anglois font profession d'observer avec beaucoup de scrupule. Une dame fut arrêtée dans sa chaise par la populace, lorsqu'elle alloit entrer un Dimanche dans une maison où l'on donnoit à jouer. « Nous savons, Madame, lui dit-» on, que vous menez une vie peu édi-» fiante; votre passion pour le jeu vous » fait oublier ce que vous devez au » jour du Seigneur. C'est l'intérêt que » l'on prend à votre ame, qui vous at-» tire cette petite remontrance ». En même tems on lui présente une Bible; & on lui fait jurer sur les saintes écritures, de renoncer au jeu pour toujours. On lui dicte les paroles l'une après l'autre; & après quelque résistance, elle les répete d'une voix intelligible; & on la force à baiser le saint livre. Croyant en être quitte, elle veut rentrer dans sa chaise; mais on l'en empêche encore, en lui disant: « Vous n'i-» gnorez pas, Madame, que l'humilité » est une vertu agréable à Dieu; vous » n'aurez jamais une plus belle occasion » de la pratiquer; nous allons vous es-» corter; contentez-vous de vous faire

» ſuivre par vos porteurs ». Elle fut ainſi reconduite en grande pompe ; & quand on l'eut remiſe dans ſa maiſon ; la foule ſe diſſipa.

Après la mort de Jacques II, la Cour de France reconnut ſon fils ſous le nom de Jacques III, pour légitime Roi des iſles Britanniques, quoique par le traité de Riſwick, elle eût accordé le même titre au Prince d'Orange. Les partiſans de la ſucceſſion proteſtante en furent indignés ; & ce mécontentement fit naître en Angleterre l'uſage des *Adreſſes*, dont Charles Howard, Comte de Carliſle, fut alors l'inventeur. On appelle ainſi dans la Grande-Bretagne, les ſuppliques rédigées par les communautés & les villes du royaume, pour informer le Souverain du danger imminent de l'Etat. Des pieces de cette importance, travaillées par des aſſemblées de gens qui ſavent que leur ſalut en dépend, ne peuvent pas contenir une ſeule phraſe, un ſeul mot, qui ne ſoient eſſentiels.

Guillaume III perd ſa femme, premiere fille de Jacques II, meurt lui-même d'une chûte de cheval, eſt remplacé par la Reine Anne, épouſe du Prince de Danemarc, & ſœur de Jac-

ques III, nommé le Chevalier de Saint-George ou le Prétendant. J'ai vu, me disoit un vieil officier Anglois, grand faiseur de digressions, grand conteur d'anecdotes, grand parleur enfin, contre l'ordinaire de sa nation, & d'ailleurs assez bon homme : « J'ai vu les jours brillans de cette Princesse. J'ai servi dans » ses armées de mer & de terre ; j'ai » combattu en Flandres, en Allemagne » sous Malborough, en Irlande, en » Ecosse contre le Prétendant, sur mer » pour le service de la Compagnie du » Sud. J'ai vécu sous les quatre derniers » regnes : mais le plus beau, sans con- » tredit, le plus glorieux pour l'Angle- » terre, le plus fertile en événemens, » le plus fécond en grands écrivains, » est celui de la Reine Anne.

» Son premier soin fut de déclarer la » guerre à la France, pour se venger » de l'injure que lui avoit faite Louis » XIV, en reconnoissant son frere pour » Roi d'Angleterre. Rappellez-vous nos » succès ; & sur-tout cette fameuse ba- » taille d'Hochstet, où.... mais j'oublie » que je parle à un François. Ce que je ne » puis oublier, c'est la réponse de notre » Général au Duc de Tallard qu'on ve-

oit de faire prisonnier. Ce dernier
it à Malborough : vous avez vaincu
s hommes les plus braves de l'uni-
ers. J'espere, répartit Milord Duc,
ue vous excepterez ceux qui les ont
attus. Son retour à Londres fut un
iomphe. Les rues étoient remplies
e monde qui s'empressoit à lui don-
er des marques de son admiration &
e sa joie. Les félicitations du Parle-
ent, les remerciemens des villes,
s acclamations de toute l'Angleterre
urent le premier prix de sa victoire.
a Reine augmenta ses revenus ; &
Nation lui fit bâtir à ses frais l'im-
ense & superbe palais de Bleinhem,
insi appellé du nom du village voisin
'Hochstet, qui fut le théatre de sa
loire.

Je l'ai vu ce château, moi qui vous
arle, continua notre vieux Militaire;
a toute la grandeur, toute la magnifi-
ence d'une maison royale, digne pré-
ent du peuple Anglois à un héros,
honneur de sa patrie. Mais le bâti-
nent est trop massif ; & l'architecte
nanquoit de goût. A l'égard de l'inté-
ieur & de l'ameublement, il feroit dif-
icile de rien imaginer de plus superbe.

» La gallerie où eſt la bibliotheque,
» m'a paru le plus beau morceau de tout
» l'édifice ; elle a cent quatre-vingt
» pieds de long ſur trente-quatre de
» large. Toutes les pieces ſont ornées
» de tableaux des meilleurs Maîtres, &
» de tapiſſeries où eſt repréſenté le plan
» de la bataille. Le palais domine ſur
» une riviere qu'on ſuit de l'œil à une
» très-grande diſtance, & ſur une vaſte
» pelouſe, du milieu de laquelle s'é-
» leve une colonne qui rappelle les ex-
» ploits du Duc de Malborough & la
» reconnoiſſance de la Nation. Entre
» ce monument & le château eſt un ma-
» gnifique pont, dont la grandeur ré-
» pond à la majeſté de la ſcene. La ri-
» viere, après avoir fait un petit dé-
» tour, forme un large canal en ligne
» droite, & ſe termine par une ſuperbe
» caſcade, préciſément dans le lieu où
» l'on commence à la perdre de vue.
» Sur un des côtés de ce canal eſt le
» jardin. Les rives eſcarpées ſont di-
» verſifiées par des boſquets ; & de
» l'autre côté ſe préſente, dans le parc,
» un amphithéatre qui eſt un des plus
» riches & des plus beaux ornemens
» de la riviere. Il ſe continue par une

» pente douce jusqu'au bord de l'eau, » où, sans la couvrir de son ombre, il » est réfléchi sur la surface. Les environs » sont ornés de grouppes d'arbres qui » bordent différentes pelouses, sur une » desquelles étoit autrefois la demeure » d'un de nos Rois, fameuse dans nos » anciennes chansons, sous le nom du » Berceau de la belle Rosamonde. Une » source d'eau claire qu'on voit dans cet » endroit, porte encore aujourd'hui le » nom de cette maîtresse d'Henri II.

» Rosamonde fut la beauté la plus » célebre du douzieme siecle. Ce Mo- » narque l'aima éperduement; & pour » n'être pas troublé dans ses amours par » la jalousie de la Reine Eléonore, cette » héritiere de Guienne, répudiée par » Louis le Jeune, il fit bâtir dans ce lieu » une maison en forme de labyrinthe, » où l'on ne pouvoit entrer sans en » avoir appris le secret. C'est-là que de- » meuroit ordinairement sa Maîtresse, » & qu'Henri passa avec elle les plus » doux momens de sa vie. Cependant » Eléonore pénétra le mystere, & se » servit du moyen qu'Ariane avoit em- » ployé pour tirer Thésée du labyrinthe » de Minos. Un peloton de fil qu'elle ap-

» perçut aux pieds du Roi lui décou
» la retraite de sa rivale ; & elle la
» traita si fort, que cette malheur
» beauté en mourut de douleur. Ell
» enterrée dans un couvent de l
» gieuses, qu'elle avoit enrichi pa
» libéralités, suivant l'usage du te
» observé alors, même par les maîtr
» des Rois. D'autres accusent la R
» de l'avoir empoisonnée. Cette hist
» a fourni aux Poëtes la matiere de
» sieurs épitaphes, aux Romancie
» riches épisodes ; & à notre Adiss
» sujet d'un Opéra.

» Si les Anglois ont gagné la ba
» d'Hochstet, que le même Adiffon
» lébrée dans ses vers, on peut dire
» les François réfugiés en ont pa
» l'honneur avec nous. Ils s'étoien
» signalés du tems de la révolutio
» avoient contribué à maintenir le
» dit du royaume, en mettant leur a
» dans les fonds publics, où ils av
» plus de deux millions de livres ste
» Ils demanderent en conséque
» que les Anglois ne les regard
» plus comme des étrangers, & c
» les incorporât à la Nation. La R
» y eut égard, & en fit faire la pro

» tion au Parlement, qui, après bien
» des débats, accorda la demande.
» L'acte en fut dressé & revêtu de toutes
» les formalités requises. Les Réfugiés
» furent naturalisés & déclarés habiles
» à posséder les emplois militaires, les
» charges civiles, & à être membres du
» Parlement.

» La victoire abandonna les armées
» Angloises, quand Malborough cessa
» de les commander. L'éloignement de
» ce Général fut l'effet de quelques tra-
» casseries de femmes. La Duchesse,
» fiere de la gloire de son époux, com-
» mençoit à fatiguer la Reine par ses
» hauteurs; un incident singulier acheva
» sa disgrace. Sa Majesté avoit fait ve-
» nir pour son usage, quelques paires
» de gants d'un goût nouveau. La Du-
» chesse l'ayant su, se rendit chez le
» marchand, & le pressa si vivement,
» que cet homme imprudent & foible,
» lui céda les gants destinés pour la
» Reine, dans le dessein d'en faire ve-
» nir promptement de pareils. La vanité
» de la Duchesse triompha : elle affecta
» de paroître à la Cour, parée d'un
» ornement réservé pour sa Majesté.

» Ce trait, joint à quelques autres,
» renvoyer cette femme orgueilleuſ
» qui avoit encore eu l'inſolence
» laiſſer tomber, par une mépriſe volo
» taire, une jatte d'eau en préſence
» la Reine, ſur la robe d'une nouvel
» Favorite. Elle fut privée de toutes ſ
» charges; & l'on éclaira de près l
» démarches de ſon mari. On déco
» vrit qu'il cabaloit pour faire échou
» les projets du gouvernement. An
» indignée lui ôta ſes emplois, & cha
» de la Cour ſes créatures.

» Le regne de cette Princeſſe fut e
» core troublé par les tentatives
» Prétendant, qui cherchoit à recouvr
» la Couronne de ſes peres. Il y avoit
» Ecoſſe un ſi grand nombre de Seigneu
» favorables aux intérêts de ce Princ
» qu'ils entreprirent de le rétablir ſur
» trône. M. Hooke, qui ayant paſſé
» France avec Jacques II, y ſervoit
» qualité de Colonel, fut un de ceux
» montrerent le plus d'empreſſem
» pour engager la Cour de Louis XI
» profiter de ces circonſtances. Il ét
» parfaitement au fait de ce qui ſe t
» moit en Ecoſſe, où il entretenoit

» liaisons avec les principaux Seigneurs
» du pays. Ce ne fut qu'en 1705, que
» les Ministres parurent écouter favora-
» blement son projet, & le chargerent
» lui-même du soin d'en ménager l'exé-
» cution. Hooke s'acquitta de sa com-
» mission avec autant de secret que
» d'intelligence, & le compte qu'il en
» rendit, fut confirmé par les Députés
» que les Seigneurs Ecossois envoye-
» rent en France ; mais quelque envie
» qu'on eût de réaliser ce projet, la
» bataille de Ramillies & la déroute de
» Turin déconcerterent toutes les me-
» sures.

» L'affaire fut reprise en 1707.
» Hooke partit avec de nouvelles ins-
» tructions, & trouva les Ecossois en-
» core mieux disposés que la premiere
» fois. Toutes ces belles apparences dé-
» terminerent Louis XIV à leur en-
» voyer des secours ; & l'on fit em-
» barquer à Dunkerque un corps de
» six mille hommes. Le Comte de Gacé
» devoit conduire ce détachement, &
» accompagner le Prince dans son ex-
» pédition qui ne réussit pas. On en
» jetta la faute sur le Comte de For-
» bin, choisi pour commander l'esca-

» tout le crédit de Madame de
» non. Ceux qui aiment à croir
» grands événemens dépenden
» tites causes, disent que cett
» qui s'intéressoit au sort des
» entretenoit une correspond
» vie avec la Reine d'Angleter
» de Jacques III; mais qu'ét
» lui faire une visite à Saint-G
» la Princesse la reçut avec
» Madame de Maintenon piqu
» gea sa visite, & dit à haut
» en descendant l'escalier,
» Reine ignoroit la politesse Fr
» mais qu'elle avoit l'air de r
» core assez en France, pour
» tems de l'apprendre. C'est ai
» hauteur de la Mere ruina le
» du Fils, & que cette imprud
» la France même à deux d

» Ecoſſois, qui s'étoient concertés avec
» votre miniſtere pour cette expédi-
» tion ; mais perſonne ne ſe préſentant
» pour les accuſer, ils furent élargis &
» renvoyés faute de preuves.

» La Reine Anne ayant perdu ſon
» mari, le Prince de Danemarck, &
» ſon fils unique le Duc de Glocester,
» ſent revivre en elle les ſentimens
» d'une ſœur pour ſon frere, le Prince
» Jacques. Entourée de la faction des
» Wighs, elle ne s'ouvre ſur ce deſſein,
» qu'à une Demoiſelle qui approchoit
» de ſa perſonne. Cette confidente en-
» tre dans ſes vues, & l'encourage à
» préférer ſon ſang à une maiſon étran-
» gere. Un docteur nommé Sacheverel,
» animé par les Torys, prêche en fa-
» veur de l'obéiſſance que les peuples
» doivent à leurs Souverains légitimes
» & héréditaires. Ses diſcours échauf-
» ferent les eſprits ; & il s'éleva des
» partis pour & contre, qui produiſent
» une révolution.

» La Reine ſe délivre de la faction des
» Wighs ; Walpool eſt entraîné dans
» leur diſgrace ; Bolingbrooke & le
» Comte d'Oxfort ſont mis à la tête du
» miniſtere ; mais leur méſintelligence

» nuit aux intérêts de la Reine;
» pool rappellé, fait paroître
» ardent pour la maison d'Hanc
» Ces intrigues de Cour ı
» chent pas le gouvernement ‹
» ler aux intérêts du comme
» la création de diverses Com|
» Celle du Sud est confirmée
» blie trois ans avant la mor
» Reine. Quoiqu'elle ne fasse a
» ment aucun négoce, l'importa
» fonds qu'elle a prêtés à l'Et
» donne une trop grande autorit
» la passer sous silence.

» Les dettes de la nation An
» qui, à l'avénement de la Reine
» la Couronne, étoient déjà tr
» sidérables, s'accumulerent so
» regne à un degré si énorme,
» Parlement pensa sérieusemen
» liquider. On commença par e
» dre une connoissance exacte;
» examen fit connoître que les
» exigibles de l'Etat montoient
» millions & demi de livres s
» Le gouvernement sentant bie
» n'étoit pas possible, dans les
» jonctures présentes, d'acquitt

» dette aussi forte, songea à dédommager d'une autre maniere les créanciers. M. Harley, alors Chancelier du trésor royal, depuis Comte d'Oxford, & premier Ministre, proposa de leur payer l'intérêt de leurs fonds à six pour cent, jusqu'à ce que l'on pût les rembourser; & pour faciliter ce paiement, il fut d'avis que ces mêmes créanciers formeroient une Compagnie, à laquelle on attribueroit le privilege exclusif du commerce sur les côtes de la mer du Sud. Le Parlement goûta ce projet qui présentoit des avantages assez flatteurs, pour espérer qu'il seroit agréable à la Nation, & que si ceux qui possédoient des billets d'Etat, refusoient de s'y prêter, ils trouveroient aisément à se défaire de ces effets. Il arrêta donc que le plan de M. Harley auroit lieu: en conséquence, le produit des droits sur les vins, le vinaigre, le tabac, les marchandises des Indes, les étoffes de soie, &c, fut affecté au paiement des six pour cent d'intérêt. On destina le surplus à composer un fonds qui seroit employé au remboursement du capital.

» bileté de l'auteur du projet ? Il f
» servir, à la grandeur de l'Anglet
» les circonstances même qui dev
» naturellement y mettre obstacle.

» A peine la nouvelle Associatio
» elle confirmée par un acte du P
» ment, que chacun voulut y
» part. George I, qui avoit succéd
» Reine Anne, acheta des actions
» dix mille livres sterlings. Les af
» des intéressés prenoient une face
» tageuse ; mais les dettes de la N
» étoient si considérables, qu'or
» recours à de nouveaux moyens
» les acquitter ; c'est ce qui fit naît
» fameux systême du Sud, qui re
» vella en Angleterre les mêmes s
» dont la France avoit été le thé
» lorsqu'on séduisoit le public en fa
» des billets de Banque. L'esprit de
» tige qui avoit troublé Paris un a
» paravant, passa alors dans la Gra
» Bretagne.

Le triomphe de la Compagnie de Mer du Sud donna naiſſance à une ſinité de ſociétés bizarres, dont les :rivains du tems nous ont conſervé ·liſte. On en comptoit juſqu'à cent ixante-ſeize ; & elles avoient chaune leur nom & leur objet particuer. Il y en a quelques-unes que vous :garderez comme des plaiſanteries, uoiqu'elles ſe trouvent inſérées ſéeuſement dans cette liſte. Telles ont, par exemple, les Compagnies our l'aſſurance de la Virginité, pour a recherche du Mouvement perpéuel, pour les fournitures néceſſaires ux Funérailles, pour les paniers des emmes, pour fondre la ſciure & les oupeaux de bois, & les couler en lanches, &c. Les différentes ſommes ue l'on ſe propoſoit de lever par l'e:écution de ces projets chimériques, lloient à plus de trois cens millions terlings. Qui pourroit ſe perſuader que des entrepriſes auſſi dénuées de ens commun, aient pu être imaginées & propoſées chez un Nation faneuſe par ſa prudence & ſon habileté lans le négoce?

» gagea les Lords justiciers à ca
» plupart de ces Compagnies ; &
» chûte entraîna celle de la Mer du
» Cette derniere est toujours créar
» de l'Etat, quoiqu'elle n'exerce
» aucune espece de trafic.

» Mais je reviens au Prétendant.
» dant que la Reine & les partisans
» maison de Stuard concertoient a
» France pour son rétablissement
» trône, cette Princesse tomba ma
» & sa mort ne lui permit pas de m
» la derniere main à ce grand ouv
» Walpool mania si bien les es
» qu'il procura à l'Electeur d'Han
» qui régna après elle sous le no
» George I, toutes les assurances
» tachement de la part de la Cha
» Basse. George de Brunswick éto
» de la maison de Stuard par sa
» Sophie, petite fille de Jacques
» fille d'Elisabeth Stuard, mariée
» lecteur Palatin.

» Le regne de ce Prince est tr
» par les partisans du Chevalier de
» George. Jacques cherche à ju
» ses droits à la Couronne d'Angle

» tandis que les Ecoſſois, arborant ſon
» étendard, combattent avec avantage,
» juſqu'à la funeſte journée de Preſton,
» où ils ſont enfin obligés de céder au
» nombre après les plus grands efforts
» de valeur. Le Capitaine Farquerſon
» ayant eu la jambe caſſée, fut tranſ-
» porté dans une auberge qui ſervoit
» d'hôpital. Il demanda un verre de vin,
» & dit tout haut : allons, Meſſieurs, à
» la ſanté de notre Maître. Quoique je
» ne puiſſe plus agir, ma volonté eſt
» toujours la même. Je vous ſouhaite
» toute ſorte de bonheur. Il mourut à
» l'amputation.

» L'arrivée d'un nouveau corps de
» troupes Angloiſes oblige les Ecoſſois
» de ſe rendre. Les priſonniers ſont
» conduits, les mains liées, à travers les
» rues de Londres, & enfermés dans
» des priſons différentes. Les Pairs &
» les Officiers-Généraux ne ſont pas
» mieux traités que les ſoldats. On pré-
» ſente un mémoire, par lequel on pré-
» tend que tout ennemi qui ſe rend
» à diſcrétion, doit avoir la vie ſauve.
» C'étoit l'avis de tous les gens de
» guerre; c'étoit l'uſage pratiqué chez

» inflexible, ne suivit que les loix
» justice rigoureuse. Les épouses
» illustres malheureux mirent tc
» usage pour leur conserver l
» Elles vinrent en habit de deu
» yeux baignés de larmes, se jett
» genoux du Roi. Ce Prince, d'a
» très sensible aux charmes du
» sexe, ne fut point attendri
» spectacle si touchant; & les
» bles expierent par la mort, le cr
» leur rébellion.

» Le comte Nilhisdale écha
» supplice par la tendresse ingéni
» son épouse. On avoit permis au
» mes de voir leurs maris pour le
» les derniers adieux. Milady Nil
» entra dans la Tour, appuyée s
» femmes-de-chambre, un m
» devant les yeux, & dans l'a
» d'une personne désolée. Lor

» qu'elle, à changer d'habits, ajoutant
» que son carrosse le conduiroit au bord
» de la Tamise, où il trouveroit un bateau
» qui le meneroit sur un navire prêt à
» faire voile pour la France. Le strata-
» gême réussit; & le prisonnier arriva à
» Calais le lendemain. La nouvelle de
» cette fuite s'étant répandue dans Lon-
» dres, la Cour ordonna qu'on mît la
» Comtesse en liberté, & lui permit
» même d'aller rejoindre son mari.

» Parmi les réjouissances qui se firent
» à l'avénement de George I au trône
» d'Angleterre, il y eut plusieurs bals
» masqués. Une Dame suivit ce Prince,
» comme si elle l'eût pris pour un étran-
» ger, & l'invita, sous le masque, à
» boire un verre de vin avec elle. Il y
» consentit; & ils allerent à un des
» buffets. La Dame se versant une ra-
» sade, lui dit : allons, masque, à la
» santé du Prétendant. Ensuite elle en
» versa une autre qu'elle lui donna. Le
» Roi la reçut en souriant, & dit : Je
» bois de tout mon cœur à la santé des
» Princes malheureux.

» Jacques III fut obligé de sortir des
» terres de France, & même de la Lor-
» raine, où le Duc Léopold lui avoit

» donné un asyle. Il se fixa enfin, so
» le nom de Chevalier de Saint-Geor
» dans le domaine du Pape, où, par
» honneurs qu'on lui prodigua, on
» cha de le consoler des pertes q
» souffroit pour sa religion & son at
» chement au Saint-Siege.

» Une nouvelle conspiration se for
» contre le Roi d'Angleterre : le Co
» seiller Lager l'avoit tramée ; mais
» moment de l'exécution, il fait part
» son projet à sa Maîtresse, qui le tra
» & va tout rendre au Ministre. La
» est arrêté, & perd la tête sur un éc
» faud. Le Duc de Warthon, le L
» North se réfugient en France, &
» là en Espagne. L'Evêque de Roche
» Arterbury, qui étoit aussi du comp
» est condamné au bannissement. V
» pouvez l'avoir vu à Paris où il
» mort en 1732, regretté de tous
» gens de mérite, & spécialement
» Gens de Lettres, dont il se fa
» gloire d'être l'ami.

» La proscription la plus terribl
» celle qui, sous le regne de Georg
» suivit la malheureuse expéditior
» prince Edouard, fils aîné du Chev
» de Saint-George. Depuis son arr
» en Ecosse, tout avoit concouru

» vorifer fon entreprife ; & tandis qu'il
» fe flattoit des plus douces efpérances,
» le Duc de Cumberland s'avançoit à
» grandes journées vers les frontieres
» de ce royaume. Il paffa la Spey, fe
» porta au bord de cette riviere dans un
» lieu appellé Culloden, à peu de dif-
» tance de l'armée du Prétendant, &
» l'attaqua avec vingt mille hommes.
» Edouard n'en avoit pas plus de quin-
» ze cens de troupes aguerries ; le refte
» étoient des montagnards peu difci-
» plinés. Ils ne laifferent pas que de dif-
» puter, pendant près de trois heures,
» le champ de bataille ; mais la victoire
» fe déclara enfin pour le plus fort. Le
» Duc fit maffacrer tous ceux qui, cher-
» chant leur falut dans la fuite, tombe-
» rent au pouvoir de fes foldats. Plus
» de trois mille fubirent cette cruelle
» deftinée, quoiqu'ils euffent mis bas
» les armes. Le Prince, qui avoit reçu
» une bleffure à la cuiffe, auroit vrai-
» femblablement été pris lui même, s'il
» ne fe fût jetté dans la riviere, ayant
» de l'eau jufqu'au menton, pour éviter
» les pourfuites de fes ennemis. Lorf-
» qu'il fut de l'autre côté, il porta des re-
» gards languiffans fur la fcene affli-

» geante qui se passoit à l'autre bord, & » fut pénétré de la plus vive douleur, en » voyant le carnage affreux, que les » vainqueurs faisoient de son arriere-» garde.

» Après la dispersion de sa petite ar-» mée, le Prétendant erroit sans secours, » tantôt avec deux compagnons de son » infortune, tantôt avec un, & quel-» quefois réduit à lui-même, poursuivi » sans relâche par ceux qui vouloient » gagner le prix mis à sa tête. Ayant un » jour fait dix lieues à pied, & se trou-» vant épuisé de faim & de lassitude, il » entra dans la maison d'un homme qu'il » savoit bien n'être pas dans ses intérêts. » Le fils de votre Roi, lui dit-il, vient » vous demander du pain & un habit; » je sais que vous êtes mon ennemi; » mais je vous crois assez d'honneur, » pour ne pas abuser de mon malheur » & de ma confiance. Prenez les lam-» beaux qui me couvrent; gardez-les; » vous pourrez me les apporter un jour » dans le palais des Rois d'Angleterre. » Le Maître de la maison, touché » comme il devoit l'être, donna tous » les secours que sa situation permet-» toit, & garda un secret inviolable.

» Quelque tems après il fut accusé d'a-
» voir reçu chez lui le Prince fugitif. Ci-
» té devant les Juges, il se présenta avec
» la fermeté qu'inspire la vertu, & leur
» dit : souffrez qu'avant de subir l'inter-
» rogatoire, je vous demande lequel
» d'entre vous, si Edouard Stuard se
» fût réfugié dans sa maison, eût été
» assez lâche pour le livrer ? A cette
» question le tribunal se leva & ren-
» voya l'accusé.

» Parmi ceux qui ont suivi le parti du
» Prétendant, plusieurs ont été enfermés
» dans les prisons d'Angleterre, & ont
» souffert le dernier supplice. La plupart
» écrivoient à leurs femmes, à leurs pa-
» rens, à leurs amis, avant que d'être
» conduits à l'échafaud, ou faisoient
» des discours au peuple, avant que de
» mourir. Le Comte de Darwentwater,
» Pair de la Grande-Bretagne, & Co-
» lonel du régiment de Dillon au ser-
» vice de France, fut un de ceux qui
» porterent, sur la fatale tribune, le
» courage qu'ils avoient montré dans
» les combats. Il avoit déjà soutenu,
» en 1715, la cause des Stuards. Il eut
» le bonheur d'échapper à la persécu-
» tion, & de pouvoir offrir son épée

» prospérité de l'Angleterre ma pa
» qui ne sera jamais heureuse, qu'a
» avoir rétabli le meilleur & le
» maltraité des Monarques. Je sui
» nétré de reconnoissance, d'amo
» de respect pour le Roi de Fra
» Louis le Bien-Aimé, titre égale
» juste & glorieux. Je recommand
» famille à sa protection royale; je
» donne à mes ennemis; je me re
» de mes péchés, & recommande
» ame à Jesus-Christ. La veille il a
» écrit à sa femme à Paris: le mei
» de vos amis vous dit un éternel a
» Aimez sa mémoire; que mes
» soient hommes comme moi, &
» filles vertueuses comme vous.

» La mort du comte de Darw
» water avoit été précédée de celle
» Lords Kirmanock & Balmarino

» un discours très-prolixe, dans lequel
» il disoit beaucoup de choses super-
» flues. C'étoit proprement l'histoire de
» sa vie, dont il ne faisoit pas grace
» d'une seule circonstance. Après avoir
» ajusté lui-même sa tête sur le billot,
» & fait le signal qu'il avoit marqué, le
» bourreau le manqua, & lui donna le
» coup sur l'épaule. Le Lord, se re-
» tournant froidement, lui dit avec
» douceur : visez donc mieux ».

Jamais homme ne s'est vu dans des circonstances si malheureuses, & n'a eu de plus terribles aventures que l'infortuné Prince Edouard. Il a éprouvé ce que la guerre & la famine ont à la fois & de plus cruel & de plus horrible. Sur mer il est le jouet des vents & des flots ; sur terre, il ne trouve d'asyle que parmi les rochers & dans les cavernes. Chaque homme lui présente un ennemi ; chaque ennemi un assassin. Il passe des mois entiers dans cette affreuse situation, & ne trouve de soulagement, ni dans le sommeil, il ne peut se le procurer, ni dans le secours de ses amis, ils périssent sur l'échafaud.

Sa descente en Angleterre est la vingt-cinquieme qui ait été exécutée

d'Edouard II, le Duc de Lanca
successeur de Richard II, les Fra
sous le regne de Charles VII, Ma
rite d'Anjou, épouse d'Henri V
le Comte de Warwick, Edouard I
comte de Richemont, Lambert
nell, Perkin Warbeck, Philip
Roi d'Espagne, Charles II, Roi d'A
terre, le Duc de Montmouth, le P
d'Orange, Jacques II, son fils, le
valier de Saint-George, & en
Prince Edouard, dont vous ven
lire les malheurs.

Je suis, &c.

A Londres, ce 2 août 1755.



LETTRE CCXVI.

SUITE DE L'ANGLETERRE.

Les événemens de l'hiſtoire d'Angleterre m'ont conduit juſqu'au regne de George II, qui occupe aujourd'hui le trône de la Grande-Bretagne. Pour joindre la connoiſſance des lieux à celle des faits, nous allons, Madame, parcourir enſemble différentes contrées de ce royaume, en commençant par la route qui m'a conduit de Douvres dans la capitale.

Douvres eſt la premiere ville d'Angleterre, en arrivant de France par Calais, dont elle eſt éloignée de ſept lieues. Elle n'a pour habitans, que des matelots, des voituriers & des aubergiſtes ; pour fortifications, qu'un vieux château placé ſur une hauteur, & regardé comme un ouvrage des Romains. On me parla d'un autre ouvrage qui ſurpaſſe tout ce que les Romains ont fait en ce genre : c'eſt un puits revêtu de pierre de taille, auquel on donne près d'un demi-quart de lieue de pro-

fondeur. On montre dans le chà une coulevrine longue de dix-huit p dont les Etats de Hollande ont fait fent à la Reine Elifabeth. La vill fitée dans un fond entouré de D Son port, qui proprement n'e point un, ne préfente que les pa bots pour le paffage d'Angleterr France; mais à tous momens on partir des voitures pour Londre les auberges font toujours remplies trangers. Une chofe remarquable la grandeur demefurée de leurs e gnes, la magnificence des orne dont elles font chargées, la ha des arcs de triomphe qui les fou nent, & dont la plupart traverfe rue. La foule eft fi grande dans les telleries, qu'on y trouve difficile des lits, & que pour avoir à mar on eft quelquefois obligé d'aller même à la cuifine tirer de deff braife les tranches de bœuf qu'on griller; c'eft prefque l'unique b chere qu'on s'y procure.

Arrivé à Douvres le famedi, j'en tis le furlendemain, à caufe d'un de police [illegible]

Il eſt divers moyens de voyager en Angleterre ; la poſte eſt bien réglée partout ; & les chevaux y valent mieux qu'en France. Il y a des voitures qui vont dans toutes les villes à journées ordinaires, & d'autres, qu'on appelle machines volantes, qui font vingt lieues par jour & même plus. J'entrai, moi ſixieme, pour une guinée, dans cette eſpece de diligence ; qui arrive à Londres le ſoir même. On paie à part pour les malles & pour les domeſtiques : les uns occupent l'impériale, les autres le ſiege du cocher où il y a pluſieurs places.

Nous formions une troupe de quatorze perſonnes, y compris nos conducteurs ; & nous n'en étions pas plus raſſurés contre les voleurs qu'on dit être répandus ſur cette route ; mais nous ne vîmes que ceux qui étoient accrochés à des potences le long du grand chemin. Ils y figurent en perruque & habillés de pied en cape ; car le bourreau ne [illegible] pas profiter de leurs dépouilles. [illegible] lois, loin d'établir, comme en [illegible] des maréchauſſées contre ces [illegible] ſemblent tirer vanité de leur [illegible] font un plaiſir de raconter

leurs exploits. Ils les introduisent jusques sur leurs théatres, où souvent il leur font jouer un rôle honorable.

Un voleur, nommé Turpin, aussi fameux ici, que Cartouche l'étoit e France, prit à un Gentilhomme son an gent, sa montre, sa tabatiere, & ex gea sa parole d'honneur, de ne poii le dénoncer à la justice. Quelque ten après, se trouvant ensemble aux cours de chevaux, le voleur lia conversatic avec son même Gentilhomme, lui pr posa même un pari considérable, le pe dit & le paya. Peu s'en fallut qu'il ne l offrît à boire ensemble; ce qu'il aurc peut-être également accepté. Un aut jour, il arrêta sur le grand chemin homme qu'il savoit être très-riche, qui n'avoit sur lui que six guinées. l'avertit que si, désormais, il lui arrive d'avoir la bourse si mal garnie, il lui do neroit cent coups de bâton. Aussi quai on voyage, c'est une attention reçue mettre à part une douzaine de guiné comme un tribut établi en faveur *Messieurs des Grands-Chemins;* car c' ainsi qu'on les appelle. Il y a quelq années, qu'ils firent afficher aux por des gens riches de Londres, des défen

expreſſes, ſous peine de la vie, de ſortir de la ville, ſans avoir au moins dix guinées dans ſa poche & une montre. Lorſque la ſaiſon ne permet pas de voyager, ils s'aſſemblent en troupes, & viennent lever leur impôts juſques dans la Capitale, où la garde s'aviſe rarement de les troubler dans leurs fonctions.

Le plus ſingulier de ces voleurs ſe nommoit Duval : il avoit à ſa ſuite une troupe de ménétriers, qui jouoient des fanfares aux paſſans, à qui il demandoit enſuite pour boire avec beaucoup de politeſſe. Si les voyageurs ne faiſoient pas bien les choſes, il leur montroit des piſtolets. Il obtint trois fois ſa grace ; & ce fut avec peine, que Charles II ſigna enfin ſon arrêt de mort. Le poëte Butler, auteur d'Hudibras, a chanté les exploits de cet agréable brigand.

Des maréchauſſées pourroient remédier à ces abus ; mais les Anglois redoutent les troupes dont le Roi peut diſpoſer ; & aiment mieux être volés ſur les grands chemins, que par les Miniſtres. D'un autre côté, il ne ſeroit pas de l'intérêt du Souverain, de laiſſer un corps d'hommes armés à la diſcrétion du Parlement.

moins qui puiſſe lui arriver, c'e
cevoir la baſtonade.

On permet à ces malheureux
ils ſont pris, de ſe dérober,
d'eau-de-vie, au ſentiment du
qu'ils méritent, & le peuple
admire en eux un courage q
doivent qu'à leur ivreſſe. Il a
même à ceux qui ſont aſſez i
pour mourir auſſi ſcélérats qu
vécu. Avant l'exécution, & l
ſont encore priſonniers, les b
prits de Londres compoſent d
plets, qui ſe chantent dans les ru
adoucir l'ennui de leur déten
plus connue de ces chanſons
qui dit: « Alexandre étoit priſo
» milieu de l'univers, le Roi
» terre l'eſt dans ſon Iſle, le Sul
» ſon ferrail, le Moine dans ſa
» le Savant dans ſon cabinet

in ſont priſonniers, & la terre en-
re une vaſte priſon ».
'n ne parle, en Angleterre, dans les
ıges, que d'hiſtoires de voleurs;
ıs les jours les papiers publics pré-
nt quelque nouvelle aventure de
nre. On liſoit dans la derniere ga-
, qu'un Gentilhomme allant à che-
'Oxford à Londres, fut attaqué
n homme couvert d'un maſque, qui
manda la bourſe en lui préſentant
ıt d'un piſtolet. Le voyageur faiſant
lant de chercher ſon argent, prit un
let de poche & le tira ſur le voleur;
le coup fut mal ajuſté, & ne perça
ſon chapeau. L'homme maſqué fit
ouvement pour arranger auſſi ſon
let; mais il s'arrêta, & demanda
econde fois la bourſe au Gentil-
ne qui la lui donna. Elle conte-
plus de cinquante guinées: le Vo-
en prit douze, rendit le reſte au
geur en lui diſant qu'il entendroit
r de lui avant trois mois; & il diſ-
t. Au tems annoncé, le Gentil-
he reçut un paquet, dans lequel
une boîte d'or avec ce billet:
honnête voleur qui vous a pris
ıze guinées il y a quelques mois
le chemin de Londres à Oxford,

» bourreau ; & c'étoit pour ta
» action bien généreuse, qu'il en
» une aussi infame ».

J'ai dit plus haut que nous éti
personnes dans notre voiture
François, un Anglois & deux Fla
L'Anglois (M. Tounston) est un
de Londres, qui venoit de s'engag
une correspondance littéraire a
Journaliste de Paris , pour t
partie Angloise de son journal
les voyages , comme dans le
ordinaire de la société , je ne c
point de plus grande ressourc
pour l'instruction, soit pour l'agr
que la compagnie d'un Hom
Lettres. Tous les siecles lui so
sens; tous les lieux lui sont c
toutes les langues lui sont propre
tes les sciences lui sont familiere
tes les matieres sont de son r

il joint l'aménité des mœurs aux
s de l'esprit ; quels que soient ses
& ses talens, il ne les affiche ja-
& se montre tout à la fois simple,
ste & sensible. C'est par des che-
de fleurs, qu'il mene les hommes à
rité ; & il jouit du plaisir délicat
s éclairer sans les humilier. Hardi
rme pour exposer le vrai, il fait
le cri insensé de l'opinion à la
immortelle de la raison. Ce n'est
un Misantrope farouche, qui fuit
ultitude qu'il dédaigne ; c'est un
sophe aimable, qui la fuit pour
résenter la sagesse. Il fait trouver
laisirs variés, où d'autres ne savent
qu'une tristesse uniforme ; son
est plus étendu & plus sûr, sa
eption plus pénétrante & plus pro-
e. Il a des dispositions à tout con-
re, & jouit tour à tour, des sys-
s de la métaphysique, des précep-
e la morale, des vérités de la géo-
ie, des tableaux de l'histoire, des
es de la poésie, des charmes de l'é-
ence. Son œil voit tout ; il observe
. La vertu est douce & riante dans
uche ; ses paroles sont insinuantes
gravent profondément. La rapi-

avec autant de facilité que de c
fance, fit passer sous nos yeux
férens genres de sciences & de
rature Angloise, les écrivains
font distingués, les ouvrages qu
produits. Je ne promets pas d
rendre tout ce qu'il nous dit d'i
fant & d'instructif pendant cette
je crois pourtant en avoir reten
pour en faire la matiere de pl
lettres.

« Toutes les facultés de l'esp
» main, disoit M. Tounston, ont e
» bre essor en Angleterre depuis l
» mencement de ce siecle. Les
» matiques ont été perfectionné
» les travaux de Saoun-Derson,
» ley, Maclaurin, Smith, & le
» Simpson. Le premier étoit av
» & donnoit des leçons d'op
» Ayant perdu la vue à l'âge d'
» par la petite vérole, il ne co
» aucune idée ni de la lumiere

cou

» couleurs. On ne lui en fit pas moins
» faire ses études ; & ses progrès furent
» si rapides dans les sciences & dans la
» connoissance des langues savantes,
» qu'il fut bientôt en état d'entendre
» Euclide, Archimede & Diophante
» dans l'original. Il savoit par cœur les
» plus beaux endroits des meilleurs
» poëtes Grecs & Latins ; mais s'étant
» principalement appliqué aux mathé-
» matiques, il en pénétra toutes les
» profondeurs, & fut jugé digne de les
» professer dans l'université de Cam-
» bridge. Il y expliqua les ouvrages im-
» mortels de Newton, ses principes de
» la philosophie naturelle, son arith-
» métique universelle, & tout ce que
» ce grand Homme a publié sur la lu-
» miere & les couleurs. Ce fait ne peut
» paroître incroyable, qu'à ceux qui
» ignorent que l'optique & toute la
» théorie de la vision s'expliquent par
» des lignes & des figures qui sont du
» ressort de la géométrie. Saunderson
» avoit exécuté, pour son usage, une
» arithmétique palpable, c'est à dire,
» une maniere de faire les opérations
» de cette science par le seul sens du
» toucher. On en voit la description à la

» qui arrivoit dans l'atmosphe
» étoit averti par les impressions
» sur son visage, si l'on approc
» lui, ou s'il passoit près d'un
» Lorsqu'il entroit dans une ch
» il jugeoit de sa grandeur par l
» de sa marche, & à quelle di
» étoit de la muraille. Sa mémoi
» si prodigieuse, qu'il suivoit l
» habiles calculateurs quand
» vailloient sur des problême
» gebre, & corrigeoit sur le ch
» fautes qui leur échappoient.

» M. Bradley, connu par une
» verte importante sur la progre
» la lumiere & l'Aberration des
» fixes, par sa méthode pour
» les élémens d'une comete &
» réfractions, a remplacé, en
» d'astronome du Roi, le céle
» Halley, qui, l[illegible] me, avoit

our des gens portés à la spécula-
, comme le sont les Anglois, il
pas étonnant que les mathéma-
s aient toujours eu tant d'at-
. Elles sont partie des connois-
s qu'ils acquierent dans la pre-
e jeunesse. La géométrie trans-
ante est due à notre célebre New-
; & l'algebre a fait d'étonnans
rès entre les mains de Harris &
allis.
étude de la physique est généra-
nt répandue dans notre Isle ; &
uvelle doctrine de l'électricité y
de la plus grande vogue. On a
uvert différentes méthodes pour
re potable l'eau de mer ; & le Pu-
doit plusieurs inventions ingé-
ses & utiles au savant Etienne
es. Celle du Ventilateur fut uni-
ellement adoptée comme un mo-
ent éternel des services qu'un
me seul, qui mene une vie privée,
rendre à la société & à l'huma-
. M. Halles a la satisfaction & la
re de voir ses ouvrages sur l'agri-
ure imprimés aux frais de sa Na-
. Ses écrits sur la statique des vé-
ux & des animaux sont traduits

» terre, plusieurs habiles gens
» distingués dans cette professi
» que MM. Mead, Huxam,
» Pringle, Hunter, Monro, &
» ham appellé par les médecins
» tes les nations, l'Hypocrate m
» Mead étoit à Londres ce qu
» Dumoulin fut à Paris : on as
» sa profession lui rapportoit
» plus de huit mille guinées. Vo
» rez pas de peine à le croire
» considérez son habileté, l
» nombre de ses malades, & su
» générosité des Anglois. Aussi
» faire à ses frais, pour être pla
» le College de la Faculté de L
» la statue d'Harvée, cet immo
» teur Anglois, qui découvrit
» mier la circulation du sang.

» Nous payons nos médecins
» que visite. On donne une d

» de charlatanisme leur fait prendre
» ici, comme chez vous, long-tems
» avant la nécessité. Ce qu'il y a de sin-
» gulier, c'est qu'ils cultivent presque
» tous quelque talent qui n'a aucun
» rapport avec leur profession. L'un
» s'occupe de tableaux, d'antiques ou
» d'estampes ; l'autre de musique, de
» poésie, & même de compositions
» dramatiques. Ils portent des habits de
» couleur, avec une grande perruque
» nouée & l'épée.

» Les médecins Anglois sont les pre-
» miers qui, pour prolonger la vie, ont
» imaginé de faire passer dans les veines
» d'un corps cacochime le sang d'un
» animal jeune & frais. Les expériences
» se multiplierent sur des agneaux, sur
» des brebis, sur des chiens, sur des
» chevaux ; & l'on vit des effets sur-
» prenans de cette transfusion. De la
» Grande-Bretagne cette méthode passa
» en France & en Italie. Des animaux
» cassés, décrépits & sourds recouvre-
» rent les uns l'ouie, les autres l'agilité
» de leurs membres. Il se fit des cures
» étonnantes. Enfin Jean Denys, doc-
» teur de la faculté de Paris, essaya dans
» cette ville l'opération sur un homme ;

» riel d'un agneau dans ses vein
» annonça d'autres expérienc
» réussirent en Angleterre con
» France ; mais quelques accide
» heureux décréditerent la n
» naissante, & engagerent le P
» ensuite sa Majesté Très-Chré
» la défendre. Ainsi tomba une p
» qui méritoit d'être mieux sui
» eût peut-être produit des eff
» heureux, si on ne l'eût poi
» donnée.

» Le grand nombre des h
» établis à Londres, a contri
» progrès de la chirurgie por
» perfection par MM. Sharpe
» selden. Il y a cinquante ans,
» meilleurs praticiens étoient d
» çois ; mais aujourd'hui nous
» plus que des Chirurgiens de la

» giné. Le meurtre & le larcin au pre-
» mier chef étoient également punis de
» la potence ; mais pour mettre plus
» de rigueur dans la loi contre l'homi-
» cide, la ſentence des Aſſaſſins porte
» qu'ils ſeront diſſequés à l'Ecole de
» Chirurgie. Le petit peuple a en hor-
» reur ce nouveau genre d'ignominie,
» qui peut être, pour pluſieurs, un
» frein qui les arrête dans le crime.

» Nos apothicaires ſont les premiers
» appellés auprès des malades. Ils ſai-
» gnent, purgent; & s'ils viennent à
» bout de guérir, la gloire leur en eſt
» attribuée : dans le cas contraire, ils
» exigent qu'on appelle un Médecin qui
» veut bien ſe charger d'une beſogne
» ordinairement mal commencée.

» Dans un état diviſé en factions com-
» me l'Angleterre, vous concevez que
» la ſcience de la politique ne doit pas
» être négligée. Chaque Citoyen eſt at-
» taché à un parti ; & il eſt difficile que
» nos écrits ne ſe reſſentent pas de cette
» prévention. Il n'y a guere qu'un étran-
» ger qui puiſſe parler en homme indif-
» férent des Wighs & des Torys, des
» maiſons d'Yorck & de Lancaſtre, de
» Charles I & de Cromwel, des Pres-

» aux affaires de l'Etat, qui n'a
» l'organe & l'orateur de quelque
» qui n'ait ſuivi le ſort des Wig
» des Torys, qui n'ait éprouvé
» eux les différentes révolutions
» Cour & du Parlement. De là t
» viciſſitudes dans la fortune des l
» des Adiſſon, des Swift, des S
» &c; tantôt favoris, quelquefo
» fidens & conſeils d'un Miniſtre
» tus d'emplois lucratifs & bri
» tantôt diſgraciés, déplacés, pe
» tés, ſelon que le parti gagnoit c
» doit du terrein : heureux ou m
» reux, mais toujours honorés
» leurs protecteurs, ou plutôt leu
» les Oxfort, les Hallifax, les Son
» les Bolingbroke, &c. Si Po
» pas auſſi joué ſon rôle ſur le t
» des affaires, on ne doit attribue

» insensible à aucune sorte de gloire ;
» mais deux obstacles lui fermoient
» l'entrée de cette carriere, sa santé &
» sa religion. Son état languissant n'étoit
» interrompu que par des maladies fré-
» quentes & dangereuses ; &, en qua-
» lité de Catholique, il étoit exclus des
» emplois.

» La métaphysique & la morale ne
» sont pas les sciences les moins culti-
» vées dans ce royaume. Les Anglois
» ont plus écrit sur ces matieres, que
» tous les philosophes Grecs qui n'é-
» crivoient guere sur autre chose. La
» métaphysique sur-tout à fait plus de
» progrès depuis cent ans en Angle-
» terre, que chez les autres peuples
» dans tous les siecles. Locke a répan-
» du autant de lumieres sur cette science
» que Newton sur la physique. Mylord
» Shaftersbury, le docteur Mandeville,
» le professeur Hutchinson, Barkley,
» Cudworth, Clarke, Bolingbroke &
» M. Hume, sont des auteurs qu'il n'est
» pas permis de n'avoir point lus. Nos
» jeunes gens en parlent dans les cafés,
» comme les vôtres s'entretiennent de
» vers & de comédies.

» Si je rappelle ici les noms de quel-

» ques écrivains qui ont eu l'audace d'at-
» taquer la Divinité par les pricipes de
» l'Athéisme, ce n'est que pour m'éle-
» ver contre eux, & fronder cette re-
» ligion décharnée, passez-moi ce ter-
» me, qui n'a ni culte, ni temples, ni
» cérémonies, ni mysteres, & dont
» l'Angleterre a peut-être à se repro-
» cher de n'avoir point assez tôt répri-
» mé les fureurs. Hobbes, Chubb, Mor-
» gan, Tindal, Blount, Toland, Her-
» bert, Wolston, Collins sont les pre-
» miers Apôtres de cette doctrine dé-
» testable. Jamais l'incrédulité qui, sur
» les débris de la foi, prétend affermir
» son empire, n'éleva sa voix, au siecle
» même des Celses & des Porphires,
» avec autant d'audace, que dans les
» écrits de ces philosophes. Timide &
» circonspecte dans sa naissance, une
» certaine retenue régnoit encore dans
» les ouvrages de ses sectateurs. Ils voi-
» loient leur marche, enveloppoient
» leurs principes, & ne laissoient entre-
» voir que de loin les horribles consé-
» quences auxquelles ils vouloient ame-
» ner leurs disciples : mais enhardie par
» l'étonnante rapidité de ses progrès, &
» le talent funeste de ses défenseurs,

» l'impiété ose combattre aujourd'hui
» les vérités les plus essentielles, substi-
» tuer son obscur flambleau à celui de la
» religion, accroître nos ténébres en
» se vantant de nous donner des lumie-
» res, & rompre tous les freins du vice
» en prétendant briser les entraves de
» la raison. Ne croyez cependant pas
» que ces infernales productions aient
» le foible mérite de la nouveauté;
» elles ne font que reproduire les hy-
» potheses insoutenables d'Epicure &
» de Spinosa; & pour ne pas d'abord
» révolter les esprits, ce n'est que par
» degrés qu'elles développent ces af-
» freux systêmes. La spécieuse doctrine
» du déisme, jointe à une morale fas-
» tueuse & aux avantages exaltés de la
» loi naturelle, ouvre les voies à la sé-
» duction; & après y avoir préparé les
» lecteurs, une voix ténébreuse s'éleve,
» & fait retentir cet horrible blasphê-
» me: *il n'y a point de Dieu.*

» Ceux qui ne sont point assez insen-
» sés pour nier l'existence d'un Premier
» Être, se font une Divinité au gré de
» leurs caprices, limitant sa puissance,
» méprisant sa justice, regardant sa pro-
» vidence, sa clémence, ses attributs

» enſin comme autant d'inventions hu-
» maines, ne laiſſant à l'Être Suprême
» que le nom de Dieu, ſans jamais
» lui rapporter aucun des événemens
» de la vie. Un haſard qu'ils ne peuvent
» ni comprendre ni expliquer, eſt pour
» eux la cauſe ſecrette des révolutions
» qui ſe paſſent ſur la ſcene du monde.
» Ils traitent de fables les ſeuls livres
» où la vérité eſt conſignée, exaltent
» les lumieres de la raiſon, ſoumettent
» les dogmes à ſon tribunal, ouvrent la
» porte à tous les vices par l'eſpoir de
» l'impunité, & ne conſiderent l'ame
» que comme une matiere organiſée,
» une faculté ſenſitive, égale dans l'hom-
» me & dans la brute, qui perd ſes
» fonctions & ſon être, dès que la ma-
» chine vient à ſe diſſoudre. Les biens,
» les richeſſes, ſuivant ces enfans d'E-
» picure, ſont les ſeules récompenſes
» de l'eſprit, du travail, de l'induſtrie,
» ſouvent de la fraude & de l'injuſtice:
» les hommes ont imaginé des loix ar-
» bitraires, qui n'obligent que ceux qui
» veulent s'y ſoumettre : le vice & la
» vertu ſont des préjugés inventés par
» la ſuperſtition & la foibleſſe : ſyſtême
» affreux & déſeſpérant, qui anéantit

» toute vertu, tout ſentiment, toute
» conſolation, toute eſpérance.

» Après avoir preſcrit à la Divinité
» une indifférence tranquille pour ſes
» ouvrages, qui peut les arrêter dans
» leur courſe ſacrilege ? Tantôt ils met-
» tent en problême les articles de la
» Foi; tantôt ils nient audacieuſement
» les vérités les plus évidentes; & ſe-
» mant de plaiſanteries la critique de
» tous les cultes, ſans en excepter celui
» même où ils ſont nés, ils s'en tiennent
» à la ſimple loi de la nature, & confir-
» ment dans l'irreligion, ceux dont ils
» ſembloient ne vouloir d'abord que
» détruire les préjugés. Comme écri-
» vains, ils ne doivent eſpérer aucune
» gloire; parce qu'il n'y a point de
» génie à n'être que hardi, à ne dire
» que ce que mille autres diroient peut-
» être beaucoup mieux, s'ils avoient le
» malheur de penſer auſſi mal, & la ma-
» nie de le divulguer. Comme mem-
» bres de l'humanité, ils ont plus de
» tort encore, puiſque, ſous prétexte
» d'éclairer les hommes, ils les rendent
» plus malheureux en leur ôtant la
» ſeule douceur, le ſeul ſoulagement
» qui les ſoutienne dans leurs travaux,

» dans leurs befoins, dans leurs infir-
» mités. Comme citoyens, ils fe ren-
» dent coupables envers la fociété,
» dont ils bouleverfent l'ordre en irri-
» tant le pauvre contre le riche, le foi-
» ble contre le puiffant, en armant des
» millions de bras qui font arrêtés par
» un frein facré autant que par les loix,
» en infpirant aux peuples des idées
» d'indépendance, qui tôt ou tard
» les porteroient à fe fouftraire à toute
» efpece d'autorité. Ainfi au lieu d'éle-
» ver l'homme, l'incrédulité le dégra-
» de : au lieu de lui être utile, elle nuit
» à fon bonheur, puifqu'elle diffout les
» liens de la fociété, détruit les prin-
» cipes des mœurs, renverfe les fon-
» demens de la tranquillité publique,
» porte dans l'efprit des idées fombres
» & défolantes, défefpere les ames
» vertueufes, enhardit les méchans,
» conftitue les hommes dans un état de
» guerre, où tout l'avantage eft du côté
» des fcélérats, & livre la vertu fans
» défenfe à tous les attentats des paf-
» fions.

» Si la liberté de penfer a fait éclorre
» parmi nous des fyftêmes contraires à
» la Religion, le zele des plus favans

» hommes a produit en même tems
» d'excellens ouvrages pour la venger.
» Dans le reste de l'Europe les Ecclé-
» siastiques seuls en sont les défenseurs ;
» chez nous les Ecrivains les plus cé-
» lebres ont pris la plume pour la sou-
» tenir ; & d'autres ont fondé des pla-
» ces & des récompenses pour ceux
» qui, par les merveilles de la création,
» sauroient le mieux prouver l'existence
» du Créateur. Ces institutions nous ont
» valu la Théologie de l'eau par Der-
» ham, celle des insectes par Niewe-
» nitz, & d'autres bons livres qui lient
» avec succès la Religion à la Physique.
» La critique sur cette matiere n'est dan-
» gereuse, que par la mal-adresse avec
» laquelle la bonne cause est défendue.
» Si les armes qu'elle fournit ne sont
» point maniées par un bras ferme &
» sûr, si la victoire reste douteuse, les
» Incrédules triomphent & insultent à
» leurs adversaires. Il vaut mieux ne
» point combattre, si l'on ne se sent
» pas la force de vaincre.

» La morale fait la principale matiere
» des sermons anglois ; & l'Archevêque
» Tillotson jouit ici de la même répu-
» tation que Bourdaloue. Nous avons

» des prédicateurs aussi remplis de zele
» & de prétentions à l'éloquence que
» les vôtres. Leurs auditeurs n'ont pas
» moins de curiosité à les entendre ; &
» nos Orateurs savent mieux la piquer
» & la réveiller. Le mêlange du pro-
» phane, & sur-tout de la politique,
» avec la simplicité de l'Evangile, donne
» souvent à leurs discours un intérêt
» nouveau, toujours assaisonné de cette
» liberté, dont l'abus même est encou-
» ragé par l'impunité. Les sermons sont
» encore parmi nous un objet de litté-
» rature ; & nos Journalistes, qui aiment
» les usurpations comme les autres tri-
» bunaux, n'ont pas manqué de les attri-
» buer à leur jurisdiction. Je ne parle ici
» que des discours d'Apparat & qui
» s'impriment ; car, pour l'ordinaire,
» après que le Prédicateur a dit son
» texte, il tire de sa poche un cahier
» d'une demie-heure de lecture. Il lit
» lentement & sans action. Ce petit
» sermon est presque toujours moral,
» rarement dogmatique.

» La science du droit est d'autant plus
» importante en Angleterre, qu'elle
» renferme celle des loix fondamenta-
» les & de la constitution actuelle. La

» profeſſion d'Avocat eſt un des che-
» mins les plus rapides pour arriver à
» la fortune, & même à toutes les char-
» ges de judicature, qui n'étant point
» vénales, & pouvant conduire aſſez
» promptement aux premieres places
» de l'État, ſont l'objet d'une noble
» émulation. Ceux à qui les richeſſes
» permettroient ailleurs de les ache-
» ter, ſont réduits ici à l'heureuſe né-
» ceſſité de les mériter. Outre la charge
» de Chancelier, Préſident né de la
» Chambre des Pairs, d'autres emplois
» inférieurs donnent à ceux qui en ſont
» revêtus, le titre de Lord & tous les
» honneurs attachés à la pairie. Pour
» y parvenir réguliérement, il ne faut
» que du mérite. Les talens font tou-
» jours une réputation qui entraîne la
» faveur; & elle ne ſauroit être aveu-
» gle dans un pays où l'éloquence & la
» ſcience des loix ſont également néceſ-
» ſaires pour ébranler le trône ou pour
» le ſoutenir.

» Les grands ſe propoſent de briller
» dans le Parlement, comme ils eſpe-
» rent ailleurs d'acquérir de la gloire
» par les armes. L'éloquence entre par
» conſéquent dans le plan d'éducation

» Rois & des Seigneurs Anglois
» écrit ; la liste en sera nombreı
» jettera sans doute sur les C
» Lettres, un éclat qui leur ı
» peut-être ici plus qu'en Fran(

» Je ne sais si je me trompe ;
» me semble que la jeunesse d
» mieux élevée en Angleterre,
» ne l'est parmi vous. La raison
» tirée de la constitution même
» vernement Britannique. Sa
» blance avec quelques républic
» ciennes, & sur-tout avec (
» Rome, a dû produire à peu
» même maniere de penser & d
» & par conséquent influer dan
» thode d'instruire les jeunes g
» leur naissance ou leur fortune
» lent aux emplois publics. U
» quence mâle, soutenue d'

» chez les Romains, un Citoyen au
» comble du crédit & de la considéra-
» tion. Il en est de même aujourd'hui
» en Angleterre, où le même genre d'é-
» tude & de travail est devenu une obli-
» gation indispensable pour tout parti-
» culier qui veut parvenir aux hon-
» neurs.

» Il est peu de nations modernes plus
» fécondes en grands événemens, &
» dont l'histoire ait été plus souvent
» écrite que la nôtre, soit par les An-
» glois eux-mêmes, soit par les étran-
» gers. Parmi ces derniers, on distingue-
» ra toujours votre Pere d'Orléans, qui,
» dans ses Révolutions d'Angleterre, a
» mis tans de précision & de profon-
» deur. Nous estimons encore Rapin
» Thoiras, mais nous croyons, comme
» vous, qu'il seroit plus digne d'éloge,
» si son histoire n'avoit pas été rédigée
» par un Protestant que les malheurs de
» sa secte avoient aigri. On s'accorde à
» donner la préférence à l'ouvrage im-
» mortel de M. Hume. Cet Historien
» profitant de toute la liberté dont jouit
» la presse en Angleterre, soutenu par
» un génie ferme & vigoureux, a déve-

» loppé les annales de la Nation, & » tracé le tableau de sa constitution » avec le pinceau du patriotisme. L'élo» quence & la majesté, l'art de peindre » les hommes, joint à une connoissance » profonde des affaires, brillent dans les » écrits de Mylord Clarendon ; mais s'il » a l'éloquence de Tite-Live, on lui » reproche d'en avoir aussi la supersti» tion ; son histoire est pleine de pré» sages & de revenans.

» Nos faiseurs de Romans s'atta» chent à décrire les mœurs des diffé» rentes conditions ; & un moyen sûr » de les connoître, est de lire celui de » Tom-Jones par Fielding. M. Richard» son s'est proposé d'intéresser les » passions en faveur de la vertu, & a » rempli cet objet estimable dans Pa» mela, Clarisse & Grandisson, genre » d'ouvrage extraordinaire & nouveau, » dans lequel, à travers beaucoup de » minuties & de superfluités, on dé» couvre un systême sublime de mo» rale, & une profonde connoissance » du cœur humain. Le défaut ordinaire » de nos Romanciers est de ne jamais se » renfermer dans leur sujet ; de vouloir

» tout peindre; de se promener dans
» toutes les différentes conditions de la
» vie, pour en tracer les ridicules, &
» de violer trop souvent les regles de la
» vraisemblance.

» Les langues savantes sont très-cul-
» tivées dans ce royaume. Au sortir des
» basses classes, on envoie les jeunes
» gens dans les universités d'Oxfort &
» de Cambridge, où les premieres étu-
» des roulent sur l'hébreu, le grec & le
» latin. Ces connoissances nous ont
» valu de très-bonnes traductions des
» meilleurs auteurs de l'antiquité. Per-
» sonne, chez nous, n'est au-dessus de
» ce genre de travail, parce que les pre-
» miers génies de l'Angleterre s'y sont
» appliqués. L'Homere de Pope, le
» Virgile de Dryden, l'Horace de
» Francis, la Pharsale de Rowe, le Lu-
» crece de Creech valent presque des
» originaux. Vous placez en France les
» traducteurs dans la derniere classe de
» la littérature; & vous les regardez
» comme des esclaves qui méritent à
» peine que la République des Lettres,
» en faveur de quelques productions
» de leur génie, les déclare affranchis.

» Il eſt vrai que la plupart de vos tra» ductions ont été malheureuſement fa» briquées par des gens qui, n'ayant au» cun talent pour produire, ſe ſont per» ſuadés en avoir aſſez pour faire paſſer » dans leur langue le feu & l'élévation » des Auteurs Grecs ou Latins, qu'ils » ont rendus ennuyeux, ſouvent ridi» cules; reproche qu'on ne ſauroit faire » aux autres nations, ſur-tout aux An» glois, quand on a lu l'Enéide de Dry» den & l'Iliade de Pope. Tous les bons » livres, ſoit d'inſtruction ſoit d'agré» ment, mis au jour dans les pays étran» gers, ſont ſur le champ tranſportés » dans notre idiome; ce qu'il ne faut » cependant pas regarder comme une » choſe merveilleuſe; car ces ſortes de » verſions en général, demandent peu » d'eſprit & de génie, à moins qu'il ne » s'agiſſe d'un ouvrage de poéſie ou d'é» loquence. Les langues modernes étant » à peu près toutes ſur le même ton, » c'eſt un petit mérite de paſſer, avec » quelque ſuccès, de l'une à l'autre.

» Les écrits périodiques ſont une au» tre branche de notre littérature, dont » l'origine n'eſt pas plus ancienne que la

» guerre civile. Le parti de Charles &
» celui de Cromwel, également inté-
» ressés à justifier leur conduite par des
» relations favorables à leurs vues, fai-
» soient imprimer à Londres & à Ox-
» fort tout ce qu'ils jugeoient à propos
» de communiquer au Public. Sous
» Charles II, les nouvelles & les dis-
» cours politiques paroissoient sur des
» papiers séparés, où l'on gardoit en-
» core quelques mesures, & soit que la
» Nation conservât un reste de retenue,
» soit que l'autorité fût assez forte pour
» tenir les Ecrivains en respect, les
» grands noms y étoient ménagés, &
» les plus grandes affaires traitées avec
» quelque sorte d'égards : mais sous le
» regne de Guillaume III, & pendant
» les premieres années de celui de la
» Reine Anne, la licence ne connut
» plus de bornes.

» Jusques-là, il n'étoit question que
» d'affaires politiques ou civiles; ce fut
» l'ingénieux Steele qui, sous le titre du
» *Babillard* & du *Spectateur*, introduisit
» cette autre espece d'écrits périodi-
» ques, dont le but est d'instruire en
» amusant. Morale, religion, politique,
» science, beaux arts, commerce, litté-
» rature, plaisanterie, tout étoit du res-

» ſort de cet agréable & judicieux écri-
» vain, qui promenoit l'attention de ſes
» lecteurs ſur des ſujets ſacrés ou profa-
» nes, ſérieux ou badins, & paſſoit de
» l'immortalité de l'ame, aux coëffures
» des dames, de la bonté de Dieu, à l'e-
» xercice de l'éventail, de la dévotion, à
» la maniere de placer une mouche, de
» la Providence, aux grandes juppes de
» baleines, &c. Tantôt il attaquoit avec
» force les vices de ſes compatriotes;
» tantôt il frondoit avec légéreté leurs
» défauts & leurs ridicules. Tous les
» états de la vie fourniſſoient matiere à
» ſa critique; & ne ſe contentant pas de
» déclarer la guerre à ſon pays, il faiſoit
» auſſi, de tems en tems, des incurſions
» ſur la France. Mais il ne vous repro-
» che que des défauts dont vous conve-
» nez vous-mêmes, & ne prétend pas
» même envelopper tous les François
» dans ſes cenſures. Il condamne cet
» uſage aſſez ordinaire d'attaquer une
» ſociété, ou tout un peuple, pour les vi-
» ces de quelques particuliers: conduite
» barbare, dit cet Auteur, & comparable
» à celle de Caligula, qui ſouhaitoit que
» le peuple Romain n'eût qu'une tête,
» pour la pouvoir abattre d'un ſeul
» coup.

» Les

» Les Anglois regardent ce genre d'ou-
» vrage comme très-utile aux mœurs.
» C'eſt une eſpece de cours de morale,
» qui rend les bons principes plus po-
» pulaires, & répand l'inſtruction ſous
» le voile de l'amuſement. C'eſt une
» ſorte de cenſure publique, qui frappe
» les vices à leur naiſſance, en armant
» la ſageſſe contre la folie de tous les
» traits du badinage & de la raiſon. Une
» choſe particuliere à ce pays, eſt que
» chacun y puiſſe librement étaler ſes
» travers ou reprendre ceux d'autrui; &
» l'on peut dire de la Grande-Bretagne,
» que la moitié de la Nation fournit les
» ridicules, & que l'autre les met en
» œuvre. Ses vertus ou ſes défauts
» offrent à la curioſité publique un ſpec-
» tacle qui n'eſt jamais interrompu; &
» le fort de ſa morale n'eſt pas plus un
» ſecret pour l'Europe que celui de ſa
» politique.

» Dans la multitude de nos Feuilles
» Périodiques, celles qui ont paru à
» Londres ſous le titre du *Monde*, mé-
» ritent un des premiers rangs. On y
» trouve de l'eſprit & de la philoſophie,
» de la morale & de la ſatyre, la con-
» noiſſance générale des hommes & la

» teurs qui y travaillent. On n
» eux, les noms d'un Comte de
» terfield, d'un Comte de Bath
» Comte de Corck, de M. de Wa
» de M. de Boyle, & d'autres per
» illustres, associés aux noms
» connus de quelques Gens de L
» Ceux d'entre vos Seigneurs
» çois, qui n'ont conservé de l'an
» noblesse, que l'orgueil & le mé
» la littérature, trouveront, sans
» extraordinaire, que des homn
» tachés par leur rang & leur é
» fonctions les plus importante
» baissent à écrire de petites Fe
» mais qu'ils sachent que dans u
» où le gouvernement fait, de l'
» du bien public, une passion pop
» rien n'est petit de ce qui porte
» ractere d'utilité. Le plus bel a
» des gens de qualité en Anglete

» toyens, rougiroient-ils de les éclairer
» & de les instruire ? Comment les let-
» tres aviliroient-elles ceux qui les cul-
» tivent chez un peuple, où les lumieres
» & les talens conduisent si souvent
» des hommes privés aux premiers em-
» plois du gouvernement ?

» Parmi les modeles dont je viens de
» parler, on vit naître d'autres feuilles
» hebdomadaires, qui firent leur unique
» objet de la politique. Il n'y en a point
» qui ait approché de la réputation des
» *Lettres de Caton* ; & ce qu'il y a de re-
» marquable, c'est qu'elles valurent à
» leur auteur l'héritage d'un riche parti-
» culier, qui, sans l'avoir jamais vu, le
» fit en mourant son légataire universel.

» Le nombre des écrivains dans ces
» différens genres, s'est tellement multi-
» plié, qu'on en compte aujourd'hui
» plus de cent, qui donnent réguliére-
» ment au public, chaque mois, chaque
» semaine, chaque jour, leur feuille de
» politique, de morale, de littérature,
» de plaisanterie, de critique, dont les
» unes contribuent à l'opulence, à l'a-
» musement, les autres à la gloire, à
» l'instruction des isles Britanniques.
» Ceux-ci s'appliquent à faire connoître

» ais que les premiers nous p
» tent des remarques fines & sa
» ſur les livres, les ſeconds nous
» niſſent des réflexions ſenſées &
» fondes ſur les hommes. Le séri
» le badin, l'utile & l'agréable y
» vent place également. Les Nég
» y apprennent l'arrivée & le
» des vaiſſeaux ; les Gens de Le
» font inſérer leurs productions,
» vans leurs obſervations, les poli
» leurs réflexions, les libraires l'
» des ouvrages qu'ils impriment.
» le répertoire des traits que ſe l
» réciproquement les différens
» On y lit des anecdotes piquant
» teſtament des pendus, leur
» mots ; car l'Anglois qui vit triſt
» attache un grand prix à ſavoir
» avec gaieté. Il y a des gens qui
» ſent que ces gazettes : le matin

» l'on s'occupe encore de cette même
» lecture.

» Ces feuilles journalieres ont un
» autre genre d'utilité. A-t-on quelque
» avis à donner ou à demander? on se
» sert de cette voie. Une femme desire
» d'épouser un homme qu'elle n'est
» point à portée de voir; elle fait insé-
» rer, dans la premiere Feuille, une an-
» nonce conçue en ces termes: « Si le
» jeune homme qui ramassa tel jour le
» mouchoir d'une dame au parc Saint-
» James, n'est point marié, & qu'il
» ait dans le cœur les sentimens qu'elle
» croit avoir lus dans ses yeux, il n'a
» qu'à donner un état de ses biens, faire
» connoître ses qualités personnelles,
» indiquer sa demeure; & la Dame lui
» fournira les occasions d'obtenir sa
» main ».

» Une autre emploie cette tournure.
« Une veuve de trente ans, dont la
» condition est honnête, les biens con-
» sidérables, la figure passable, veut s'u-
» nir à un homme qui en ait quarante;
» dont le tempérament n'ait point été
» altéré par la débauche; qui soit de
» moyenne taille, jouisse d'une bonne
» réputation, ait eu une éducation hon-

» nête, & qui ait voyagé. On n'exig
» pas de bien, pourvu qu'il ait d'ailleu
» les principales qualités qui font l
» bons maris ».

» Un Officier de distinction fit impı
» la note suivante. « Un Militaire âg
» mais riche & avancé dans les grade
» a résolu de prendre une femme qu
» débarrasse de tous les soins domes
» ques, & l'aide à passer agréablem
» le reste de sa vie. Il donnera la pré
» rence non à la beauté ni à la jeunes
» mais à celle qui, avec de la douce
» des manieres prévenantes, de l'é
» cation, des sentimens, possédera a
» d'attraits pour entretenir, dans
» vieillard, la chaleur nécessaire
» ressorts du plaisir, de la santé & d
» vie ».

» Comme ces annonces sont t
» communes dans les Gazettes, les l
» qui desirent des maris, celles qui c
» chent des amans, ne manquent p
» de paroître aux promenades
» l'espérance d'y rencontrer de
» chercheurs de femmes. Les Angl
» de bonne foi conviennent qu'il ne
» arrive guere de jetter les yeu
» les papiers publics, sans un s

» desir de voir si elles ne seroient point
» devenues la divinité de quelque ai-
» mable inconnu.

» Le Spectateur, le Causeur, le Tu-
» teur, le Vagabond, l'Aventurier, le
» Penseur, le Connoisseur, le Magazin,
» la Chronique, l'Inspecteur, le Don-
» neur d'avis ou Moniteur, &c, ne sont
» que des titres indifférens, sous les-
» quels on rassemble un certain nombre
» d'écrits en tous genres. La maniere
» dont se forment la plupart de ces col-
» lections est toute simple : un Auteur
» s'annonce par quelques essais ; & dès-
» lors il ouvre un bureau où les gens d'es-
» prit envoient leurs contributions pour
» l'amusement de tous & l'honneur d'un
» seul. Ainsi quand on dit, par exemple,
» qu'Adisson composoit le *Spectateur*,
» le *Tuteur*, &c, c'est-à-dire, qu'il étoit
» seulement l'Auteur d'une partie des
» écrits imprimés sous ces titres, l'Edi-
» teur de tout le reste.

» En fait d'ouvrages de cette nature,
» le grand art étant de saisir les sujets à
» la mode, les vaudevilles du jour, on
» peut les regarder en général comme
» les annales de la société & les regis-
» tres des conversations angloises. Tous



» le philosophe étudie l'homme
» anecdotes de la vie commun
» concevez donc que ces rec
» sont que des especes d'ouvr
» marqueterie , dont les di
» pieces n'ont entre elles d'au
» port, que d'être voisines les
» autres, & de faire partie d
» tout.

» Plus il y a de ces sortes d'éc
» une nation, plus les personn
» sont chargées, s'appliquent à
» poser avec soin. S'il n'y av
» journal en Angleterre, il a
» cessairement beaucoup de v
» seroit peut être très-mal fai
» titude du débit endormiroit
» & lui feroit négliger son trav
» gouvernement permet plusi
» vrages de ce genre, soit pc
» dre le trafic de notre libr

» dont la Nation retire le plus de gloire.
» D'ailleurs les papiers publics sont une
» branche considérable de notre com-
» merce intérieur. On peut en juger
» par ce qu'ils rapportent à l'Etat, &
» par les bénéfices qu'ils procurent aux
» personnes qui s'y trouvent intéres-
» sées. Chaque feuille de gazette est
» sujette au droit du timbre, qui n'étant
» que d'un demi-sol, produit cependant
» plus de cent mille livres sterlings.

» Le grand débit de ces imprimés est
» une suite du caractere inquiet du peu-
» ple, & de l'idée où il est, qu'il doit
» s'intéresser à tous les événemens pu-
» blics & avoir part au gouvernement.
» Les paysans même veulent savoir ce
» qu'on fait à la Cour, ce qu'on dit à la
» ville; & il faut qu'ils soient bien pau-
» vres, pour ne pas se procurer cette
» satisfaction.

» Ce qui contribue sur tout à la
» vente de ces sortes d'ouvrages, c'est
» l'esprit de critique, & le ton de mali-
» gnité qui y regnent; car le Public qui
» feint d'en être indigné, s'en amuse
» réellement; & si le goût de la sa-
» tyre, si les querelles littéraires dont
» il se plaint, sont à la mode, c'est à

» de leurs productions, qu'un Sou
» de se plaindre des usages qu'il
» lui-même introduits dans sa Co
» Public veut être l'objet de to
» genres de productions, & rire d
» travagances qu'il inspire. Qu'il
» d'aimer ces disputes ; qu'il n'e
» pas le sujet de ses entretiens ; qu'i
» pas l'air d'y applaudir, bientôt l
» vain qui veut lui plaire, sentir
» suffisance de ce moyen, & saura
» ner ailleurs son génie. En un mo
» satyres caractérisent moins la
» gnité des auteurs, que celle d
» blic. Veut-il se connoître lui-mê
» voir ce qu'il est, ce qui l'affect
» qu'il aime, qu'il considere le go
» minant de la littérature ; comme
» une glace fidele, il y verra sa re
» blance ; & s'il se fâche de nos
» relles, je comparerai sa colere

» Nos Anglois se permettent de tout
» dire dans leurs écrits ; & l'esprit de
» parti qui préside à leur éducation, la
» mélancolie de leur tempérament, la
» violence de leurs affections, tout les
» porte à la satyre ; & leurs libelles
» sont plutôt dictés par la haine qu'ils
» ont pour les gens en place, que par
» l'amour du bien de l'état. La main de
» l'autorité n'ose s'armer pour les pu-
» nir ; le peuple prend sous sa protec-
» tion les Ecrivans dont la méchanceté
» le divertit ou l'amuse ; & les honnêtes
» gens condamnent la faute, sans en
» permettre le châtiment. Si l'on arrête
» le coupable, le cri général de la Na-
» tion s'éleve aussi tôt pour lui faire
» grace. On n'a d'ailleurs rien à dire à
» l'Auteur des satyres les plus diffaman-
» tes, pourvu qu'il ne nomme pas la
» personne qu'il déchire ; du reste, il
» peut la désigner par les traits les plus
» caractéristiques, & même, de peur
» qu'on ne s'y trompe, par la premiere
» & la derniere lettre de son nom. Les
» juges sont les seules personnes de l'An-
» gleterre, qui ne doivent point enten-
» dre le sens de l'Auteur, toutes les fois
» qu'il est question de lui faire son pro-

» qui troublent l'harmonie du gc
» nement ».

Notre arrivée à Cantorbery inte
pit cette ſavante & agréable con
tion. Nous deſcendîmes de voitu
le tems qu'on prit pour changer d
vaux & ſe rafraîchir, je l'empl
faire quelques tours dans la ville
ne me parut ni grande ni belle, qu
très considérable autrefois, & u
plus floriſſantes du royaume. E
encore aſſez peuplée; & l'on y f
gros commerce, ſur-tout en étof
laine. Elle eſt ſituée ſur la Stoure
une charmante poſition. On y cc
quatorze paroiſſes, une école ro
& pluſieurs hôpitaux.

La Reine Eliſabeth confirma la d
de primat d'Angleterre à l'Arche
de Cantorbery contre l'Arche

loi févere. Avant le schisme d'Hen-
I, il faisoit profession de la regle
nt Benoît; & des Moines de cet
desservoient sa cathédrale.
palais de Lambeth, construit sur
nise vis-à-vis de Westminster, est
lence ordinaire des Archevêques
ntorbery, que leur primatie & la
ction qui y est attachée, occupent
ue les soins de leur diocese. On y
e grands bâtimens, des promena-
les bords de la riviere, une église
âtie, & une chapelle particuliere.
y annonce la maison d'un grand
ur. La bibliotheque appartient à
vêché; & depuis un siecle les
y ont fait des augmentations
érables. Plusieurs manuscrits, dont
ossédoit une ample collection,
enlevés & dissipés par les parti-
e Cromwel, qui, prenant pour
issels tout ce qui étoit écrit en
gothiques, les détruisoient par
e de religion. Les tableaux, les
peintes furent enveloppés dans
proscription générale. Parmi les
rares qui se conservent encore
a bibliotheque, on montre un
qui porte la date de 1415, & qui

groteiques de la plus grande leger
du plus vif éclat de couleur. La pl
guliere de toutes ces figures, so
l'idée qu'elle présente, soit par la
qu'elle occupe, offre les deux
d'un homme, perchées sur deux
bes, & surmontées d'une tête.
bizarre & indécente représentati
voit au bas du Canon, c'est-à-
dans l'endroit précisément où s'ou
le missel, lorsqu'on le portoit à
suivant la liturgie Romaine.

L'autorité des Archevêques de
torbery a son fondement dans le
de Légats nés du Saint-Siége, de
jouissoient avant le schisme. Jus
regne du dernier des Edouards, il
noient à l'Angleterre ses Grands-C
celiers, que les Rois choisissoient
tamment dans l'ordre épiscopal.
chevêque de Cantorbery étoit al

à un évêché, faiſoit battre monnoie ; une foule de vaſſeaux relevoient immédiatement de ſa croſſe ; & toutes ſes terres étoient exemptes de la juriſdiction du Roi, & de celle de l'Ordinaire. Ce Prélat donne tous les dimanches à Lambeth un dîner de trente couverts ; où il raſſemble des miniſtres, des gens d'univerſité, & des étrangers. La piece de réſiſtance eſt toujours un longe de bœuf qui peſe au moins trente livres.

L'égliſe métropolitaine de Cantorbery eſt un édifice gothique en forme de croix, bâti dans le même goût, dans le même tems, & peut-être par les mêmes ouvriers que celle de Rouen. On m'y fit remarquer les tombeaux de pluſieurs Rois de Kent, &, ſi je ne me trompe, quelques gouttes de ſang de S. Thomas, ſon ancien Archevêque.

Je ſuis, &c.

A Londres, ce 5 août 1755.

LETTRE CCXVII.

SUITE DE L'ANGLETERRE.

Nous remontâmes en carrosse ; & la vue de la campagne fit tomber la conversation sur les objets dont elle offroit le spectacle. On n'a pas une idée juste de la Grande Bretagne, lorsqu'on se la représente perpétuellement obscurcie par la vapeur du charbon de terre. Des fleuves & des rivieres coulent au milieu de superbes prairies, enrichies de troupeaux, ornées de jeunes ormes, & tapissées d'une herbe fine & tendre. Les montagnes sont couronnées de chênes toujours verds, & les champs couverts d'épis, qui, au moindre souffle, offrent en s'ondoyant l'image d'un fleuve agité. S'il n'y a ni oliviers ni vignes qui décorent ces campagnes fertiles, les arbres sont chargés d'autres fruits, qui ne présentent pas un coup-d'œil moins riant. L'abondance éclate de toutes parts ; les habitans sont d'une propreté singuliere ; la liberté se peint sur les visages ; les

rsans ont un air d'opulence, qu'on
voit point ailleurs parmi les gens de
état; & dans quelques lieux que l'on
se, on ne trouve de maisons ruinées,
: celles de quelques anciennes ab-
'es.

Quel tableau plus agréable, que celui
ne campagne animée par des travail-
's; enrichie de ses productions, &
ondée par les soins & l'industrie du
ivateur! Les laboureurs eux-mêmes,
ique habitués à ce spectacle, n'y
: point insensibles. La répugnance
nt la plupart à venir dans les villes,
esir qu'ils font paroître de les quit-
, l'empressement de revoir leurs
:rs rustiques, sont des preuves in-
:estables, que ce sentiment vain-
ır agit puissamment sur leur ame.
instinct secret, un attrait confus
te encore à leur félicité, en revoyant
moissons, ces fruits, ces produc-
; enfin, auxquelles se joint presque
ours, en Angleterre, le plaisir de la
riété, si peu connu des habitans de
:ampagnes; & vous savez qu'il n'est
que ce sentiment n'embellisse:
ête des charmes aux lieux les plus
ıges, fertilise le sol le plus ingrat,

» soins sont bornés par un petit
» d'arpens qu'il tient de ses peres
» plait à respirer dans sa propr
» son air natal ; à qui ses tro
» fournissent du lait, ses champs
» ses moutons des habits, ses ar
» l'ombrage en été, du feu en
» qui, sans inquiétude, voit s'
» rapidement les heures, les jo
» années ; qui jouit de la santé d
» & de la paix de l'ame, & sait mé
» nocence des mœurs aux plais
» nature ! Parmi les citoyens d
» on ne voit qu'anarchie, ivress
» vaise foi ; au lieu qu'ici tout r
» bon ordre, la sobriété, la cand

Un habitant de Londres a
fond à l'église de saint Léonar
qu'on y fasse tous les ans un
sur l'agriculture & les avantag
boureurs de sa nation. S'ils so

ticuliere ; que les fortunes sont plus
ibles, plus assurées ; que l'arbitraire
les écrase point ; qu'ils ne paient
en proportion de leurs facultés ;
in voisin avide ou jaloux n'entre-
nd point d'exercer contre eux sa cu-
ité ni sa vengeance ; qu'un collecteur
peut augmenter le poids de leurs
tes ; qu'un Seigneur orgueilleux, un
ilégié, un parvenu n'osent porter
inte à leur fortune, les humilier ;
battre, les dépouiller ; en un mot,
t qu'ils jouissent des droits les plus
rs à l'humanité, de la propriété, de
berté.

es Seigneurs Anglois ne représen-
: ni à la ville ni à la Cour ; mais ils
dédommagent dans leurs terres,
ls ont des châteaux superbes, un
ibreux domestique, un équipage de
se, &c. Ils font à la campagne ce
toient nos Seigneurs François avant
le Cardinal de Richelieu les eût
és près du trône, pour les ruiner,
ivilir & les soumettre. D'où il résul-
jue les denrées se consomment dans
inton où elles croissent, & que le
ureur, sûr de son débit, sans être
gé de se déplacer, cultive son champ

avec plus de ſoin. Il ſait d'ailleurs que ſi l'intempérie des ſaiſons renverſe ſes eſpérances, ſon maître, témoin & touché de ſon malheur, ne manquera pas de venir à ſon ſecours. « Ah ! ſi vous » les voyiez, me diſoit notre Anglois, » ces Lords reſpectables, chéris, adorés » de leurs vaſſaux, & dont le cœur ne » connoît d'autre beſoin, que celui de » répandre des bienfaits ! Il ſuffit d'être » malheureux pour en être connu ; & » le luxe qui les accompagne, n'exclut » ni la bonté, ni la franchiſe, ni les » vertus aimables de l'hoſpitalité. Je les » ai vu traverſer leurs terres comme un » fleuve qui répand l'abondance ; j'ai vu » à leur paſſage le laboureur ſuſpendre » ſes travaux, & ſes enfans courir au-» devant d'eux, embraſſer leurs ge-» noux, & la joie peinte ſur le viſage, » la vue attachée ſur leurs Maîtres, les » ſuivre des yeux, les bénir, & ſe re-» mettre au travail. Les jours où les oc-» cupations champêtres ſont interrom-» pues, toute la jeuneſſe accourt autour » d'eux au ſon des fifres & des tambours. » Les garçons leur demandent leurs » maîtreſſes, les filles leurs amans ; & » bientôt unis par l'hymen, ils donnent

» à leurs Seigneurs de nouveaux ſujets,
» qui jouiront un jour du même bon-
» heur.

» Au reſte ces Rois de la campagne
» n'y ſont honorés, conſidérés, qu'à
» proportion du bien qu'ils y font. Le
» culte ceſſe où finiſſent les bienfaits;
» & l'on ſe diſpenſe à leur égard de
» cette crainte, de cette admiration ſi
» ordinaire chez les autres peuples. On
» ne tient pas plus à eux, qu'ils ne tien-
» nent à la Cour; & on les laiſſe ſeuls
» jouir triſtement de leurs prérogatives.
» Auſſi leur arrive-t-il le plus ſouvent,
» ce que diſoit un d'entr'eux : on ne
» peut nous arrêter pour dettes; mais
» nous ne trouvons point de crédit.
» Pour tout ſerment nous ne ſommes
» obligés de jurer que ſur notre hon-
» neur; mais peu de gens veulent nous
» croire. Il y a une loi qui défend de mal
» parler de nous; mais il nous arrive,
» comme à d'autres, d'être battus dans
» les rues. Notre naiſſance nous donne
» entrée au Parlement; mais ce n'eſt
» pas tout-à-fait notre Chambre qui
» gouverne; les affaires de conſéquence
» ſe décident preſque toujours par les
» Communes ».

Nous côtoyâmes des bois de haute-futaie, aussi fournis que les quarts de réserve des forêts de France les mieux tenues ; ils appartiennent à l'Archevêque & au Chapitre de Cantorbery. Le chêne, l'orme, le frêne sont les prici-paux arbres qui croissent en Angleterre. Ils fournissent des bois propres pour les édifices & pour la construction des vaisseaux. Plusieurs ouvriers y trouvent la matiere de différens ouvrages, dont la plupart forment autant de branches de commerce.

La Grande-Bretagne a été long-tems couverte de bois ; elle en est aujourd'hui fort dégarnie. Les réglemens qui tendent à leur conservation, sont tous les jours éludés par des permissions particulieres qui y dérogent. Mais si les vastes forêts qui couvroient ce pays anciennement, ont en partie disparu, les bosquets, dont les collines sont couronnées, les haies dont les prés & les champs sont par tout environnés, font plus de plaisir à la vue, & prouvent à la fois la richesse du terrein & l'industrie de ceux qui le cultivent. Ce qui contribue sur-tout à la beauté de cette campagne, c'est le grand nombre de

& de maisons charmantes dont
ſt meublée. Sans être auſſi magnifi-
que les nôtres, elles ſont ſi jolies,
iées, qu'elles forment de toutes
les aſpects les plus rians.
ous rencontrâmes quelques égliſes
iſſiales d'ancienne conſtruction,
inées en platte-forme bordée de
aux, qui annoncent qu'elles jouiſ-
it des droits de ſeigneurie. Les fer-
qui bordent & avoiſinent les che-
, ſont bâties de brique, couvertes
iles, & éclairées par des croiſées
itres. L'aiſance intérieure répond
le du dehors. Les payſans, les voi-
rs ſont vêtus de drap, avec une
agotte & de bonnes bottines. Le
t du fermier prend ſon thé avant
d'aller à la charrue. Les femmes,
illes ne ſe contentent pas de s'ha-
r, elles ſe parent. L'hiver elles ont
etits manteaux de drap pour ſe mu-
contre le froid, l'été des chapeaux
aille pour ſe garantir du ſoleil. L'eſ-
e d'opulence dont elles jouiſſent,
permet de ménager leur teint
lles ont en général aſſez beau. Il eſt
de les voir occupées à des ouvra-
pénibles. En France une jeune vil-

geoiſe n'eſt qu'une payſanne ; ici c'eſt une bergere de roman.

C'eſt ſur-tout aux Courſes de chevaux, qu'on s'apperçoit de l'aiſance des habitans de la campagne. Il ne s'en fait aucune, où l'on ne trouve deux mille villageois, dont la plupart ont en croupe leur femme, leur fille ou leur maîtreſſe. Ils doivent une partie de leur bonheur à la maniere dont ſont aſſis les impôts : les terres ſeules en ſont chargées ; le fermier ne paie ni taille, ni induſtrie, ni cette foule de droits moins onéreux par leur quotité, qu'inquiétans par leur perception. Il n'a point à craindre que les améliorations tournent contre lui-même ; elles ſont au contraire récompenſées par le gouvernement. L'abondance, il eſt vrai, rend le payſan Anglois fier, ſuperbe, inſolent, égal à ſon Seigneur qui mendie ſon ſuffrage pour les élections. Il n'a aucun rapport avec le Roi, qui n'eſt à ſes yeux que le Penſionnaire de la nation ; & il ne connoît d'autre autorité que celle des loix, qu'il ſait même éluder avec de l'argent.

Les grands chemins ruinés par les guerres civiles, & négligés juſqu'au regne

regne de George II, ont été, sous ce Prince, pris en considération par le Parlement. Ils sont bons en été, mais impraticables en hiver : ce qui rend les chaises de postes très-rares ; & dans bien des endroits on ne va pas en carrosse sans quelque danger. On se plaint que les actes du Parlement, qui ordonnent la réparation des chemins, ne servent qu'à enrichir les personnes qui en ont l'entreprise, & à faire payer aux passans des droits qui vont rarement à leur destination.

Si vous demandez la raison de ces abus, les Anglois vous répondent qu'ils sont inévitables dans un pays libre. Puis ils nous objectent nos corvées qu'ils regardent comme une vexation tyrannique (1), qui accable l'humanité, produit du relâchement dans les travaux, & fait un tort irréparable à l'agriculture. « Vous êtes obligés, nous disent-» ils, de vous en rapporter à des Sub-» délégués, ou mal instruits, ou qui, » pour ne pas se compromettre avec » les Seigneurs des terres, n'osent don-» ner un état exact de la véritable force

(1) Depuis cette lettre écrite en 1755, les Corvées sont été entiérement supprimées en France.

» Les travaux ſont dirigés par c
» queurs qui ont l'inſpection ſur u
» taine étendue de terrein. Ce ſ
» core des payſans payés, à ta
» mois, intéreſſés par conſéquent
» durer l'ouvrage, & qui, loin d'
» les corvoyeurs, autoriſent le
» reſſe ou leur négligence. Guidé
» eſprit de cupidité, l'Entrepren
» ſert ſouvent des matériaux po
» ouvrages particuliers, & les fai
» duire par les corvéables, à qu
» indifférent de les tranſporter d
» lieu plutôt que dans un autre.
» rendent ſur le chemin le plu
» qu'ils peuvent, & trouvent le
» cuſe dans l'éloignement. Par la
» raiſon, ils s'en retournent de
» heure, & ſe gardent bien de tra
» avant que d'être tous raſſembl

inconvéniens en Angleterre, où il n'y a ni corvées, ni Ingénieurs des ponts & chaussées. Les grands chemins y sont moins coûteux, moins nécessaires qu'en France, parce que les transports considérables se faisant par mer, nous avons peu besoin de rouliers. Chaque village a une barriere qui se ferme devant chaque voiture; & l'on paie suivant le nombre des chevaux qui forment l'attelage. Le prix est affiché sur un poteau planté à ce dessein; & l'argent est employé ou doit l'être à la réparation du chemin. Il n'est ni rang ni dignité à l'abri de ces péages; le Roi lui-même y est soumis; & la barriere se fermeroit devant son carrosse, si ses Officiers ne payoient d'avance ».

Les grandes routes ne sont ni alignées ni tirées au cordeau. La propriété est une chose si sacrée en Angleterre, que les loix l'ont mise à l'abri de toute atteinte non-seulement de la part des Inspecteurs, mais du Roi même. Ces chaussées ont dans toute leur largeur un trotoir un peu élevé pour les gens de pied; dans les endroits où le terrein trop étroit n'a pu se prêter à cet arrange-

ment, les propriétaires des champs voisins sont obligés de permettre le passage sur leurs terres ; mais ils réparent ce petit dommage par le soin qu'ils prennent de les cultiver.

Les Anglois sont peut-être le peuple de l'Europe, qui s'est le plus appliqué à l'agriculture, & a imaginé les méthodes les plus propres à la perfectionner. Des hommes de génie, uniquement livrés à cette science, n'ont épargné ni frais, ni recherches, ni expériences, pour trouver le moyen de donner au sol la plus grande fécondité, & doubler, tripler même les revenus sans augmenter les dépenses. Les découvertes les plus heureuses sont celles de M. Tull, dont le systême n'a pas moins de partisans parmi nous, que chez les Anglois.

Les principes fondamentaux de cet Ecrivain cultivateur se réduisent à bien préparer son champ, à choisir de bonne semence, à la distribuer convenablement, à disposer le terrein de la maniere la plus avantageuse, & à cultiver les plantes, dès qu'elles commencent à se montrer. « La nourriture de ces plantes, » répandue dans toutes les parties de la » glebe, y seroit inutilement, dit M. » Tull, si elles ne pouvoient la recueil-

» lir. Il eſt donc eſſentiel de diſpoſer la
» terre de façon, qu'elles aient la faci-
» lité de profiter de cette nourriture.
» Pour cela, il en faut tellement diviſer
» les molécules, qu'elles laiſſent entre
» elles une infinité de petits eſpaces,
» où les racines puiſſent s'inſinuer &
» puiſer facilement les ſucs nourriciers.
» On procure cette diviſion de deux
» manieres, ou par la fermentation, en
» mêlant du fumier avec la terre, ou
» par les labours, en briſant méchani-
» quement les molécules ; mais il eſt
» plus avantageux d'augmenter la ferti-
» lité par les labours, que par les fu-
» miers qui alterent toujours un peu la
» qualité des productions. D'ailleurs on
» n'eſt pas maître d'en avoir par-tout,
» autant qu'on en auroit beſoin ; au
» lieu qu'on peut toujours répéter les
» labours, ſans craindre de nuire à la
» bonté du grain. Les engrais peuvent
» bien, à la vérité, fournir quelque
» ſubſtance à la terre ; mais par les la-
» bours réitérés, on en expoſe ſucceſſi-
» vement les différentes parties aux in-
» fluences de l'air, du ſoleil & de la
» pluie ; ce qui la rend très-propre à la
» végétation. De plus le fumier attire



» du fumier, & n'ont aucun d
» convéniens. On ne sauroit do
» les multiplier ; & c'est un de
» essentiels de la nouvelle méth

Le choix des semences est
un objet digne d'attention.
croit qu'il faut toujours les t
meilleurs terreins, choisir les p
velles, & acheter par préfé
bled des glaneuses. Comme il
cueilli épi par épi, il est très
mauvaises graines ; quant à la
de le distribuer, l'Auteur pro
instrument qu'il appelle un Sen
dont il donne plusieurs descrip
suffit de vous dire, Madame, p
en faire prendre une légere id
ce Semoir étant tiré par un
chevaux, forme des rigoles,
quelles il fait tomber la quanti

» poignée est plus forte que l'autre ; & » si le grain est menu, il en tient une » plus grande quantité dans la main du » Semeur. D'ailleurs si le champ est ra- » boteux & plein de mottes, la plus » grande partie de la semence s'amasse » dans les fonds ; & il en reste peu sur » les éminences ; d'où il résulte que la » distribution est très-inégale. Enfin on » est obligé d'employer trop de grain ; » parce que, comme il est enterré à dif- » férentes profondeurs, celui qui l'est » trop ne leve point, tandis qu'une » partie qui reste hors de terre, est » mangée par les oiseaux ».

Ce n'est pas seulement dans la maniere de semer, que M. Tull s'écarte de la méthode ordinaire : il propose encore un arrangement particulier dans la distribution du terrein. Il veut qu'on divise un champ en planches & en plattes-bandes ; que sur chaque planche on seme deux ou trois rangées de grain ; qu'entre chaque rangée, il y ait une séparation de sept à huit pouces ; & que les plattes-bandes, c'est-à-dire, l'espace vuide qui sépare les planches, aient environ quatre ou cinq pieds de lar-



» on reviendra de cette préven
» considérant que chaque grain
» ment aura produit vingt o
» tuyaux, au lieu qu'il n'en
» que deux ou trois en suivant l
» usitée. S'il étoit possible de d
» ces trente tuyaux dans les
» bandes, la terre paroîtroit a
» verte, que si l'on avoit semé
» naire toute l'étendue du cham
» cette différence néanmoins,
» épis sont plus gros dans la
» nouvelle, & remplis de ble
» formé : il s'ensuit que la réc
» réellement plus abondante ».

Ce n'est pas assez d'avoir b
paré la terre ; il faut encore cul
plantes, par de fréquens lab
mesure qu'elles croissent, &
point abandonner, qu'elles n
parvenues à leur parfaite r

» empêchent de répandre leurs semen-
» ces & de se multiplier d'une façon
» nuisible, outre que ces graines mêlées
» avec le bled le déprécient considéra-
» blement. Il n'est point à craindre que
» ces sortes de labours nuisent aux ra-
» cines du froment; parce qu'il est prou-
» vé par expérience, que pour une
» que l'on coupe, il en revient plu-
» sieurs nouvelles, qui sont plus pro-
» pres à tirer les sucs de la terre. Ainsi
» le nombre des bouches ou des suçoirs
» est augmenté par une cause qui sem-
» bloit devoir les diminuer. Enfin ces
» racines s'étendant jusqu'aux plattes-
» bandes, en tirent encore beaucoup
» de nourriture; parce qu'on a grand
» soin d'entretenir ce terrein vuide
» dans une culture parfaite ».

C'est aux Anglois que nous devons les premiers progrès de la bonne agriculture. Les disettes, autrefois si fréquentes dans ce royaume, montrerent à ce peuple marchand & guerrier, que pour exécuter ses grands desseins de commerce, il falloit se procurer une subsistance indépendante de ses voisins. Après la longue guerre civile entre Charles I & son Parlement, l'Angle-

terre se trouvant épuisée, on travailla avec ardeur à réparer ses pertes par un commerce étendu ; & pour y parvenir, on le fonda sur une bonne culture. Les Savans détruisirent les préjugés en introduisant de meilleures méthodes; & le Gouvernement établit une police favorable au Cultivateur. C'est depuis cette époque, qu'on peut dater la grandeur, la richesse & la puissance de la Grande-Bretagne. On sait qu'une récolte médiocre de ce pays fournit, pendant trois ans, une nourriture suffisante à ses nombreux habitans.

Cette Isle contient plus de cinquante millions d'arpens de terres labourables. Ses principales productions sont le bled, le chanvre, le lin, le safran, le houblon, les fruits & la régliffe. Il y a bien des pays où les champs à froment rendent plus que dans celui-ci ; mais ils sont presque tous sujets à des retours de mauvaises années, qui diminuent considérablement l'avantage de leur fertilité. Il est rare, au contraire, que l'Angleterre souffre de l'inconstance de ses récoltes. Aussi a-t-elle toujours assez de bled de reste, pour en remplir de vastes magasins qu'elle ouvre lorsque

la France, l'Eſpagne & le Portugal éprouvent quelque diſette. Les fermiers ſont dans l'uſage de vendre leur grain avant que de le faire ſortir de leur grange. Ils en prennent une poignée dans un linge, vont au marché; & ſur cet échantillon, ils concluent avec les Marchands qui s'y rencontrent. Croiriez vous qu'il ſe conſomme dans la Grande-Bretagne, tant pour la biere double que pour la diſtillation, plus de trente millions de boiſſeaux d'orge ou de froment, ſans parler de ce qu'on emploie pour la petite biere, dont on fait uſage à tous les repas. Le ſeul impôt qui ſe leve ſur la biere forte, rapporte par an huit cens mille livres ſterlings à l'Etat. La paille eſt la matiere de pluſieurs manufactures. On en fabrique des chapeaux dont le débit eſt fort augmenté, depuis que les Dames Angloiſes ont ceſſé de porter ceux qui viennent des iſles Bermudes.

Le Gouvernement encourage & récompenſe l'exportation des grains hors du royaume. On a ſupputé ces ſortes de gratifications; & l'on a trouvé qu'elles montoient, année commune, à plus de deux millions de notre monnoie. Auſſi

aux dépens des autres nations.
fois c'étoit nous qui vendions des
aux Anglois ; mais aujourd'hui
négoce est restreint par des régl
qui le gênent, ce sont eux qui
pandent en France & dans tout
rope.

Par un effet de la gratificatio
je viens de parler, la Grande
tagne a changé de face. Un sol in
des pâturages arides sont deven
champs fertiles & de riches p
Depuis 1689, il n'y a pas eu d'a
que le Parlement n'ait passé qui
vingt actes particuliers, pour per
d'enclore des communes ; & ces
ainsi mises en valeur, ont triplé
venu. La culture n'a pas pu augm
sans employer plus d'hommes, c
vaux, de bœufs & de mouton
labourer & engraisser les terres.

reuse. Les campagnes désertes eurent de nouvelles habitations, & ressemblerent à un immense jardin par l'effet naturel de cette heureuse activité qui caractérise le peuple Britannique. L'abondance regne toujours dans un état, où la culture est en honneur : pour faire naître l'industrie, il suffit de lui promettre des récompenses. La nature n'est pas plus prodigue pour les Anglois, que pour les autres nations ; leur climat n'est pas plus favorable ni leur sol plus fertile que celui des autres pays ; mais un arpent travaillé par des mains laborieuses, rapporte plus qu'un vaste champ lâchement cultivé par un peuple paresseux.

Plus j'avançois vers la Capitale, plus je voyois les campagnes étaler cette majesté champêtre, où les Grands, indépendans de la Cour, ont sagement fixé la sphere de leur orgueil & de leurs plaisirs. Le Monarque voudroit en vain les tirer de leurs châteaux par l'appas de ses faveurs, pour les priver de l'amour des peuples, & les dépouiller de l'intérêt qu'ils prennent à leurs Vassaux en les attachant à sa personne : ils préferent de régner à la campagne, dont

leur présence ennoblit les travaux & contribue à sa fécondité.

Ainsi, de nos jours, cette Isle fortunée a découvert sur la surface de ses terres, une mine nouvelle d'une possession plus précieuse, que celle des trésors de l'Amérique. Sa culture & ses récoltes n'ont plus eu de bornes, dès que ses laboureurs ont été sûrs d'une consommation certaine. En place de vastes greniers de prévoyance & de ressource, elle a des plaines immenses, dont le produit se renouvelle & s'accroît toutes les années. Un des avantages dont elle peut sur-tout se glorifier, soit qu'elle le possede en plus grande abondance que les autres nations, soit qu'elle l'emporte par l'excellent usage qu'elle sait en faire, ce sont ses marnes dont on trouve tant de différentes sortes, qu'il n'y a pas de nature de terre, qu'elles ne puissent rendre fertile.

La partie de l'agriculture, qui comprend le gouvernement des bestiaux, sert de fondement au commerce intérieur. Ceux qui y ont le plus de rapport, sont les bœufs, les moutons, les chevaux, les daims, les cerfs, les porcs, les chiens & les chevres. Les gros bœufs

d'Angleterre se tirent des comtés de Lancastre & de Sommerset; mais les meilleurs, pour le goût, sont de la province de Buckingham. Les fermiers allaitent les veaux avec beaucoup d'attention : le soin qu'ils en prennent est presque un art chez eux. Le commerce que produisent les bœufs du pays, consiste principalement en viandes salées, dont on se sert pour avitailler les vaisseaux. Il s'en fait une exportation considérable, tant en France qu'aux colonies Angloises de l'Amérique. Celle du beurre, des cuirs, du suif & du fromage est prodigieuse; & il y a des foires très-célebres pour la derniere de ces denrées. Le seul comté de Chester, dont le fromage passe pour le meilleur de toute l'Isle, en envoie trente mille tonnes à la foire de Stourbridge. Celui qui se fait au village de Chadder approche fort du Parmesan; tout le lait de cette paroisse, par un accord passé avec les habitans, est destiné pour cet usage. Les comtés de Suffolck, de Cambridge, & le duché d'Yorck fournissent le meilleur beurre; celui de Cambridge sur-tout est fort estimé.

Presque tout le bœuf salé que consommoit la marine Angloise, lui étoit fourni anciennement par les Irlandois. Leur pays, riche en pâturages, produisoit beaucoup plus de bestiaux qu'il n'en falloit, pour nourrir les habitans; mais ils manquoient de grains, & l'Angleterre leur en procuroit. Il en résultoit pour cette Isle une plus grande population; car la terre que l'on cultive en grains, emploie plus de bras, que celle qui est réservée pour la nourriture des troupeaux. Aujourd'hui nos Insulaires semblent préférer les nombreux bestiaux aux nombreuses charrues: dans plusieurs contrées les terres ne sont plus ensemencées; ce sont des prairies couvertes de bœufs & de moutons. Les habitans y sont peut-être plus riches qu'ils n'étoient; mais les hommes y sont plus rares. Pour peu que ce goût se communique, la plus grande partie de l'Angleterre ne produira plus de grains; & loin d'en vendre à l'étranger, à peine en restera-t-il pour elle-même.

La laine, la chair & les peaux de moutons sont encore des objets d'un trafic prodigieux. Pour vous donner quelque idée de la multitude surpre-

ıte de bêtes à laine qu'on éleve dans
Grande-Bretagne, il suffit de vous
e que le nombre des toisons qui se
ıpent chaque année, monte à plus
trente millions, & chaque toison
rnit au moins quatre livres de laine.
'occasion d'une gageure, on a dressé
état des moutons qui se trouvent aux
'irons de Dorchester à deux lieues
ronde; & l'on en a compté plus
six cens mille.

De si nombreux troupeaux ne pou-
t, sans des frais immenses, être mis
s des étables, on ne les y retire en
ın tems dans la plupart des provin-
Pour les garantir de la rigueur des
ers, on les enduit, de la tête aux
ls, d'une composition de goudron
le graisse bouillis ensemble; mais
e que cette précaution n'empêche
que plusieurs ne meurent de froid,
enduit gâte les laines dont il ne se
che que très-difficilement. Les pro-
es les moins propres, par leur sté-
é, à nourrir des bêtes à laine, vou-
se procurer un avantange que leur
se la nature, ont fait des pâturages
des terreins arides & sablonneux

en y ſemant du treffle & du ſain-foin; & quand l'herbe manque, on la remplace par des navets. Les moutons les mangent dans le champ même qu'on veut échauffer & engraiſſer.

Les Anglois étoient déjà ſi jaloux de leurs troupeaux ſous le regne d'Henri VI, que ce Prince défendit de tranſporter aucun mouton hors du royaume, dans la crainte que ſi l'eſpece ſe multiplioit au-delà de la mer, la nation ne ſe vît privée de ſon commerce de laine, le plus conſidérable qu'elle fît alors. Cette défenſe renouvellée ſous les regnes ſuivans, ſubſiſte encore. Le contrevenant perd, pour la premiere fois, tous ſes biens, eſt détenu en priſon pendant un an; & à la fin de l'année on lui coupe la main en plein marché. Cette main eſt enſuite clouée à un poteau dans un endroit apparent; & en cas de récidive, ce malheureux eſt puni de mort. Comme on ne connoît guere de laines ſupérieures à celles d'Angleterre pour la fabrique des draps, l'importance de s'en aſſurer la poſſeſſion excluſive, eſt ce qui a déterminé le miniſtere à impoſer des peines ſi rigou-

reuses pour des fautes, en apparence, si légeres.

Ces fabriques tiennent le premier rang parmi les manufactures de la Grande-Bretagne. On y fait des étoffes propres pour tous les climats, & si fines, qu'elles peuvent tenir lieu de celles de soie, de coton & de fil. On a poussé l'industrie jusqu'à en faire de la dentelle & des rubans. La ville d'Excester vend toutes les semaines pour plus de dix milles guinées de serge & d'étoffes croisées. Les pays où les Anglois envoient leurs draps, sont la Turquie, l'Allemagne, la Norvege, la Moscovie, l'Espagne, l'Italie, le Portugal & les Indes. Il y a des calculateurs qui prétendent que le total de ces différentes ventes va au-delà de cent soixante millions, en y comprenant ce qui se débite dans le pays.

Ces peuples ne connurent pas d'abord toute l'étendue de leurs richesses. Ils ne savoient que se nourrir de la chair, & se couvrir de la toison de leurs troupeaux. Ils vendirent longtems leurs laines aux Hollandois & aux Flamands, qui seuls avoient des manu-

Elles furent favorisées par He
mais elles ne prirent un établ
solide, que sous le regne d'E
L'industrie ouvrit les yeux à
jets sur les avantages qu'ils pc
retirer de leurs bestiaux ; cel
nourrir de leur chair fut regard
un des moindres : les manufac
commerce, l'agriculture & le
rent portés à un degré de p
inconnu jusqu'alors.

Henri VIII est le premier qu
né des réglemens touchant les
royaume. Le propriétaire ou l
d'un parc d'un mille d'éten
obligé d'y entretenir deux jun
par un autre statut, il est dé
laisser couvrir ces jumens par
vaux d'une structure au-dessou
tre pieds, mesurés depuis le
jambes de devant jusqu'au

nerre. On en vend beaucoup aux nations voisines ; & l'on en transporte dans les colonies. Les plus estimés naissent dans la province d'Incoln. Ceux qui élevent ces animaux, font couvrir les jumens par des chevaux Barbes, Turcs ou Napolitains ; & c'est à cette méthode, que les Anglois reconnoissent devoir leurs Guildings, dont on vante sur-tout la vîtesse. La célebre course de Fontainebleau à Paris en une heure quarante-sept minutes & demie, est une preuve de leur étonnante célérité.

C'est sur-tout à New-Market, village à deux lieues de Cambridge, dans les mois d'avril & de septembre, que se font, pendant quinze jours, les plus fameuses courses de toute l'Angleterre. Le Roi y a une petite maison ; & les plus grands Seigneurs s'y rendent de toutes les provinces du royaume. Là les rangs sont confondus ; & la qualité de Citoyen suffit pour avoir droit d'entrer en lice. L'Artisan dispute le prix au Gentilhomme & le gagne. Les carrosses qui ont amené une partie des assistans, sont rangés sur trois ou quatre files, sans embarras, sans tumulte, & sur-tout, sans prétention de préséance.

un tel ... doux & ... , regard
évolutions de tous les spectateur
dans un cercle de deux ou trois m
suivent la course avec intérêt ; e
ner la vive curiosité des uns
transports turbulens des autres
témoin des cris & des mouv
violens de ceux qui s'intéressen
paris ; c'est, pour ainsi dire, la r
sentation d'une bataille, dont on
sans en éprouver la terreur & les
gers ; & l'on ne peut disconvenir
pareil tableau ne soit digne d'a
toute une nation.

Ces Courses, qui occasionnen
gageures considérables, divisen
deux partis tout ce qui se trouve
sent. C'est un jeu de hasard de
dangereux, & qui ruine plusieur
milles : mais il entretient aussi l
coup de monde, & fait refluer to

ur plus important, par les fréquens
oyages de la Noblesse dans ses terres,
ar la consommation des denrées du
ays. L'argent gagné se dépense sur les
eux même en fêtes & en divertisse-
ens; & cette espece de manie produit
ès-lors un bon effet, en y conservant
es sommes immenses qu'absorberoit la
apitale.

Le lieu où se fait la Course, est envi-
onné de poteaux qui en défendent
'entrée aux assistans; & quelquefois il
'y a ni lice ni barriere : les chevaux
ourent au milieu de la foule, qui ne
'écarte qu'autant qu'il est nécessaire,
our leur livrer passage, en les animant
lu geste & de la voix. Le cheval part
rois fois d'un endroit marqué & re-
vient de même. Le prix ne s'adjuge qu'à
celui qui, dans ces trois courses, ar-
rive deux fois le premier au but; & s'il
est vainqueur dans les deux premieres,
la troisieme n'a pas lieu.

Avant la Course, le cavalier, la selle
& tout l'équipage du cheval sont pesés
sous les yeux des Juges, afin que la char-
ge soit égale pour tous les chevaux ad-
mis à cet exercice. Vous n'imaginez pas
la vîtesse de ces animaux; ils semblent

l'air, le manche du fouet fixe en
La victoire est due souvent à la
noissance qu'ils ont de leur mor
& à la direction qu'ils lui donnen
poussant ou la ménageant à prop

Le Vainqueur arrivé au but,
peine se tirer de la foule qui le fé
le caresse, l'embrasse avec une ef
de cœur difficile à exprimer. On
cueille avec des acclamations
donneroit à peine à l'homme qui
le mieux servi la patrie. Le chev
vient lui-même un animal de distinc
son nom & sa victoire sont ann
avec pompe dans tous les écrit
blics; on grave son portrait; les
tilshommes de campagne en tap
leurs cabinets, les aubergistes
hôtelleries; & le graveur débite
promptement une estampe de

Un auteur Anglois a proposé par souscription un livre intitulé : « Histoire de tous les chevaux qui ont » remporté le prix à New-Market & » autres Courses célebres d'Angleterre, » depuis leur établissement jusqu'à la » présente année, avec leur généalogie, » & leurs portraits en taille-douce. On » y a joint les noms des Palfreniers qui » les ont montés, & des Seigneurs à qui » ils ont appartenu; & pour l'instruction » du lecteur, on y rend le compte le » plus exact de toutes les gageures con» sidérables qui ont été faites pour & » contre chaque cheval ».

L'extérieur de ces animaux n'en annonce pas toujours la valeur. Ils sont absolument efflanqués ; & la tête qu'ils portent en avant au bout d'un cou très-alongé, leur ôte toutes les graces, dont la premiere est de bien tenir la tête. Cette race est néanmoins la plus estimée ; &, en général, les Anglois ont pour les chevaux une affection si particuliere, qu'il leur arrive rarement de les frapper; le grand fouet de baleine dont sont armés les charretiers & les cochers, leur sert à les diriger plutôt par des signes, que par des coups. On ne leur parle

gne, toute l'attention qu'on a
eux. Un laboureur amene ſon c
chez le maréchal, l'attache à un ar
lui parle, le careſſe, ôte ſon hal
lui met ſur les yeux; & le tenant
tête, il continue à lui parler, à l
ter tant que dure l'opération. Ces
traitemens rendent les chevaux
dociles qu'amis de l'homme. Lorſ
carroſſe ſuperbement attelé s'arrê
porte d'une maiſon, les enfans vie
jouer avec eux; & ces animaux leu
dent leurs careſſes. Il s'en faut bien
ait les mêmes égards pour les ânes,
l'on eſt dans l'uſage de couper les
les au niveau de la tête; ce qui le
nature la phyſionomie de la mani
plus frappante & la plus ridicule.

Les Anglois, qui ont écrit ſur t
ſortes de matieres, ſont ſpéciale

vous en exceptez ceux du docteu:
[H]alles & de M. Tull, ce sont des riches-
[s]es dont ils ne peuvent guere jouir, soit
[p]ar le dégoût qu'emporte avec lui un
[a]mas confus de connoissances sans mé-
[t]hode, d'expériences sans philosophie,
[d]e raisonnemens sans pratique; soit par-
[c]e que ces ouvrages contiennent une in-
[f]inité d'erreurs répétées successivement,
[q]ue les yeux seuls de l'expérience peu-
[v]ent distinguer de la vérité. Cependant
[o]n trouve rarement ici de ces esprits su-
[p]erficiels, qui se font gloire de les dédai-
[g]ner, & leur préferent la lecture des
vers ou des romans. Ce qui peut con-
[t]ribuer à l'aisance des citoyens, faciliter
& multiplier les commodités de la vie,
paroît en Angleterre aussi noble & plus
important, que des madrigaux, des
scenes rimaillées, & des aventures fac-
tices. On se garde bien d'attacher une
idée de bassesse à des objets que les Hé-
siode, les Virgile, les Rapin, les Va-
niere ont jugé dignes d'être chantés par
leurs Muses immortelles.

Je suis, &c.

A Londres, ce 10 août 1755.

APRÈS divers propos ſur la beau
la variété de la campagne, nous
mes notre premiere converſatic
le diſcours tomba ſur le génie
langue Angloiſe. « Cette langue
» M. Tounſton, ſemble participe
» liberté du peuple qui la parle. Sc
» à peu de regles, elle n'a ni déc
» ſons, ni diſtinctions de genres, n
» que point de conjugaiſons. Mai
» principes de notre grammaire ſ
» petit nombre, continua-t-il, la
» nonciation des mots eſt un ol
» preſque inſurmontable pour ce
» veulent apprendre l'Anglois. (
» peut fixer au juſte la quantité de
» ſyllabes ſont ſuſceptibles ;
» qu'une oreille délicate diſtingue
» cette prononciation, pluſieurs e
» d'élévation & d'abaiſſement de

» dans le discours familier comme on
» le lit : au lieu qu'un François a beau
» savoir lire l'anglois, à peine peut-il
» reconnoître, dans la conversation,
» quelques-uns de ces sons qu'il arti-
» culoit dans les livres ; parce qu'il y a
» une très grande différence entre le
» discours soutenu, où chaque mot
» doit être prononcé suivant sa valeur
» syllabique, & le discours ordinaire,
» où la prononciation n'est réglée que
» sur une valeur arbitraire. Les Fran-
» çois ont beaucoup plus de longues
» que de breves, & les Anglois plus de
» breves que de longues. Il arrive donc
» que les uns & les autres, en em-
» ployant les mots communs aux deux
» langues, comme *sentence*, *action*,
» *oracle*, sont fort étonnés de ne point
» s'entendre, parce que les Anglois,
» par une certaine vibration de la voix,
» rendent rapides ou extrêmement
» breves, les mêmes voyelles que les
» François alongent en appuyant sur
» elles. Aussi la plupart de ceux qui
» étudient l'anglois, se contentent-ils
» de savoir le lire & de l'entendre ; ra-
» rement se hasardent-ils à le parler. On
» peut donc goûter tous les ouvrages

» composés dans cette langue, s'en ser-
» vir soi même pour écrire, & ne pas
» comprendre un mot lorsque des An-
» glois s'entretiennent ensemble. Ce
» contraste vient de ce que ces peuples
» ont changé leur prononciation, sans
» changer leur orthographe.

» S'il est vrai, comme le disent quel-
» ques historiens, que les premiers habi-
» tans de l'Angleterre sont sortis de l'Ar-
» ménie, l'idiome qu'on parloit alors,
» a dû conserver de l'analogie avec les
» langues orientales, & n'avoit assuré-
» ment aucune ressemblance avec celle
» qu'on parle aujourd'hui. Les Romains
» ne soumirent qu'une partie de cette
» Isle, & n'y eurent qu'un petit nombre
» d'établissemens; cependant ils y in-
» troduisirent l'usage de la langue la-
» tine; mais à l'exception des colonies
» & des villes où séjournoient les gar-
» nisons, les Bretons qui leur étoient
» soumis, ne parloient qu'un jargon
» corrompu des deux idiomes.

» Les Saxons s'étant rendus maîtres
» de l'Angleterre, y apporterent leur
» langage, qui se répandit prompte-
» ment par-tout, excepté dans le pays
» de Galles, où l'ancienne langue se

» conserve encore. Celle des Saxons » étoit dure, irréguliere, pauvre, sans » systême, & telle que peut l'avoir un » peuple barbare & guerrier. On doute » même qu'ils eussent alors un alpha» bet; mais à l'arrivée du moine Saint» Augustin, ils commencerent à la po» lir ainsi que leurs moeurs. Elle s'étei» gnit insensiblement vers le tems de » Guillaume le Conquérant; & l'an» glois moderne sortit de ses cendres.

» On vit ensuite paroître le pere de » la poésie Angloise, le célebre Chau» cer, qu'on lit encore avec plaisir, » moins à la vérité pour l'agrément du » style, que pour la beauté des images » & la délicatesse des pensées. Thomas » Morus, fameux par ses malheurs plus » encore que par son Utopie, contri» bua beaucoup, au commencement » du seizieme siecle, à polir la langue » qui étoit encore agreste. Jusqu'alors » on n'avoit osé écrire en anglois que » des vers, des lettres familieres, des » ouvrages frivoles; le latin seul pa» roissoit digne d'exprimer ce qui ap» partenoit à la philosophie & au » raisonnement. Ce préjugé qui a été » celui de tous les peuples à la renais-

» Chancelier Bacon eſt le pre
» lui ait donné un caractere de
» de nobleſſe, quoique ſon ſ
» encore dur & guindé. Milt
» gernoon, Sidney & Clare
» ajouterent de nouvelles
» Elle fit enſuite des progrè
» nuels juſqu'à la grande révol
» 1642. Il eſt vrai que le regn
» ques I eſt un mauvais interva
» dant lequel on peut ſe plain
» lement de l'eſprit & du ſtyle
» gnoient parmi nous; mais c
» fut corrigé ſous ſon ſucceſſ
» joignoit à pluſieurs qualités
» tes, une inclination extra
» pour les ſciences.

» Depuis la fatale époque
» guerres civiles, je doute ſi la
» tion de notre langue n'a pas

» gage particulier, qui se glissa dans tous
» les écrits, & dont on ne se défit qu'a-
» près bien des années. Charles II, suivi
» d'une multitude de gens qui l'avoient
» accompagné dans ses voyages, nous
» apporta tant d'usages étrangers, que
» la Cour devint la plus mauvaise école
» d'Angleterre pour l'élocution; & ce
» mal, qui s'est perpétué, durera aussi
» long-tems, qu'on négligera de faire
» prendre une bonne teinture de savoir
» & de goût à la jeune Noblesse, avant
» que de l'introduire dans le monde.
» Les conséquences en sont sensibles
» dans les comédies & les autres Pieces
» qui ont été composées depuis; on
» y trouve tant de mots nouveaux, tant
» de tours affectés, que si le bon goût,
» qui commence à renaître, n'en faisoit
» rejetter un grand nombre, on auroit
» de la peine à les entendre.

» Ceux qui ont le plus contribué à
» l'altération de notre langue, sont les
» poëtes, qui, pour se ménager du tra-
» vail, ont introduit la barbare coutu-
» me d'abréger les mots, afin de les ren-
» dre propres à la mesure de leurs vers.
» Pour raccourcir une syllabe, ils ont
» joint les consonnes les plus difficiles

» à prononcer, sans les séparer par une
» seule voyelle ; & sous prétexte que
» les mots sont languissans lorsqu'ils
» sont articulés dans toute leur lon-
» gueur, ils ont établi cet usage jusques
« dans la parole : la plupart de nos Li-
» vres sont pleins de ces abréviations.

» Cette disposition continuelle à rac-
» courcir les mots par le retranchement
» des voyelles, nous ramene à la bar-
» barie des nations septentrionales
» dont toutes les langues ont le même
» défaut. Les François, les Espagnols,
» les Italiens, quoique descendus com-
» me nous des peuples du Nord, ne
» prononcent l'anglois qu'avec une ex-
» trême difficulté, tandis que les Alle-
» mands, les Suédois, les Danois le
» parlent aisément, parce qu'il appro-
» che plus de leur langue par la multi-
» tude & la dureté des consonnes.

» Cependant si la nôtre est encore
» éloignée de la perfection à laquelle
» elle peut atteindre, j'ose croire que
» nos bons Ecrivains seront toujours
» lus avec estime, & qu'il n'y a point
» de vicissitude qui puisse leur ravir l'im-
» mortalité. Swift se plaignoit de ce
» qu'un établissement semblable à votre

» Académie Françoise, dont l'objet est
» de perfectionner le langage, ne s'é-
» toit point encore formé parmi nous :
» l'Angleterre auroit actuellement un
» dictionnaire qui fixeroit les doutes de
» ses écrivains, & faciliteroit notre
» idiome aux étrangers.

» La liberté que se donnent nos poë-
» tes, de retrancher les voyelles qui les
» embarrassent, rend notre versification
» si aisée, que le Parnasse anglois sera
» toujours un des plus fréquentés de
» l'Europe. Dans nos poëmes épiques &
» dramatiques, nous avons secoué le
» joug de la rime ; nous nous y soumet-
» tons encore dans les autres genres ; &
» notre versification rimée est à peu près
» la même que la vôtre, avec cette diffé-
» rence, que la distinction des rimes
» masculines & féminines n'a aucun
» lieu dans notre poésie, & que vous
» faites plus d'usage que nous des rimes
» mêlées. Nous n'employons presque
» jamais le vers Alexandrin ; nous lui
» préférons celui de cinq pieds ; & tan-
» tôt nous plaçons, comme vous, le
» repos à la quatrieme syllabe, tantôt
» à la sixieme, & quelquefois au mi-
» lieu du vers : mais pour lui donner

» plus d'harmonie & de variété, ces dif-
» férentes pauses ne doivent pas être
» continuées plus de trois fois de suite,
» de peur de lasser l'oreille par une me-
» sure trop continue. Nous répétons
» aussi de tems en tems trois fois la mê-
» me rime, & c'est la maniere dont nous
» fermons ce qu'on appelle une tirade.
» Ces trois derniers vers contiennent
» ordinairement une maxime ; & l'on ne
» doit s'en servir que pour les endroits
» qui ont quelque beauté. Nous comp-
» tons pour rien les E muets, quelque
» part qu'ils se trouvent ; & c'est ce qui
» donne à notre langue la dureté qu'on
» lui reproche. Un autre défaut de
» notre versification est de permettre
» l'*Hiatus*. Pope est de tous nos poëtes
» celui qui en a fait le moins d'usage.

» Nous regardons Chaucer comme
» le créateur & le pere de la poésie na-
» tionale. Le lieu de sa naissance est
» aussi incertain que la patrie d'Ho-
» mere ; plusieurs comtés d'Angleterre
» se disputent l'honneur de lui avoir
» donné le jour. On sait qu'il vivoit au
» quatorzieme siecle sous les regnes
» d'Edouard III, de Richard II &
» d'Henri IV, dont il fut le Poëte,

» l'allié & l'ami. La poésie fut sa prin-
» cipale occupation ; c'est le Ronsard
» de la Grande-Bretagne, mais avec
» plus de mérite que celui de France.
» Il respire dans ses ouvrages cette
» naïveté qui fait le caractere de la lit-
» térature naissante, comme la prodi-
» galité du bel esprit en présage la dé-
» cadence.

» Dans ses voyages, Chaucer s'étoit
» lié d'amitié avec Pétrarque ; mais
» tandis que ce dernier créoit, pour
» ainsi dire, la langue & la poésie tos-
» cane, les progrès des arts étoient
» beaucoup plus lents en Angleterre.
» Dans les Contes du poëte Britanni-
» que, les Prêtres & les Moines ne pa-
» roissoient pas moins souvent sur la
» scene, que dans ceux de Bocace. Il
» en vouloit sur-tout aux fraudes pieu-
» ses qui, dans ces siecles d'ignorance,
» défiguroient la religion. La plupart de
» ses autres poëmes sont des allégories
» dans le goût de celles de Pétrarque.
» Il écrivit aussi plusieurs élégies sur des
» sujets tirés de la fable ou des romans
» de son tems. Il composa des poésies
» morales & chrétiennes pour des Prin-
» cesses ses protectrices. Il fit des fables,

» des ballades, des chanſons ; & le » ſtyle enjoué, ſérieux, tendre & ga» lant lui fut également familier. Un » monument élevé à ſa gloire dans l'ab» baye de Weſtminſter, l'offre ſans » ceſſe aux yeux de la Nation & des » étrangers. Un autre monument en» core plus durable eſt une très-belle » édition de ſes œuvres en un volume » in folio, avec une explication des » expreſſions ſurannées ; car les An» glois d'aujourd'hui ont de la peine à » l'entendre.

» Si de Chaucer je paſſe tout d'un » coup au Poëte Spenſer, qui ne vint » que deux ſiecles après, ce n'eſt pas » que ce long eſpace ait été abſolument » vuide de génies & de talens. Il s'éleva » de tems en tems quelques poëtes qui » ſoutinrent la réputation des Muſes » Angloiſes ; mais depuis Chaucer, leur » gloire ne fut pas portée plus haut, » que le point où il l'avoit laiſſée. Cet » honneur étoit réſervé à Spenſer qui » excella dans tous les genres, & fut » comme le fondateur du ſecond âge de » notre poéſie. Son origine paroît aſſez » obſcure. Il naquit à Londres, fit ſes » études à Cambridge, & n'eut d'appui

» que ſon talent. S'étant retiré à la cam-
» pagne chez un ami, il devint amou-
» reux de cette Roſalinde qu'il a tant
» célébrée dans ſes poéſies paſtorales,
» & dont il ne chanta que les rigueurs.
» Cette belle inhumaine ne ſe laſſa
» point de fournir matiere aux plaintes
» touchantes, dont ce Poëte malheu-
» reux rempliſſoit ſes tendres Eglogues.
» Spenſer rechercha la protection de
» Sidney, le Mecene des beaux-eſprits
» de ſon tems, & lui-même très-bel
» eſprit. Avant que de ſe préſenter, il
» voulut le prévenir en ſa faveur, &
» lui envoya le chant de ſon poëme de
» la *Reine des Fées*, où ſe trouve l'ad-
» mirable deſcription du Déſeſpoir. Sid-
» ney en eut à peine lu quelques ſtan-
» ces, que dans le tranſport de ſon ad-
» miration, il ordonna à ſon Intendant
» de porter cinquante guinées à la per-
» ſonne qui lui avoit remis ces vers.
» Mais continuant de lire, & ſon ex-
» taſe augmentant à chaque page, il
» ajouta encore cinquante guinées. En-
» fin la ſurpriſe de l'Intendant lui faiſant
» différer de porter cet argent, il y en
» joignit cent autres, & dit à cet hom-
» me d'affaires: « courez vîte, car ſi

» vous tardez davantage & que je con-
» tinue de lire, je ferai peut-être tenté
» de lui envoyer tout mon bien ».

» Depuis ce moment, le Poëte fut ad-
» mis dans la société du Courtisan, qui
» le présenta à Elisabeth dont il étoit
» le favori. Cette Princesse accorda à
» Spencer le titre pompeux de Poëte
» Lauréat, espece de charge qui subsiste
» toujours à la Cour d'Angleterre, &
» dont M. Cibber fait aujourd'hui les
» fonctions. Elles consistent à composer
» tous les ans une Ode ou une Cantate
» pour l'anniversaire de la naissance du
» Roi. Ce titre de Poëte en charge pa-
» rut si ridicule à Pope, à Swift & à
» quelques autres beaux esprits de Lon-
» dres, qu'il devint l'objet de leurs plai-
» santeries ; & le Poëte Royal fut im-
» molé à la risée publique dans le fa-
» meux poëme de la Dunciade.

» Le début de Spenser sembloit lui
» ouvrir le chemin de la fortune; mais
» le Grand Trésorier Cécil, ministre
» avare, dur & peu sensible aux charmes
» du bel esprit, laissa le Poëte avec sa
» patente sans pension & sans subsis-
» tance. Pénétré de sa situation, ce der-
» nier ne manquoit aucune occasion de

» la déplorer ; mais privé de ſon appui
» le Chevalier Sidney, qui étoit alors
» occupé dans les négociations ou à la
» guerre, il ne recevoit du Miniſtre que
» des déſagrémens & des refus. Son at-
» tachement pour le Comte d'Eſſex fut
» une des principales cauſes de la haine
» de Cécil, & des différentes diſgraces
» qu'il lui fit eſſuyer. Son indigence ne
» finit qu'avec ſa vie ; mais il fut en-
» terré à Weſtminſter avec les Rois. Le
» ton du ſentiment regne dans ſes ou-
» vrages, où la vérité des peintures
» produit une douce illuſion. On ſe
» croit tranſporté dans un ſéjour d'en-
» chantemens, entouré de Nymphes, &
» en converſation avec les Graces. Ce
» Poëte a beaucoup d'invention, de
» grandeur & de feu, & encore plus
» d'irrégularité & d'inégalité. Son poë-
» me de la *Reine des Fées* eſt en douze
» chants, ou pour mieux dire, en douze
» poëmes, chaque chant ayant ſon
» héros.

» Le protecteur de Spenſer, Philippe
» Sidney, un des plus grands hommes
» que l'Angleterre ait produit dans le
» ſeizieme ſiecle, étoit d'une naiſſance
» illuſtre, & contemporain de l'Auteur

» du Roman d'*Astrée*. Sydney avoit com-
» posé le Roman de l'*Arcadie*. Ces deux
» ouvrages sont du même genre, & ont
» conservé leur réputation chez les
» deux peuples. Des Rois & des Ber-
» geres, des Princesses & des Bergers
» y paroissent tour à tour sur la scene
» & souvent ensemble. Celui de l'Au-
» teur Anglois fut entrepris pour justi-
» fier la condamnation de Marie Stuard,
» Reine d'Ecosse.

» Johnson, qui vivoit dans le même
» tems, composa des tragédies & des
» comédies qui eurent alors beaucoup
» de vogue. Fletcher & Beaumont ses
» contemporains, ont travaillé dans le
» même genre; mais Shakespeare, qui
» écrivoit dans le même siecle, est le pre-
» mier auteur de la Grande-Bretagne
» pour le théatre. Jamais poëte ne fut
» plus inégal; & lorsqu'il est mauvais, il
» l'est si singuliérement, qu'il est inimita-
» ble dans ses défauts comme dans ses
» beautés. Quiconque possede bien son
» Shakespeare, en connoît mieux les
» cerveaux Anglois; car son génie est le
» génie de toute l'Isle. J'en tire la preuve
» de ce qu'il est encore l'idole de la
» Nation. Ou elle ne lui trouve point de

» défauts, ou si elle lui en reconnoît,
» elle les aime, & seroit fâchée qu'il
» ne les eût pas. Les autres grands Poë-
» tes des regnes d'Elisabeth & de Jac-
» ques I, tels que Fulk, le lord Brook
» & le Comte Stirling, n'ont de Sha-
» kespeare que ses difformités.

» Buchanan, qui florissoit alors, n'a
» composé qu'en latin. Il avoit appris
» cette langue à Jacques I qui la parloit
» assez correctement. Ce Monarque exi-
» geant un jour, à son lever, de l'Am-
» bassadeur d'Espagne, qu'il lui répon-
» dît en latin, le Ministre, peu habitué
» à cet idiome, eut le malheur de faire
» quelques solécismes qui exciterent de
» grandes huées. L'Ambassadeur confus
» se retira, & rencontrant Buchanan,
» lui reprocha d'avoir fait un pédant de
» son maître. Un pédant, reprit le
» Poëte ! apprenez que je bénis Dieu,
» de ce que j'en ai pu faire quelque
» chose. Ces dernieres paroles mon-
» trent jusqu'à quel point, alors, nous
» portions déja en Angleterre la liberté
» de parler de nos Rois ».

» Milton, que vous ne connoissez
» en France que depuis que son poëme
» du *Paradis perdu* a été traduit en votre

» langue, a le premier trouvé l'art de
» donner de la force & de la cadence
» à nos vers non rimés. Il a trasmis dans
» cette production, les beautés d'Ho-
» mere, de Virgile & du Tasse; & l'on
» a même prétendu qu'il n'étoit qu'un
» compilateur & un plagiaire. Un Cri-
» tique Anglois, Guillaume Lauder, a
» osé avancer & soutenir que ses com-
» paraisons, ses descriptions, ses dis-
» cours, ses ornemens enfin sont pris
» de différens Poëtes modernes, d'où
» Milton n'a fait, pour ainsi dire, que
» les copier & les traduire; que dans
» tout son ouvrage, il n'y a pas une
» seule idée, dont il soit l'inventeur;
» qu'il s'est approprié jusqu'aux défauts
» même de ses originaux; que ses deux
» premiers chants sont les mêmes que
» ceux de la *Sarcothée* de Masenius;
» que c'est dans le poëme de ce Jésuite
» Allemand, qu'il a puisé l'idée du pa-
» lais, de l'habillement, du char de Lu-
» cifer, du combat des Anges, du dis-
» cours de Satan à son conseil, de la con-
» fusion qui se répandit dans la nature
» après la chûte du premier homme,
» des comparaisons avec Pandore,
» Xercès, Charlemagne; que la tragédie

» de l'*Exil d'Adam*, par Grotius, lui a
» fourni aussi beaucoup de matériaux,
» tels que l'entretien du Premier Hom-
» me avec l'Ange sur la création du
» monde, la description du serpent qui
» a séduit Eve, la belle priere que celle-
» ci adresse après sa chûte à son époux
» qui veut l'abandonner, & la sortie
» d'Adam du paradis; que l'invention
» des armes à feu parmi les Diables, est
» tirée de *la Guerre des Anges* du pro-
» fesseur Saxon Taubmann, &c. En un
» mot, M. Lauder ôte à Milton tout ce
» qui constitue le vrai génie, & sou-
» tient que les endroits les plus vantés
» de son poëme, ne sont que des orne-
» mens qu'il a pillés de côté & d'autre.

» Les Anglois se sont fortement éle-
» vés contre ces accusations; & Milton
» a trouvé parmi eux de zelés défen-
» seurs, qui croient avoir convaincu
» l'agresseur d'ignorance & de mauvaise
» foi. Le *Paradis perdu* resta dans l'obs-
» curité, jusqu'à ce que le lord Somers
» eut dessillé les yeux de sa Nation, &
» lui eut ouvert un trésor qu'elle possé-
» doit sans le savoir.

» Cowley a aussi composé un poëme
» épique, dont le sujet est tiré de l'his-

» toire sainte : ce sont les *Infortunes de* » *David*, où l'on remarque quelque » imagination. Il montra du goût pour » tous les genres de poésie, excepté » pour le dramatique, & fut dans tous, » un auteur médiocre. Quelques traits » anacréontiques plaisent par leur faci- » lité & leur enjouement ; mais ses ou- » vrages, en général, ne présentent » que des sentimens forcés, de languis- » santes allégories, & des pointes ou af- » fectées, ou plates, ou ridicules. Dans » une ode intitulée l'*Extase*, il appelle » saint Paul le Christophe Colomb du » grand univers, parce que cet apôtre » a découvert un troisieme ciel, comme » Colomb un nouveau monde. Cowley » fut employé dans des affaires impor- » tantes par les Rois Charles I & Char- » les II, auxquels il parut toujours fidé- » lement attaché : ce dernier l'honora, » jusqu'à sa mort, de son estime & de » ses bienfaits.

» Emond Waller, l'Ovide & le Chau- » lieu de l'Angleterre, étoit contem- » porain de Voiture, de la Fontaine, » de Saint-Evremont, & de la célebre » Duchesse de Mazarin, avec lesquels il » entretenoit des relations. Il étoit ga-

» lant dans ſes mœurs & dans ſes écrits,
» où l'on reconnoît un eſprit délicat &
» élevé. Il a fait des vers à l'honneur de
» tous les Princes, ſous leſquels il a vé-
» cu; & comme Charles II lui repro-
» choit qu'il en avoit compoſé de meil-
» leurs pour Cromwel que pour lui;
» c'eſt, répondit Waller, que les poëtes
» réuſſiſſent mieux dans les fictions que
» dans les vérités. Son Ode du Triple
» Combat eſt ingénieuſe : il ſuppoſe que
» trois femmes, la Ducheſſe de Mazarin,
» la Ducheſſe de Portſmouth, & une
» autre qu'il nomme Chloris, ſe diſpu-
» tent à l'envi le cœur de Charles II:
» l'amour refuſe de ſe déclarer; il craint
» que celles qu'on aura négligées ne
» ceſſent de lui être fidelles.

» Waller eut à Londres la même ré-
» putation dont Voiture jouiſſoit à Pa-
» ris; & je crois qu'il la méritoit mieux.
» Voiture vint dans un tems où l'on ſor-
» toit de la barbarie : on vouloit avoir
» de l'eſprit; & l'on cherchoit des tours
» au lieu de penſées. Né avec un génie
» frivole & facile, il fut le premier qui
» brilla dans cette aurore de votre litté-
» rature. Waller meilleur que lui, n'é-
» toit pas encore parfait. Ses poéſies

» toire ſainte : ce ſont les *Infortunes de* » *David*, où l'on remarque quelque » imagination. Il montra du goût pour » tous les genres de poéſie, excepté » pour le dramatique, & fut dans tous, » un auteur médiocre. Quelques traits » anacréontiques plaiſent par leur faci- » lité & leur enjouement; mais ſes ou- » vrages, en général, ne préſentent » que des ſentimens forcés, de languiſ- » ſantes allégories, & des pointes ou af- » fectées, ou plates, ou ridicules. Dans » une ode intitulée l'*Extaſe*, il appelle » ſaint Paul le Chriſtophe Colomb du » grand univers, parce que cet apôtre » a découvert un troiſieme ciel, comme » Colomb un nouveau monde. Cowley » fut employé dans des affaires impor- » tantes par les Rois Charles I & Char- » les II, auxquels il parut toujours fidé- » lement attaché : ce dernier l'honora, » juſqu'à ſa mort, de ſon eſtime & de » ſes bienfaits.

» Emond Waller, l'Ovide & le Chau- » lieu de l'Angleterre, étoit contem- » porain de Voiture, de la Fontaine, » de Saint-Evremont, & de la célebre » Ducheſſe de Mazarin, avec leſquels il » entretenoit des relations. Il étoit ga-

» lant dans ses mœurs & dans ses écrits,
» où l'on reconnoît un esprit délicat &
» élevé. Il a fait des vers à l'honneur de
» tous les Princes, sous lesquels il a vé-
» cu; & comme Charles II lui repro-
» choit qu'il en avoit composé de meil-
» leurs pour Cromwel que pour lui;
» c'est, répondit Waller, que les poëtes
» réussissent mieux dans les fictions que
» dans les vérités. Son Ode du Triple
» Combat est ingénieuse: il suppose que
» trois femmes, la Duchesse de Mazarin,
» la Duchesse de Portsmouth, & une
» autre qu'il nomme Chloris, se dispu-
» tent à l'envi le cœur de Charles II:
» l'amour refuse de se déclarer; il craint
» que celles qu'on aura négligées ne
» cessent de lui être fidelles.

» Waller eut à Londres la même ré-
» putation dont Voiture jouissoit à Pa-
» ris; & je crois qu'il la méritoit mieux.
» Voiture vint dans un tems où l'on sor-
» toit de la barbarie: on vouloit avoir
» de l'esprit; & l'on cherchoit des tours
» au lieu de pensées. Né avec un génie
» frivole & facile, il fut le premier qui
» brilla dans cette aurore de votre litté-
» rature. Waller meilleur que lui, n'é-
» toit pas encore parfait. Ses poésies

» vain & de bon poëte. C'est
» Critique des Anglois, quo
» même ait souvent donné
» critique. Il s'accommodoit
» beaux endroits de vos Poët
» manquoit pas ensuite de c
» dans une préface, la piece
» dont il avoit emprunté les
» traits. Plus il devoit à un Aut
» ger, plus il affectoit, pour m
» cher son larcin, d'en parler
» pris; bien différent de nos
» qui sont du moins très-poli
» l'ordinaire, à l'égard de ce
» dévalisent. L'orgueil Anglo
» dire que Dryden déroboit v
» vains, comme ceux qui voler
» fans des gueux, pour avoir
» de les mieux habiller.

» Le premier ouvrage qui

» sion de l'avénement de Charles II au
» trône d'Angleterre. Il en fut récom-
» pensé par la charge de poëte de la
» Cour, à laquelle on joignit celle d'Hif-
» toriographe. Il entra ensuite dans la
» carriere dramatique ; & chaque année
» il donnoit une ou deux pieces de théa-
» tre. *Aureng-Zeb*, la *Conquête de Gre-*
» *nade*, *Antoine & Cléopatre* sont celles
» qui eurent le plus de succès.

» Dryden a aussi écrit sur la théologie,
» sur la politique, sur les arts ; mais de
» tous ses travaux littéraires, ceux qui
» ont le mieux établi sa réputation, sont
» ses traductions en vers d'un grand
» nombre de Poëtes Latins. J'ai déjà
» parlé de celle de Virgile qui fut son
» chef-d'œuvre. Une partie de Juvenal,
» Perse entier, presque tout Ovide, les
» fables anciennes & modernes, tirées
» d'Homere, de Bocace, de Chaucer,
» se succéderent rapidement.

» Ce Poëte n'eut jamais d'autre
» croyance que celle du trône. Anglican
» sous Charles II, Catholique sous son
» successeur, il traduisit la vie de saint
» Xavier par le Pere Bouhours, & écri-
» vit contre l'Eglise Romaine. Guillau-
» me III lui ayant ôté sa charge d'Histo-

» riographe, & la penſion qui y étoit » attachée, cet Auteur ſe trouva réduit » à une médiocrité voiſine de l'indi- » gence. On remarque dans ſes idées, » la grandeur, le brillant & la fécondité » de l'imagination ; dans ſes vers, la » douceur, la force, l'harmonie, la » facilité, la richeſſe des rimes ; dans ſa » proſe, la clarté, le nombre, les gra- » ces & les ornemens, ſans l'emphaſe » bourſoufflée du ſtyle poétique.

» Otway a compoſé une multitude » de pieces de théatre, parmi leſquelles » on diſtingue principalement l'*Orphe-* » *lin*, *Veniſe ſauvée*, & *Don Carlos*. Ce » n'eſt point un Poëte du premier or- » dre ; mais peut-être eut-il fait plus de » progrès dans cet art, ſi ſes débauches » ne l'euſſent tué à trente-cinq ans. » Quelque beautés qu'il y ait dans ſes » ouvrages, il s'y eſt gliſſé des irrégula- » rités & des bouffonneries dignes des » farces monſtrueuſes de Shakeſpeare. » Dans ſa *Veniſe ſauvée*, le vieux Séna- » teur Antonio mord les jambes de ſa » maîtreſſe, lui donne des coups de pied » & des coups de fouet, contrefait le » taureau & le chien, & ſe livre à toutes » les ſingeries, à tous les délires d'un

» vieux . Le Poëte mon-
» tra des talens si mé res pour le
» dramatique, qu'il ite à peine
» qu'on en fasse m

» Le théatre Angl redevable à
» Congrève de ses eures comédies.
» Ses pieces sont es de caractères
» nuancés avec u extrême finesse,
» sans aucun mé mauvaises
» plaisanteries. On y voit par-tout le
» langage des honnêtes gens avec des
» actions de frippon. Le mérite & la ré-
» putation de ce Poëte l'éleverent à des
» emplois honorables. Il quitta les Mu-
» ses de bonne heure, & se contenta de
» composer, dans l'occasion, quelques
» pieces fugitives que l'amitié ou l'a-
» mour lui arrach . Le *Fourbe*, le
» *Vieux garçon*, *Am pour amour*,
» l'*Epouse du matin*, le *C n nonde*
» sont les titres de ses pri les co-
» médies.

» Farquhar avo t un génie plus véri-
» tablement comi , que les plus esti-
» més de ses rivau ; l étoit resserré
» par la médiocrité de son état. Avec la
» fortune de Steele ou de Congrève, il
» auroit peut-être mieux écrit qu'aucun
» d'eux. On voit dans son *Chevalier*

» de son héros un Chevalier Pr
» rien, courant les provinces
» terre, parlant & agissant en
» quence des principes dont il es
» redressant les prétendus torts
» frent à ses yeux, & établiss
» tout la réforme & le rigori
» nouveau Don Quichotte a
» Sancho-Pança. Ralph est l
» d'Hudibras : on en fait exprès
» pendant, pour l'opposer à son
» & comme le bon sens de Sanc
» traste merveilleusement avec l
» de Don Quichotte, il n'y a d
» rien de plus plaisant, que le
» dont Ralph accable Hudibras
» dispute.

» Charles II étoit si enthousi
» ce poëme, qu'il le savoit par c
» citoit des morceaux à chaque
» l'avoit toujours dans sa poch

» mauvais Poëtes, n'auroit pas laissé Ho-
» mere dans l'indigence ; au lieu qu'on
» reproche au Roi de la Grande Breta-
» gne, de n'avoir pas tiré Butler de la
» misere.

» La guerre civile, qui fait le sujet du
» poëme d'Hudibras, fut allumée par une
» ligue prétendue sainte, pareille à celle
» qui enfanta, parmi vous, les troubles
» prétendus saints du regne d'Henri III.
» Comme celle-ci fut antérieure, on
» peut croire qu'elle servit d'exemple à
» l'autre. En France, les Catholiques se
» liguerent pour détruire le Calvinisme,
» & sous ce prétexte, pour renverser
» Henri III du trône, en éloigner Henri
» IV, & peut-être pour les faire mourir
» l'un & l'autre. En Angleterre, les Pres-
» bytériens se réunirent pour abolir l'é-
» piscopat & la monarchie qui en étoit
» le soutien. Ces deux factions eurent
» le même enthousiasme, la même cruau-
» té. Toutes deux causerent la désola-
» tion des deux royaumes & le meurtre
» des deux Rois. M. de Voltaire a chan-
» té, en vers héroïques, la ligue Fran-
» çoise, & l'auteur d'Hudibras, en vers
» burlesques, celle des Anglois.

» Mylord Bolingbroke avoit aussi cul-



» il ne tenoit assurément qu'à
» faire, à l'exemple du Cardin
» chelieu, des admirateurs parm
» de lettres, dont sa place étoit
» pour le moins autant que sa p
» Il se contenta de les protége
» combler de bienfaits, de les e
» même de préférence dans le
» publiques; & il n'eut lieu qu
» louer.

» Ce fut lui qui envoya en
» poëte Prior, fils d'un Men
» qualité de plénipotentiaire,
» vailler à la paix. Adisson pré
» me au parti des Whigs, & le
» utilement, que leur recon
» l'éleva au poste brillant de
» d'Etat : exemples mémorab
» pres à dissiper la prévention
» guoit les Ecrivains dans leu
» en les décidant ineptes pou

» cultiver leur raiſon, pouvoient être
» regardés comme incapables d'affaires,
» qui ne demandent que de la raiſon &
» de l'eſprit.

» En France, les Gens de Lettres ſont
» careſſés, recherchés, récompenſés;
» mais cet état qui mene à des pen-
» ſions, ſemble fermer la route à tous
» les emplois. C'eſt le contraire dans la
» Grande-Bretagne : le gouvernement
» ne s'intéreſſe point au ſort d'un Hom-
» me de Lettres qui n'eſt qu'Homme de
» Lettres; mais s'il a du génie pour l'ad-
» miniſtration, ſon talent ne ſera pas une
» raiſon pour l'en exclure. Trois grands
» poëtes, Johnſon, Butler & Dryden
» ſont morts de faim preſque à la lettre :
» mais Adiſſon fut miniſtre d'Etat; &
» Prior qui, de garçon cabaretier s'étoit
» fait poëte, de poëte devint Plenipo-
» tentiaire. Un courtiſan lui montrant
» à Verſailles les victoires du Roi pein-
» tes par le Brun, demanda ſi l'on
» voyoit ainſi les exploits de Guillau-
» me III dans ſon palais. Non, répon-
» dit-il; les monumens des grandes ac-
» tions de mon Maître ſe voient par-
» tout ailleurs que chez lui. Ce fut à
» Prior, & non pas à Mylord Stairs,



» Prior a laissé un grand
» d'Odes, de Balades, de piec
» créontiques, dans lesquelles
» ve un esprit fin & délicat, un
» nation brillante & un goût
» Je ne compte pas dans ce no
» parodie de l'Ode de Boilea
» prise de Namur. Les Anglois a
» pris cette ville, nos poëtes tri
» rent à leur tour, mais ils ne g
» ni modération ni décence da
» satyres. Celle de Prior con
» préaux, contre vos Générau
» Louis XIV est si outrée, que
» permettrois pas d'en citer une
» Quoique le génie des An
» porte plutôt à suivre l'impet
» Pindare, qu'à goûter les gra
» nacréon, ce dernier a cepend
» vé parmi nous quelques imita
» Poëte le plus connu en ce gen

aux esprits de son tems. Il est aussi
uteur de plusieurs contes, & en
rticulier de celui de l'*Hermite*, dont
tre roman de Zadig paroît être une
itation, & que Parnell avoit lui-
ême imité d'une histoire tirée du
eux Howel, laquelle se trouve aussi
ns le Talmud.

Richard Steele, dont vous con-
issez les ouvrages de philosophie
de critique, débuta dans les lettres
r un poëme sur la mort de la Reine
arie, épouse de Guillaume III, &
ntinua par des comédies qui réussi-
nt, telles que le *Tendre époux*, les
mans menteurs, le *Deuil à la mode*,
c. Il fut le camarade d'école, en-
ite l'ami intime d'Addisson, & son
ocié dans différens ouvrages.

Ce dernier, un des plus beaux gé-
es & des plus dignes hommes qu'ait
oduits l'Angleterre, se fit d'abord
nnoître par des poésies latines. Il
ltiva ensuite les Muses Angloises, &
mposa plusieurs poëmes que nous
gardons comme des chefs-d'œuvre.
tragédie de Caton, qui passe pour la
us réguliere du théatre Anglois, a été
aduite dans toutes les langues. Bo-

» lingbroke, dans le tems de sa plus
» grande faveur, assistant à une repré-
» sentation de cette piece, les Whigs
» qui partageoient la gloire d'un ou-
» vrage enfanté dans le sein de leur par-
» ti, & faisoient contre le ministere des
» allusions malignes des plus beaux en-
» droits de la tragédie, affecterent de
» redoubler leurs applaudissemens, sur-
» tout aux tirades susceptibles d'appli-
» cations. Non content d'y joindre les
» siens, le Ministre fit venir dans sa
» loge l'Acteur qui avoit joué le rôle de
» Caton, le loua publiquement, & lui
» donna cinquante guinées.

» Les écrits en prose d'Adisson sont
» des modeles de goût, de raisonne-
» ment & de style. On vendoit par jour
» en Angleterre vingt mille feuilles du
» *Spectateur*, auquel il travailloit avec
» son ami. Cependant, sans vouloir at-
» taquer la réputation de cet ouvrage,
» il faut convenir qu'on le réduiroit au
» moins à la moitié, si l'on retranchoit
» les froides allégories, les caracteres
» insipides, les portraits trop chargés,
» & les lieux communs de morale qui
» en rendent la lecture languissante.

» Le Chevalier Denham, outre sa

» tragédie intitulée le *Sophi*, s'est fait
» un nom par plusieurs pieces de poésie.
» *Sa Montagne de Cooper* est pleine d'i-
» dées brillantes & de descriptions d'a-
» près nature; mais la netteté & la pré-
» cision sont les qualités principales qui
» manquent à ce Poëte.

» Samuel Garth, docteur en Méde-
» cine, se distingua autant par ses talens
» pour la poésie, que par son habileté
» dans sa profession. Il sut mériter la fa-
» veur de Guillaume III par des louan-
» ges données avec esprit, & profita de
» son crédit pour l'avancement d'un
» projet charitable, dont il étoit un des
» premiers auteurs. C'étoit l'établisse-
» ment d'une pharmacie publique dans
» le college de médecine à Londres, où
» les pauvres pussent avoir des consul-
» tations gratuites & des remedes à
» meilleur compte. Les Apothicaires,
» & même quelques Médecins se récrie-
» rent contre ce projet, & l'attaquerent
» par toutes sortes de moyens odieux
» & méprisables. Le Docteur Garth
» voulut les punir par le ridicule dans
» un poëme en six chants, que nous
» mettons à côté de votre *Lutrin*. Le
» succès en fut prodigieux; & les édi-

» contre les Courtiſans & les Min
» Il eut d'abord ſoixante repré
» tions, & fut repris avec le mêm
» cès. Il ſe répandit bientôt par t
» royaume ; & on le joua juſqu'à
» ou quarante fois dans les princ
» villes. On imprima ſur les éve
» les plus jolis airs de la piece ;
» grava ſur les écrans. L'Actrice q
» préſentoit le principal rôle de fe
» fit la plus grande fortune, & dev
» ſujet de tous les entretiens. Les
» lui firent la cour ; ſon portrait
» toutes les boutiques ; on écrivit ſ
» on lui adreſſa des vers ; on publ
» bons mots ; enfin Myſs Fenton é
» publiquement le Duc de Bulton
» des plus grands Seigneurs de la G
» de-Bretagne.

» Gay fit un ſecond opéra dans le

» du théatre, le Lord Chambellan en
» défendit la répréſentation; & l'on pré-
» tend que l'Auteur en mourut de cha-
» grin. Ses fables manquent d'invention
» & de ſel; les réflexions en ſont trop
» longues; & la chûte n'en eſt point
» heureuſe. Gay ne reſſembloit à la Fon-
» taine, que par une indolence exceſſive,
» & une entiere indifférence pour ſes
» intérêts. On préfere ſes paſtorales à
» toutes ſes autres productions; & par-
» mi ſes poéſies diverſes, il y en a quel-
» ques-unes d'un tour heureux &
» agréable.

» Mylady Montaigu, par une ſingu-
» larité bizarre, a fait des *Eglogues de*
» *Ville & de Cour*, qui portent le nom des
» ſix jours de la ſemaine. Dans la pre-
» miere intitulée *le Lundi & l'Anti-*
» *chambre*, une femme-de-chambre ſe
» plaint que ſa maîtreſſe l'a chaſſée pour
» en prendre une autre. Dans *le Mardi,*
» *ou le café de Saint James*, deux jeunes
» gens prétendent l'emporter l'un ſur
» l'autre en bonnes fortunes. Le plus
» avantageux ſe vante que toutes les
» femmes boivent à ſa ſanté. L'autre ré-
» pond que boire à la ſanté de quelqu'un
» n'eſt pas toujours une faveur, &c.

» Vous connoîtriez imparfaitement » les œuvres de Pope, si vous n'en ju» giez que sur les traductions qui en ont » été faites en votre langue. J'en excepte » les deux versions de l'Abbé du Resnel, » l'une de l'*Essai sur l'Homme*, l'autre de » l'*Essai sur la Critique*. Quoique peu » littérales, elles ont fait la réputa» tion du Traducteur, comme les deux » ouvrages Anglois avoient mis leur Au» teur au rang des plus beaux génies de » la Grande-Bretagne. On trouve de » l'invention, de l'ordre, du dessein, des » pensées, des images dans la *Boucle de* » *Cheveux enlevée*, & des plaisanteries » agréables sur les femmes. Ce poëme » est parmi nous, ce que Vert-Vert est » en France, avec cette différence, que » l'Auteur Anglois présente des ima» ges plus libres. Pope peint avec des » traits de feu, les combats de l'amour » & de la grace dans son épître inimita» ble d'Héloïse; mais ce qui lui procura » le plus de gloire & lui suscita plus d'en» vieux & par conséquent plus d'enne» mis, est son excellente traduction » d'Homere, pour laquelle toute l'An» gleterre souscrivit, & où l'on re» trouve les richesses, la force, la ma-

» jesté de la poésie grecque. Pope n'eut
» pas la fermeté de mépriser les traits
» de la satyre, & y parut trop sensible.
» Il est vrai qu'on le déchira cruelle-
» ment : on le traita d'ignorant, d'âne,
» de fou, de monstre, d'homicide, d'em-
» poisonneur, de traître, uniquement
» parce qu'il avoit fait une bonne tra-
» duction de l'Iliade. Il perdit patience,
» & fit cette fameuse *Dunciade* qui lui
» causa tant de chagrin. Pope est sans
» contredit, de tous nos Ecrivains, ce-
» lui qui a mis le plus de correction &
» d'exactitude dans ses ouvrages. On y
» trouve un esprit élevé, un discerne-
» ment juste, un jugement solide. Il ne
» cede à aucun de ses prédécesseurs, &
» surpasse tous ses contemporains.

» Le seul écrit qui puisse donner au
» Docteur Swift un rang parmi nos Poë-
» tes, est l'histoire de ses amours, ou,
» pour mieux dire, de son indifférence
» pour une femme qui brûla pour lui
» d'une passion inutile. Il y a dans cette
» production intitulée *Cadenus & Va-*
» *nessa*, ainsi que dans ses autres poésies,
» de l'imagination, des vers heureux,
» mais trop d'écarts & trop de négli-
» gence. Ses ouvrages en prose les plus

» connus sont les *Voyages de Gulliver*, » le *Conte du Tonneau*, la *Guerre des li-* » *vres*, l'art de méditer sur la *Garde robe*, » & l'*Hôpital des Fous*. La plupart de » ces titres vous indiquent dans quel » genre écrivoit ce Docteur, que sa » tournure d'esprit a fait appeller le Ra- » belais de l'Angleterre. Ses œuvres sont » des traités de politique & de théolo- » gie sous un verni de badinage plus » mordant qu'ingénu, & où l'on cher- » cheroit en vain de la légereté & de la » délicatesse.

» La mort nous a enlevé à l'âge de » trente-deux ans, l'Auteur des trois » poëmes *Pomone ou le cidre*, la *Bataille* » *de Bleinhem* ou d'*Hochstet*, & le *Pré-* » *cieux Chelin*, propres à donner une » idée avantageuse de notre poésie, si » l'on y trouvoit moins de traits d'une » imagination déréglée. Philips avoit » formé son goût par la lecture des ou- » vrages de Chaucer, de Spenser & de » Milton. Les plaintes d'un homme ré- » duit à une extrême indigence font la » matiere du troisieme poëme; les titres » des deux premiers en annoncent suffi- » samment le sujet. Dans le second, » on trouve des éloges excessifs de la

» nation Angloiſe, & beaucoup de traits
» contre la France. C'eſt par ce même
» eſprit de partialité, ou plutôt par une
» dépravation de goût, que dans le poë-
» me de Pomone, Philips préfere le cidre
» aux meilleurs vins de votre pays.

» Jean Wilmot, comte de Rocheſter,
» le libertin le plus ſpirituel, & le plus
» aimable Seigneur de la Cour de Char-
» les II, fit, à l'âge de douze ans, une
» piece de vers ſur le rétabliſſement de
» ce Prince. Devenu dans la ſuite un de
» ſes favoris, il compoſa contre lui des
» ſatyres qui le firent exiler. Il ſe con-
» ſola de ſa diſgrace par d'autres ſatyres
» & des vers licencieux. Les plaiſirs &
» la débauche ruinerent ſa ſanté; & il
» mourut à trente-trois ans. Quoiqu'il
» eût fort maltraité les femmes dans ſes
» ouvrages, une femme cependant com-
» poſa après ſa mort une idyle en ſon
» honneur. Dans une ſatyre ſur l'Hom-
» me, le comte de Rocheſter peint l'hu-
» manité avec les plus noires couleurs.
» Celle du Mauvais Repas eſt une imi-
» tation de la ſatyre de Deſpreaux ſur le
» même ſujet. Dans une autre, le Sei-
» gneur Anglois tourne en ridicule tous
» ceux qui prennent les eaux de Tund-
» brige.

» Le célebre Auteur du poëme des » *Quatre Saiſons*, l'Ecoſſois Tompſon, » ne compoſoit, dit-on, que lorſqu'il » étoit ivre; & cette ivreſſe le menoit » ſouvent au-delà de l'ivreſſe poëtique. » Ses autres productions ſont le *Château* » *de l'Indolence*, plein de bonne poéſie & » d'excellentes leçons de morale, le poë- » me de la Liberté, quelques Tragédies, » & des Odes d'un genre médiocre.

» Les penſées nocturnes de notre » Docteur Young, curé de Welwin, » ſont des ouvrages mélancoliques, » dont on ne trouve point de modeles, » ni même d'exemples dans les autres » langues. Une vie troublée par la perte » d'une épouſe vertueuſe & de deux » enfans qui lui étoient chers, le jetta » dans une triſteſſe profonde, dont les » accès nous ont valu ſon beau poëme » des *Nuits*. Cet ouvrage moral, inté- » reſſant & philoſophique, eſt le plus » original de tous ceux qui ſont ſortis » de ſa plume; mais le faux bel eſprit, le » trivial, le giganteſque gâtent ſouvent » les beautés ſublimes de cette étonnante » production. Il employoit ordinaire- » ment pluſieurs heures du jour à ſe pro- » mener dans le cimetiere de ſon égliſe.

» Son poëme fait deviner qu'il se levoit
» souvent pendant la nuit, pour recom-
» mencer ses promenades Poëtiques;
» aussi, en poursuivant l'homme dans
» sa carrriere, lui montre-t-il à chaque
» pas le malheur & le tombeau.

» Je ne parle pas de quelques pieces
» de théatre, composées par ce Poëte
» ecclésiastique : elles sont, ainsi que ses
» autres poésies, trop au-dessous de la
» réputation de leur Auteur. Young est
» un homme de génie dans toute la force
» du terme. Il n'a qu'un défaut, qu'on re-
» proche, au reste, à tous ses compatrio-
» tes, excepté Pope & Adisson, c'est de
» manquer de goût. Mais l'Auteur des
» Nuits n'en est pas moins admirable; il
» nous jette malgré nous dans une mé-
» lancolie profonde, d'où résultent, &
» plus de sensibilité pour nos semblables,
» & plus d'amour pour la vertu.

» Il semble d'après ce que je viens de
» dire, qu'on pourroit ranger les poëtes
» Anglois en quatre classes. Dans la pre-
» miere, on placeroit Shakespeare, Spen-
» cer, Milton, Young, comme des poëtes
» pathétiques & sublimes par excellen-
» ce, & à quelque distance, Otway, Lée
» & même Soutern. Dans la seconde,

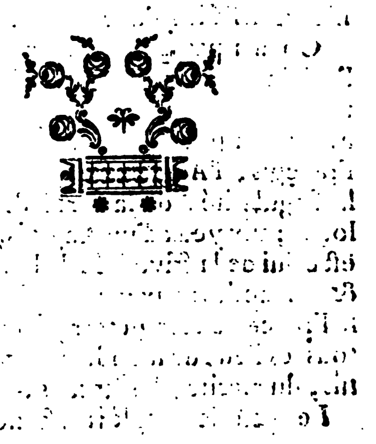
» ceux qui avoient le génie vraiment » poétique, mais dans un degré plus » modéré, tels que Dryden, Donne, » Denham, Couley, Pope & Congreve. » Ceux que distinguoit un heureux tour » d'esprit, un goût fin & décidé pour les » ouvrages de société, comme Waller, » Prior, Gay, Parnell, Swift, Fenton, &c. » formeroient le troisieme rang; & l'on » mettroit dans le quatrieme les versifi- » cateurs, c'est-à-dire, ceux dont les » rimes heureuses & une expression fa- » cile font le seul mérite. De ce nombre » seroient Pitt, Sandys, Fairfax, Broome, » Buckingham & Landown ».

En promenant ainsi nos idées sur les différens genres de poésie, & voyageant, pour ainsi dire, avec les plus beaux génies de la Grande-Bretagne, nous nous trouvâmes, sans nous en être presque apperçus, au milieu de Rochester, à la porte de l'auberge où nous descendîmes pour dîner. En attendant qu'on se mît à table, je fis quelques tours dans la ville, & l'eus bientôt toute parcourue. Son pont, sur le Medway, est un des plus beaux d'Angleterre. Cette riviere qui forme un demi-cercle, renferme un magasin de vaisseaux & de

provisions pour les armer. La ville, qui a le titre de comté, est ancienne & médiocre. L'Evêque, dont elle est le siege, ne jouiroit pas d'un gros revenu, si l'on n'y réunissoit le doyenné de Westminster. A quelque distance est le bourg de Chatam; ou, pour mieux dire, ce bourg, joint à Rochester, ne forme plus qu'une même ville.

Je suis, &c.

A Londres, ce 15 août 1755.



LETTRE CCXIX.

SUITE DE L'ANGLETERRE.

De retour à l'auberge on m'annonça deux Anglois arrivant de Londres, qui desiroient manger à notre table. M. Tounston en fit les honneurs; & bientôt une confiance mutuelle bannissant toute contrainte, vous eussiez dit que nous avions toujours été amis, Anglois & François; chacun usa de la même liberté, de la même franchise, que si nous n'eussions fait qu'une même nation.

On n'a pas encore bien développé l'origine de ce mêlange d'estime & d'antipathie que les deux peuples semblent avoir l'un pour l'autre. Aux yeux d'un François, l'Angleterre est le séjour de la singularité, de la fierté & de la jalousie; aux yeux d'un Anglois, la France est celui de la frivolité, de l'inconstance & des modes; aux yeux du philosophe, la France & l'Angleterre sont, comme tous les lieux du monde, le pays des vertus, du mérite, des sottises & des vices.

Le peuple Anglois est notre rival

de tous les tems : tous les genres, tous les talens qui menent à la réputation, il les partage avec nous, ou plutôt il nous les envie. Cette rivalité a produit entre eux & nous une émulation, dont les bons esprits ont profité ; mais une antipathie violente a toujours prévalu. Tandis que l'Angleterre nous envoie ses admirateurs, sa jalousie s'égaie sur nos ridicules, sans songer que ces ridicules trouvent leurs premiers censeurs dans le sein même de notre Capitale. Mais si nous sommes l'objet des satyres qui amusent le Public de Londres, un autre Public nous venge par les voyages qu'il fait en France, par l'étude de notre langue & de nos mœurs, par la lecture de nos livres, & par l'avantage même qu'il en retire. Nous avons aussi des gens qui savent apprécier le mérite des Anglois, en convenant néanmoins de l'espece d'aversion qui existe réellement entre les deux peuples.

Nous recherchâmes la cause de ce sentiment injuste ; & nous crûmes en voir la premiere origine dans les ravages & les succès des Normands ; le souvenir de tant de maux faits à la France, l'aspect de tant de ruines qui

quentes batailles, qui, sans rien d
servirent à fomenter, à nourrir
timent trop enraciné. Le tems
querelles presque continuelles, s
après que les Normands eurent c
l'Angleterre, ne firent qu'accroîtr
inimitié; & nos Ancêtres ne viren
dans leurs voisins, que des usurp
prêts à s'étendre à leurs dépens.

La répudiation d'Eléonore de G
ne par le Roi de France, fut une
source de cette antipathie. Un Roi
gleterre, plus ambitieux que dé
plus touché des grands domaine
cette Princesse galante, que sensib
honte dont la couvroit une con
scandaleuse, l'épousa sans amour
prit, par foiblesse, toutes les im
sions qu'elle voulut lui donner. La
forte fut celle de la haine pour le P

geance de leur Reine, conçurent dans leur cœur ce germe d'inimitié qu'ils inspirerent à toute la Nation. Il se développa principalement sous Edouard III. Les guerres que ce Prince suscita injustement à la France, aliénerent les deux peuples. Humiliés par la perte des batailles de Crecy, de Poitiers & d'Afincourt, les François conserverent le souvenir de leur honte, lors même qu'ils l'eurent effacée par leurs victoires; & les Anglois, forcés de céder à notre bravoure, emporterent dans leur Isle, avec le regret de leurs défaites, un ardent desir de les réparer.

Depuis cette alternative de honte & de gloire pour les deux Nations, il a toujours régné entre elles une rivalité qui ne s'est affoiblie, que lorsque l'une & l'autre se sont crues intéressées à s'opposer aux entreprises d'un ennemi commun. L'Espagne, devenue l'objet de la jalousie des autres puissances, vit naître entre la France & l'Angleterre, un commencement d'union qui auroit duré plus long-tems, si le regne de Louis XIV, préparé par le ministere de Richelieu, n'eût pas élevé les François au-dessus de tous leurs rivaux. Notre

trône d'Eſpagne, tant de gloir
de puiſſance furent pour les An
aiguillon, qui réveilla dans le
ce ſentiment d'animoſité qui l
rendus ſi long-tems nos ennemi
qu'ils aient preſque toujours
aggreſſeurs, ce ſont eux toute
ont le plus fortement conſerv
haine nationale, que nous n'av
mais porté ſi loin à leur égard
ſeroit moins vive de leur part,
étions moins riches, moins p
moins induſtrieux.

Cette jalouſie eſt encore exc
l'énormité des impôts qu'on paie
gleterre, par la cherté des vivres
tout par le peu d'avantage des
facturiers, comparé au bien-êtr
jouiſſent ceux de France, où les
ſont à meilleur compte, où l'i

leur état naturel de foiblesse avec
re état de force ; ce sont les moyens
: nous avons de réparer nos infor-
es, comparés à leur peu de ressource
s leurs disgraces ; c'est la situation
issante de notre commerce, mise en
allele avec le dépérissement de celui
la Grande-Bretagne ; c'est sur-tout
cendant que nous avons sur toutes
nations de l'Europe. Vous ne sau-
: croire de quel œil ils regardent
re influence sur les mœurs, sur les
itumes, sur les modes des autres peu-
s : notre prospérité les afflige plus,
ils ne se réjouissent de leur bonheur.
iconque aura sur eux la même su-
iorité, deviendra comme nous l'ob-
de leur aversion. Depuis que l'Es-
gne prend un soin plus particulier de
commerce, de sa culture, de sa po-
ation, de sa marine, elle commence
xciter leur jalousie ; & pour peu que
prit d'activité & d'industrie continue
'animer, elle ne tardera pas à par-
er avec nous cette même haine
ie le Portugal éleve des manufactures
is ses provinces, qu'au lieu d'appel-
des ouvriers Anglois, il en demande
la France, & bientôt vous verrez

Le passage de nos Refugiés
Grande-Bretagne offre une au
de cette inimitié nationale.
pour la plupart, à l'état de men
aux bassesses que suggere la mi
lasserent enfin la charité des
qui s'accoutumerent sans pein
tous les François dans ces m
Londres est encore le refuge
queroutiers de France, & de m
qui, ayant des affaires sérieus
mêler avec la justice, cherch
mettre à couvert de ses poursu
pareils sujets sont-ils capables
venir, en faveur de leur Nation
ple chez lequel ils trouvent u
Une troupe d'escrocs acheve
ces fugitifs ont commencé.
restent en Angleterre tant qu'il
vent des dupes. D'autres, aprè
représenté quelques tems, fini

font des titres pour nous mépriser
›our nous haïr.
›ignez à cela l'attention qu'ont tous
ıuteurs qui travaillent pour le théa-
le Londres, de consacrer dans cha-
piece, une ou deux scenes à la charge
François dont ils font des Marquis
ıules. On nous représente comme
gens mal faits, petits, tortus, mal
iffés, mal vêtus & mourant de faim.
s le cabinet d'histoire naturelle
cford, on montre, parmi les curio-
, une paire de sabots que l'on ap-
: les souliers de France. On a plus
e fois déclamé au Parlement contre
ouliers de Bois, qu'on donne pour
ibut distinctif de notre Nation. Le
›le croit que tous les François res-
›lent à ces malheureux, qui, dans
afés de Londres, lui inspirent moins
itié que de mépris; & c'est d'après
que les Ecrivains Anglois peignent
mœurs. Dans une de leurs pieces un
Marquis laisse tomber un morceau
omage en tirant son mouchoir de sa
ıe. Pendant la derniere guerre, le
ernement avoit fait mettre, dans
age, une hideuse figure de Capu-
que l'on promenoit de province

Le passage de nos réfugiés
Grande-Bretagne offre une au
de cette inimitié nationale.
pour la plupart, à l'état de men
aux bassesses que suggere la mi
lasserent enfin la charité des
qui s'accoutumerent sans pein
tous les François dans ces m
Londres est encore le refuge
queroutiers de France, & de m
qui, ayant des affaires sérieu
mêler avec la justice, cherch
mettre à couvert de ses poursu
pareils sujets sont-ils capables
venir, en faveur de leur Nation
ple chez lequel ils trouvent u
Une troupe d'escrocs acheve
ces fugitifs ont commencé.
restent en Angleterre tant qu'il
vent des dupes. D'autres, aprè

s'en font des titres pour nous mépriser ou pour nous haïr.

Joignez à cela l'attention qu'ont tous les Auteurs qui travaillent pour le théatre de Londres, de consacrer dans chaque piece, une ou deux scenes à la charge des François dont ils font des Marquis ridicules. On nous représente comme des gens mal faits, petits, tortus, mal chaussés, mal vêtus & mourant de faim. Dans le cabinet d'histoire naturelle d'Oxford, on montre, parmi les curiosités, une paire de sabots que l'on appelle les souliers de France. On a plus d'une fois déclamé au Parlement contre les Souliers de Bois, qu'on donne pour l'attribut distinctif de notre Nation. Le peuple croit que tous les François ressemblent à ces malheureux, qui, dans les cafés de Londres, lui inspirent moins de pitié que de mépris ; & c'est d'après eux que les Ecrivains Anglois peignent nos mœurs. Dans une de leurs pieces un petit Marquis laisse tomber un morceau de fromage en tirant son mouchoir de sa poche. Pendant la derniere guerre, le gouvernement avoit fait mettre, dans une cage, une hideuse figure de Capucin, que l'on promenoit de province



certaines familles, que des An
déshérité leurs fils, pour avo
une perruque à bourse; d'aut
jamais voulu manger avec des
notre Nation.

L'exemple & l'éducation
mer cette haine jusques dans
des enfans. Lorsqu'on croyo
cette même guerre, que nous p
une descente sur ces côtes,
garçon de neuf ans écoutoit
plus grande attention les r
que l'on faisoit sur cette nouv
leve de sa chaise, s'approche d
& lui dit: « si les François vie
» emmeneront-ils des enfans a
» Pourquoi cette question, ré
» pere? C'est, répliqua le petit
» en serrant les poings, que j
» trai de bon cœur avec ces p

rteurs de chaiſe, & tous les journars répandus dans les rues de Lones, ſont ceux qui mettent le moins bornes à cet excès d'animoſité qui ır fait déployer ſur nous toute leur ſolence. L'injure la plus forte dans ır opinion, & en même tems la plus dinaire, eſt *French Dog*, chien de ançois, *God Damn*, Dieu te damne. ı reſte, nous aurions tort de nous ıindre, puiſque les autres étrangers, les Anglois eux-mêmes ne ſont pas à bri de cette groſſiereté. Demandezır une rue : ſi elle eſt à droite, ils ıdiquent à gauche, ou vous renvoient main en main à leurs camarades. Les vectives les plus atroces aſſaiſonnent s politeſſes. Pour en être aſſailli, il eſt pas néceſſaire de lier converſation ec eux ; il ſuffit de paſſer à leur pore. Charles II qui prenoit plaiſir à ſe miliariſer avec eux, leur diſoit des jures & s'en faiſoit dire ; & c'eſt ce qui nd encore ſa mémoire ſi chere au petit uple. Ce Prince étoit noir de viſage ; il venoit de mettre ſur les cheminées ı impôt dont tout le monde murmuit. Ayant provoqué quelques bateırs ſur la Tamiſe, ceux-ci ripoſterent ;

le Roi répliqua & crut avoir vaincu ses adversaires, lorsqu'un d'eux le déconcerta en l'appellant Ramoneur de cheminées. Charles décontenancé resta court, ne sut que rire ; & cette victoire, qui fit grand plaisir aux bateliers, les consola de l'impôt.

Répondre à cette canaille, c'est souvent lier partie pour se mesurer à coups de poings. La police de Londres laisse un champ libre à ces sortes de combats très-fréquens parmi le peuple, & quelquefois entre les honnêtes gens, qui, par forme de récréation, veulent battre ou être battus. Les Atheletes quittent leurs habits, souvent même la chemise pour ne pas les salir ni les déchirer, & en même tems pour avoir les bras plus libres & agir avec plus de vigueur. Le Comte de Saxe, depuis Maréchal de France, ne dédaigna pas de mesurer ses forces avec un boueur de Londres, dans ce genre d'escrime. Il laissa venir son homme, le prit par le chignon, & le jetta dans son tombereau rempli d'une boue liquide. Le peuple attroupé, témoin & charmé de sa victoire, le porta glorieusement jusqu'à son hôtel, espece de triomphe non moins flatteur

peut-être pour ce héros, que la couronne de laurier qu'il reçut à l'opéra, de la main de nos actrices, à son retour de Fontenoi.

Le petit peuple est le juge né de ces sortes de combats, dont une des premieres loix est de durer jusqu'à ce que l'un des champions s'avoue vaincu, soit en demandant la paix, soit en restant à terre sans se relever, en refusant les secours des spectateurs toujours prêts à remettre le plus foible sur ses pieds.

On se bat rarement jusqu'au sang, & jamais jusqu'à la mort; car le meurtre passe ici pour le plus grand de tous les crimes. Le préjugé que les loix ont établi à cet égard est si profondément enraciné, qu'il est rare que les voleurs même de grands chemins se rendent coupables d'homicide. La ville de Londres, où il n'y a ni garde ni guet pendant la nuit, où presque personne ne porte l'épée excepté les médecins, est cependant, de toutes les capitales de l'Europe, celle où il se commet le moins d'assassinats. Les loix contre le meurtre, aussi séveres qu'exactement observées, sans distinction d'états ni de personnes, sont l'unique défense de cette grande cité.

Dans les émotions les plus vives, la populace attroupée menace froidement, pille tranquillement les maiſons, jette quelques pierres; & ſi elle ſe voit environnée de troupes, elle demeure en reſpect, ainſi que la milice qui l'entoure, dans la crainte mutuelle de répandre le ſang.

Le goût pour les combats à coups de poings tient tellement au caractere de cette Nation, que dans les penſions & les écoles, les enfans de la premiere nobleſſe ſe font de fréquens défis, & ſe battent ſuivant toutes les regles de l'art. On voit des Pairs de la Grande-Bretagne deſcendre de leur carroſſe pour faire le coup de poing avec un charretier qui refuſe de ſe ranger. Un Chevalier Baronet étoit un ſi grand partiſan de cette ſcience, qu'il avoit fait un livre ſur cette partie de la gymnaſtique Angloiſe, & l'enſeignoit même gratuitement à ſes voiſins. Un Lord s'entretenant avec lui ſur cette matiere, il le ſaiſit à l'improviſte, & le jetta par-deſſus ſa tête. Froiſſé de ſa chûte, le Lord ſe releve avec colere; & le Baronet lui dit froidement: « il faut que j'aie bien de l'amitié pour » vous; car vous êtes le ſeul à qui j'aie » montré ce tour-là ».

Cette maniere de ſe battre eſt très-ancienne en Angleterre. Dans la fameuſe entrevue de François I avec Henri VIII à Boulogne, ce dernier prit un jour le Roi de France au colet, & lui propoſa de lutter. Le défi accepté, Henri donna deux crocs en jambe à ſon adverſaire ; mais François I les eſquiva, & renverſa le Monarque Anglois.

Il n'eſt aucun rang, aucune dignité qui puiſſe mettre à Londres un galant homme à l'abri des inſultes de la populace ; & cependant rien n'égale l'attention des cochers & des charretiers à prévenir entr'eux les embarras preſqu'inévitables au milieu du flux & reflux perpétuel de voitures, dans les rues les plus fréquentées, & la plupart très étroites. Leur prompte diſpoſition à ſe détourner, à reculer, à s'ouvrir, à ſe prêter la main ſans dire un ſeul mot, empêche que les embarras ne dégénerent en querelles, en injures, en batteries meurtrieres. Aux fêtes publiques, aux cérémonies qui attirent la multitude, les carroſſes ſe placent, s'arrangent, ſe traverſent, & ſont toujours prêts au premier ordre, ſans gardes, ſans ordonnateurs qui préſident à cet arrangement. Quel-

que grande que soit là foule, les enfans, les personnes de petite taille sont sûrs d'y trouver des attentions. Tous s'empressent à leur ouvrir le passage, à les élever même pour qu'ils soient plus à portée de voir. Les avenues & les portes du lieu où se donne la fête, sont gardées par des gens armés, non de fusils ou de hallebardes, mais de grands bâtons creux qui font beaucoup de bruit & peu de mal.

La politesse, les égards, les prévenances des honnêtes gens, de la bourgeoisie même, & des plus petits marchands en boutique dédommagent & consolent les étrangers de l'insolence de la lie du peuple. Comme on ne suppose pas que ce soit le plaisir qui nous attire en Angleterre, on s'en fait un de tromper agréablement notre attente. On regarde notre curiosité comme l'effet de notre estime pour la nation; on tâche de la justifier; & comme on croit que l'on n'y vient que pour voir des Sages, chacun cherche à donner l'idée la plus avantageuse de sa raison & de son amour pour l'humanité. Quelque pressé que paroisse un honnête homme que vous rencontrez dans la rue, à la premiere

question que vous lui faites ; il vous répond, se détourne souvent pour vous indiquer ce que vous demandez, ou vous mettre sous la conduite de quelqu'un, que son chemin paroît mener où vous avez à faire. On trouve ces mêmes attentions dans toutes les boutiques. Le marchand détache son fils ou son valet pour vous servir de guide & quelquefois d'interprete ; car depuis quelques années, toutes les petites écoles de Londres enseignent le françois concurremment avec la langue du pays ; ce qui prouve du moins que l'antipathie Britannique ne s'étend pas jusques sur notre idiome. Ce sont les Suisses Protestans des Cantons où l'on parle françois qui enseignent cette langue dans les écoles Angloises. On leur doit la justice de convenir que plusieurs d'entre eux, principalement parmi ceux de Berne ou de Geneve, l'écrivent & la parlent mieux que la plupart des Parisiens ; mais le plus grand nombre ont l'accent désagréable du bas peuple de la Franche-Comté, & apprennent à leurs éleves un françois que personne n'entendroit à Paris.

Une manie presque universelle parmi

les Anglois eſt de refuſer leurs ſuffrages à toutes les productions des ſciences & des arts, dès qu'ils croient qu'un François en eſt l'auteur. Sans cette injuſte prévention, ils pourroient adopter pluſieurs de nos uſages qui leur feroient avantageux ; mais il ſuffit qu'ils nous appartiennent, pour qu'ils les rejettent ; & ſi quelqu'un de la Nation s'aviſoit même d'y applaudir, il s'en faudroit peu qu'on ne le regardât comme un rebelle ou comme un traître ; & jamais il ne pourroit eſpérer d'être élu membre du Parlement.

Si les Anglois portent plus loin que nous cette averſion héréditaire, c'eſt en partie l'effet de leur politique ſans ceſſe occupée à l'entretenir. Ils penſent qu'il eſt de leur intérêt de rendre odieuſe une puiſſance qui les alarme. Des Ecrivans vendus au miniſtere ont imbu la Nation de ces principes, qu'on ne peut guere accorder avec le mépris qu'ils nous témoignent. Les Gens de Lettres, c'eſt-à-dire, ceux qui, dans tous les pays du monde, ſont cenſés avoir le plus de politeſſe, de modération & de philoſophie, conſacrent leur prévention & leur reſſentiment

par des invectives. Les expressions dures & libres, qui se trouvent si souvent dans leurs écrits, lorsqu'il est question de la France, & même jusques dans les harangues qui se font au Parlement, ne peuvent être qu'un défaut de goût, & un reste de cette ancienne rusticité des Anglo-Saxons, dont les Anglois modernes font si ridiculement parade. Il est à croire que le cœur y a peu de part; car je ne connois point de Nation qui se vante de connoître mieux les droits & d'exercer plus généreusement les devoirs de l'humanité.

Quoi qu'il en soit, cette antipathie du peuple Anglois paroît d'autant plus incurable, qu'elle est utile aux différens partis qui divisent ce royaume. S'il est de leur intérêt d'avoir la guerre, on excite la jalousie de la Nation en exagerant l'étendue de notre commerce, en grossissant nos forces maritimes, en nous supposant une ambition insatiable & sans bornes. Les honnêtes gens feignent de condamner cette animosité, & s'en défendent même ouvertement. Pourquoi donc ces mauvaises plaisanteries, ces critiques ameres, ces satyres injustes que leurs Ecrivains se permet-

tent contre nous? Pourquoi, dès que ſur la ſcene dramatique, on introduit un François ridicule, le parterre & les loges battent-ils des mains en ſigne d'applaudiſſemens? Pourquoi, ſous le nom d'*Anti-Gallican*, s'eſt-il formé parmi eux une eſpece de Société, dont le but eſt d'encourager les objets d'émulation qui peuvent élever l'Angleterre au-deſſus de la France? Pourquoi les deux Cours s'aigriſſent-elles, en tems de guerre, par des écrits qui bleſſent même la Majeſté Royale? Ces ſortes de mécontentemens ne devroient jamais avoir de témoins : & c'eſt obſcurcir la ſplendeur du trône, que d'y répandre les nuages des injures : les Sujets ne ſont déjà que trop portés, par la nature même de leur état, à jouir malignement de la foibleſſe des Rois.

C'eſt au théatre qu'éclate principalement cette haine nationale, à laquelle il faut pourtant convenir, comme vous l'allez voir, que les perſonnes de diſtinction refuſent quelquefois de prendre part. Vous connoiſſez peut-être le fameux ballet des *Fêtes Chinoiſes*, qui eut un ſuccès ſi brillant à Paris. Le célebre Garrick, Acteur & Directeur d'un des

fpectacles de Londres, invita le Sieur Noverre à le faire repréfenter fur fon théatre. Le Roi étoit dans fa loge; & fa préfence contint pendant quelque tems les turbulens du parterre, qui avoient juré de ne pas laiffer finir le Ballet. Les applaudiffemens partirent d'abord; mais ils furent mêlés de trois ou quatre coups de fifflets & d'autant de voix glapiffantes, qui répétoient par échos: « point » de Danfeurs François ». La nobleffe & tous les honnêtes gens redoubloient leur approbation pour étouffer le bruit des cabaleurs. Le Roi fortit fort fatisfait du Ballet, & très-mécontent du manque de refpect de fon peuple.

Un autre jour on donna la feconde repréfentation. La falle fut pleine à trois heures. Toute la nobleffe s'y trouva pour contenir la cabale devenue plus nombreufe. A la levée de la toile, les gens payés pour fiffler firent un tapage affreux. Les Lords fauterent dans le parterre, & fondirent fur eux le bâton à la main; les dames, loin d'être effrayées de cette horrible batterie, montroient du doigt ceux qu'il falloit affommer. Le fang couloit par-tout; la danfe ceffa; & la Nobleffe chaffa tous les mutins eftro-

piés. On recommença le Ballet ; les battemens de mains furent universels ; & sur-tout plus de siffleurs ; ils étoient chez le chirurgien.

A la troisieme représentation, qui étoit le jour de la premiere séance du Parlement, le peuple furieux profita de l'absence des Pairs, & siffla tout à son aise. Il arracha les bancs, les jetta dans le parterre sur les gens du parti opposé, cassa les glaces & les lustres, & tenta de monter sur le théatre pour massacrer tous les Acteurs ; mais par l'ordre qui regne dans l'intérieur de ce spectacle, en trois minutes les décorations furent enlevées, & les trapes prêtes à jouer pour engloutir les mutins.

Cette scene, qui dura une partie de la nuit, recommença plus vivement le surlendemain. La Noblesse entra dans le parterre l'épée à la main, & chassa les plus factieux. Elle s'étoit saisie d'un des chefs de la cabale, & le tenoit suspendu en l'air pour l'étrangler ; mais Garrick s'éleva de l'orchestre, & cria pour le sauver : quoiqu'il ne le connût pas : « Messieurs, ne lui faites point de mal ; » c'est mon ami ». Il fut lâché sur le champ : ce qui prouve également, & la

façon de penser de cet Acteur, & la déférence qu'on a pour lui en Angleterre.

On écouta la piece avec assez de tranquillité, mais à l'ouverture du Ballet, le bruit & le tumulte recommencerent. Les Lords descendent des balcons au théatre, dont les planches étoient hérissées de pointes de fer. L'un d'eux défie le peuple; on lui jette une pomme pourrie au visage; il s'élance avec fureur dans l'assemblée; les autres le suivent. Des bras, des jambes, des têtes cassés, des gens à demi-écrasés sous les bans, les danseurs cachés dans des coins, tel est le spectacle qui s'offre en un instant. Les mutins sont chassés; le parterre se vuide; les Lords remontent sur le théatre, & présentent la main aux gens de leur parti, pour les faire monter avec eux.

Mais tandis qu'ils rallient les Acteurs dispersés, de nouveaux combattans descendent des troisiemes loges: le Ballet commence; le théatre est couvert de plusieurs boisseaux de pois mêlés de petits cloux: les Lords les balaient avec leurs chapeaux; on en jette d'autres. Une troupe de bouchers force les portes du parterre, se déclare pour

la Nobleſſe, & frappe à droite & à gauche ſur les tapageurs qui ſont enfin obligés de céder; mais on ceſſa, pour la conſervation des habitans de cette Capitale, de donner le Ballet qui avoit diviſé toute la ville pendant quinze jours, & fait répandre des torrens de ſang.

Pluſieurs années avant que M. Noverre vînt à Londres, M. Monet avoit déjà eſſayé d'y établir une comédie Françoiſe, & eſſuyé les mêmes diſgraces. D'abord on inor da ſes Acteurs d'un déluge d'écrits ſatyriques, avant-coureurs de l'orage terrible qui ſe préparoit. C'eſt d'un François, qui étoit lui-même comédien de cette troupe, que je tiens les détails dont vous allez lire le récit.

« La toile ſe leve; & dans l'inſtant, » nous ſommes accablés d'une grêle de » pommes, de pierres, d'oranges, de » chandelles, & étourdis d'un bruit af» freux de ſifflets. Quelques-unes de nos » Actrices s'évanouiſſent; les autres, en » tournant leurs regards vers la France, » laiſſent échapper leurs brillantes idées » de fortune. Notre ſuccès dépendoit » de la premiere repréſentation; & » nous nous étions bien promis, que

» quelque chose qui arrivât, nous ne
» quitterions point la partie. Ainsi,
» malgré cet horrible tintamarre, nous
» nous avançons, une Actrice & moi,
» sur le bord de la scene, & nous met-
» tons en devoir de commencer. Le
» tumulte redouble; des loges on des-
» cend dans le parterre; du parterre on
» monte dans les galleries. Le Gentil-
» homme est confondu avec le save-
» tier; mille épées brillent & se croi-
» sent au milieu des cris, des huées &
» des gémissemens. On se bat à coups
» de cannes; on s'arrache les cheveux,
» les perruques, les cravattes. La No-
» blesse & la garnison font, pour nous
» soutenir, des exploits qu'on ne con-
» noît qu'à Londres. Figurez-vous voir
» un Duc se colleter avec un porte-faix,
» l'assommer à coups de poigs, & ce-
» lui-ci ne se rendre que quand les for-
» ces & la voix lui manquent.

» Cependant nous continuons de
» jouer, ou plutôt de gesticuler à tort
» & à travers. Il y eut un moment de
» silence; & nous crûmes les mutins
» appaisés. Chacun alloit s'asseoir, &
» se disposoit à nous écouter, quand,
» tout-à-coup, on apperçoit un spectre

» hideux, ou qui paroît tel à son visage
» déchiré & aux ruisseaux de sang qui
» coulent sur ses habits. Il monte sur
» un banc au milieu du parterre, mon-
» tre ses plaies & excite le peuple. Le
» combat se renouvelle avec plus de
» fureur; on prend pour arme tout ce
» qui s'offre sous la main. Les chan-
» delles, les souliers, les canifs, les
» perruques trempées de sueur & de
» sang tombent à côté de nous & sur
» nous.

» Nos partisans craignoient, avec rai-
» son, que les ennemis ne songeassent
» à nous envelopper par derriere: pour
» prévenir cet accident, cinq ou six
» Mylords suivis bientôt de cent au-
» tres Gentilshommes, s'élancent l'é-
» pée à la main, du fond du parterre
» sur la scene, & forment un rampart
» pour nous garantir de toute insulte.
» Au même instant, un des chefs du
» parti contraire demande audience: on
» l'écoute; une voix tremblante fait
» entendre ces mots: « nous sommes
» vaincus par la force; cédons, mes
» amis; c'est moi qui vous en prie ». A
» peine a-t-il fini de parler, que l'orage
» se dissipe: on acheve la grande piece;

» la petite est écoutée avec attention;
» & l'on nous reconduit dans nos mai-
» sons avec une escorte.

» Le lendemain, comme on crai-
» gnoit le même désordre, les Officiers
» & la Noblesse se rendirent de bonne
» heure au spectacle, & s'emparerent
» du milieu du parterre. Ils étoient sans
» épées, mais avec de forts & courts
» bâtons. Ils entourerent un Juge de
» Paix qui arriva, & lut un acte du Par-
» lement, par lequel on défendoit les
» épées & le tumulte, sous peine de la
» vie. On cria vive le Roi; & la piece
» commença; mais malgré le Juge de
» Paix & son acte, nous fûmes salués
» des sifflets & des hurlemens de la po-
» pulace. Nos protecteurs tomberent
» aussi-tôt sur nos ennemis sans leur
» donner le tems de respirer. L'action
» dura peu, mais fut vive. Représen-
» tez-vous une troupe de cyclopes frap-
» pant à coups redoublés sur des en-
» clumes. On cria de nouveau Vive le
» Roi; & les deux pieces furent enten-
» dues & applaudies.

» Quelques séditieux voulurent en-
» core troubler les représentations sui-
» vantes; mais nos partisans avoient si

» bien pris leurs mesures, qu'en moins
» de deux minutes on s'empara des mu-
» tins. Un de ces tapageurs, armé d'un
» énorme sifflet qu'il avoit fait faire ex-
» près pour se distinguer, étoit tapi
» dans un coin du parterre où il se
» croyoit bien caché; mais malheureu-
» sement il avoit été trahi. On le guet-
» toit; & dans l'instant qu'il embou-
» choit l'instrument, il reçut sur le vi-
» sage un coup de poing qui lui fit en-
» trer le sifflet jusqu'au milieu du go-
» sier. Au moyen de ces petites exé-
» cutions, les Acteurs jouent tranquil-
» lement; & nous avions tout lieu de
» nous flatter que nous aurions désor-
» mais le succès le plus paisible, lors-
» qu'un incident nous obligea de dis-
» continuer.

» Il fut question de l'élection d'un
» membre du Parlement pour la ville
» de Westminster. Mylord Trent.....
» d'une des meilleures maisons d'Angle-
» terre, étoit sûr de presque tous les
» suffrages. On lui demanda en pleine
» assemblée, s'il n'étoit pas du nombre
» de ceux qui avoient souscrit pour l'éta-
» blissement d'une Comédie Françoise
» à Londres. Il protesta qu'il n'en étoit
» rien,

» rien. On exigea son serment : il le
» fit & le répéta même pour plus grande
» notoriété. Un apothicaire prit la pa-
» role, & jura qie non-seulement My-
» lord étoit un des souscripteurs, mais
» encore qu'il l'avoit vu mettre l'épée
» à la main contre ses compatriotes, &
» s'étoit lui-même trouvé dans la mê-
» lée. Il n'en fallut pas davantage pour
» irriter tous les esprits : un murmure
» insultant s'éleva dans l'assemblée : le
» bruit de l'action de Mylord & de son
» prétendu faux serment se répandit
» dans toute la ville. Le peuple rem-
» plissoit les rues, criant à haute voix :
« point de parjure, point de Comédiens
» François ». Ces mots devinrent le re-
» frein de mille chansons. On inséra
» dans les papiers publics la copie d'un
» acte du Parlement, qui condamne les
» parjures au pilori. Cet acte fut affiché
» dans tous les carrefours & à la porte
» de Mylord Trent....

» Enfin on lui suscita un concurrent;
» & le peuple se rendit en foule à la
» maison d'un homme qui ne s'atten-
» doit pas à l'honneur qu'on vouloit lui
» faire. Aussi fut-il surpris de la propo-
» sition qu'il rejetta d'abord, fondant



» à leurs frais, & faisoient v
» leur désintéressement. Ils se
» rent dans toute la ville, &
» à crier : point de Mylord
» Les spectacles publics étoi
» rompus par les mêmes clar
» l'on ne souffroit point que
» mençât une comédie, qu'au
» les spectateurs n'eussent répé
» mes cris. On jettoit des loge
» parterre une foule d'imprin
» s'arrachoit, & qui faisoient
» dépens de Mylord. Son riva
» traire, qui ne manquoit pas
» voir dans la loge la plus di
» étoit reçu au bruit des app
» mens. La tempête cessa enfin
» se calmerent; & Mylord, pa

tre théatre; & nous fûmes ſeuls les victimes de l'antipathie nationale ».

Malgré les diviſions les plus fortes en pparence, il exiſte entre la France & 'Angleterre, faites pour ſe reſpecter, in ſentiment d'eſtime qui les rapproche. Si dans des tems de trouble ce ſentinent échappe au vulgaire des deux paris, la politique éclairée ne le perd janais de vue; & ſouvent elle en emprunte des moyens de conciliation, lors même que les querelles paroiſſent les plus envenimées. Tel eſt ſans doute, chez les deux peuples, un des motifs de cette émulation qui ſubſiſte entre eux avec tant de vivacité. Elle ne s'eſt point bornée aux ſeuls ouvrages de littérature, dont ces deux nations ont donné, dans chaque genre, des modeles au reſte de l'Europe. La rivalité d'intérêt les a conduites à vouloir approfondir leurs forces reſpectives, à étudier le ſyſtême, les inconvéniens & les reſſources de leurs gouvernemens; elle a porté leur curioſité juſques ſur des objets moins vaſtes, tels que les événemens journaliers, les mœurs & les uſages qui leur ſont particuliers. C'eſt ce ſentiment de curioſité qui tient ouvertes, dans Lon-

folie de ces Insulaires pour les m
France. Elles étoient déjà teller
vogue dans le dernier siecle, q
ouvriers alloient dans nos mar
res, pour y étudier nos goûts,
seins, nos étoffes; mais ces voy
coûtoient fort cher, étoient i
lité; car à peine les Anglois av
monté leurs métiers pour imiter
voyoient dans nos fabriques, c
pays étoit inondé d'étoffes nou
qu'on préféroit à celles d'An
déjà passées de mode. Les Lyon
jettoient tant de variété, les
mens étoient si fréquens, que
nufactures Britanniques tombere
le plus grand discrédit.

C'est de la France encore, que
Anglois tiennent leurs modeles
n'ont de préférence qu'au déf
nôtres. Ces peuples connoissant

parviendront jamais à déraciner de
r Isle le goût de nos modes, de nos
ffes, de nos bijoux. Leur amour
pre est pour nous; & ils seront tou-
rs tributaires de notre luxe.
D'un autre côté, ne semblons-nous pas
si nous-mêmes ne vouloir plus suivre
e leurs usages? Notre goût pour leurs
its n'est-il pas aujourd'hui plus vif
e jamais? & comme cette vivacité ne
nnoît point de milieu, nous avons
opté, avec la même fureur, leur
on de penser & la forme de leurs
oillemens. C'étoit peu de dévorer
rs livres, de les traduire, de les ap-
ndre par cœur, de les imiter, nous
pouvons plus souffrir que ce qui en
te l'empreinte. Nous pensons, nous
ivons, nous jouons, nous mourons
Angloise. Nous avons changé notre
actere national, nos mœurs, notre
eté, contre quelques réflexions som-
s, quelques drames lugubres, quel-
es romans atroces.
Il n'est pas jusqu'à nos femmes & nos
réables, qui ne soient entichés de
te Anglomanie. Le chapeau est de-
nu la coëffure favorite des Petites-
îtresses, & la perruque ronde celle

de nos Petits-Maîtres. Les Dames Angloises vont à pied le matin dans les rues de Londres, & se promenent seules au parc Saint James. Nos femmes de Paris veulent les imiter ; & les hommes du bon ton ont tous des chevaux Anglois, des voitures à l'Angloise & des fracs. Ils essaient d'établir des courses à l'exemple de celle de New-Market, font des gageures, boivent du ponche, mangent le rosbif & le pouding, préferent le vin de Bordeaux au vin de Champagne, & se battent avec les fiacres. Le ton de dissertateur devient celui de tous les cercles ; on y analyse le droit des peuples & des souverains ; on y calcule la force des empires ; on y pese les intérêts des nations. L'agriculture, le commerce, la population, sont des objets intéressans pour toutes les sociétés, & les sujets chéris de tous les entretiens. Les femmes même paroissent s'en occuper, & semblent vouloir persuader qu'elles en possedent tous les principes. Nos politiques, par des critiques outrées, des déclamations violentes, croient seuls mériter le titre de patriotes. Censeurs impitoyables du gouvernement, ils voudroient qu'on réformât le code

François sur celui de l'administration Britannique ; qu'on changeât notre maniere de vivre contre celle des Anglois ; qu'au milieu de Paris, on ne suivît plus que les mœurs & les usages de Londres ; & nos beaux esprits ne font point de difficulté de préférer Shakespeare à Corneille, Otway à Racine, Gay à la Fontaine, & Pope à Voltaire.

On ne peut nier qu'il n'y ait dans les ouvrages Anglois beaucoup de génie, d'imagination & de feu ; mais il faut convenir aussi, que ces qualités brillantes sont obscurcies par le défaut de méthode & de goût. Presque tous ces écrits sont marqués au coin du désordre & de l'imperfection. Le sujet principal est surchargé d'idées étrangeres, répandues avec profusion, amenées sans ménagement, distribuées sans intelligence. En Angleterre un trait neuf & hardi est toujours bien reçu, quelque part qu'il se trouve ; en France, le beau même ne plait qu'autant qu'il est à sa place. Seroit-ce que le génie Anglois seroit trop libre, ou le goût François trop gêné ? Pour en juger, on n'a qu'à comparer les écrits de nos voisins & les nôtres avec les chefs-d'œuvre de l'antiquité. Si

nous approchons, plus que les Anglois, de la perfection de ces grands modeles, c'est à nous à rester comme nous sommes, & à nos rivaux à se corriger. On a mis leurs livres en parallele avec la forme de leur gouvernement & les trois pouvoirs qui se réunissent à Westminster. La Majesté royale est représentée par les traits sublimes qui leur échappent ; la Chambre des Pairs par les sentimens nobles qu'ils expriment, & celle des Communes par les petits objets qu'ils s'amusent à peindre, par les idées triviales qu'ils ne savent point rebuter, par la bassesse des originaux qu'ils mettent sous nos yeux. Leur Mont Parnasse est un Mont Etna, qui vomit de la cendre, de la fumée & des flammes. Dans un bloc informe de bois ou de pierre, il y a toujours une belle statue renfermée : la difficulté est de l'en tirer : tout l'art consiste à ôter l'enveloppe qui la couvre. Cette idée peut s'appliquer à presque tous les livres Anglois. Sous une rude écorce, c'est-à-dire, avec de grands défauts dans la forme, ils ne laissent pas de contenir de grandes beautés. Il n'est question que de trouver une main assez habile pour enlever cette

écorce, c'eſt-à dire, pour établir l'ordre, retrancher les ſuperfluités, corriger les traits, & ne laiſſer voir enfin que ce qui mérite effectivement de l'admiration. C'eſt le ſervice qu'ont rendu à la plûpart des ouvrages de cette Nation, les Auteurs François qui les ont traduits dans notre langue.

Les Anglois manquent de cette correction, de cette élégance, de cette délicateſſe de goût & de ſtyle, qui caractériſent nos écrivains. Ils ignorent l'art des tranſitions, s'élancent par bonds & par ſauts, & ſongent moins à la beauté de la conſtruction, qu'à celle des penſées. Ici l'on ne demande jamais ſi un livre eſt bien écrit, ſi l'auteur eſt un homme de mérite; mais ſi l'ouvrage contient des vues nouvelles, des obſervations utiles? Les Gens de Lettres ne ſont recherchés dans aucune bonne maiſon. Les femmes ne leur communiquent ni leur goût ni leurs graces naturelles. C'eſt dans leur commerce, que les Auteurs François perdent leur rudeſſe; & faute de les fréquenter, ceux d'Angleterre manquent de ces fleurs qui font le charme des ouvrages Italiens & François.

Les Anglois ſont perſuadés que maniere d'apprécier leurs produ n'eſt fondée que ſur l'ignorance o eſt de leurs coutumes & de leurs m « Peu d'étrangers, diſent-ils, vie » nous viſiter dans notre Iſle; » connoiſſent par conſéquent ni » caractere, ni nos uſages, ni n » vers, ni nos ridicules, ni nos ſc » pouvons-nous donc eſpérer q » ouvrages qui les peignent, p » plaire à ceux qui n'ont jamais » originaux? Les François ſon » heureux à cet égard : tous les p » de l'Europe voyagent chez e » ſont à portée, en conſidérant l » dèles, de ſentir la juſteſſe » bleaux ».

Je ſuis, &c.

A Londres, ce 19 août 1755.



LETTRE CCXX.

SUITE DE L'ANGLETERRE.

L'IMPARTIALITÉ qui régnoit dans nos entretiens, ne permettoit pas de distinguer qui de nous étoit Anglois ou François. On parla avec la même liberté du caractere des deux peuples; mais je me borne à ce qui regarde les habitans de la Grande-Bretagne.

On peut les diviser en deux nations: l'une est celle des sages: le prestige ne peut rien sur elle. Juste dans ses vues, mesurée dans ses démarches, elle laisse courir devant elle la foule qui se précipite. Voilà les véritables Anglois, dignes de la réputation qu'ils se sont acquise dans l'Europe. Ils sont l'appui de leur patrie qu'ils honorent, & en composent la plus saine partie.

L'autre est cette multitude inconsidérée, qui se laisse emporter par l'opinion & subjuguer par la haine. Assemblage tumultueux de toutes sortes de partis mus par diverses intrigues, dont les Chefs ont chacun des intérêts per-

ſonnels ; ce n'eſt point une Nation *qui* conſulte, qui réfléchit, qui délibere ; c'eſt un peuple qui crie, qui s'agite, qui s'enivre de l'idée d'un commerce univerſel, & voit déjà celui de ſes voiſins anéanti, leurs ports détruits, & la Grande-Bretagne, ſouveraine des mers, ſeule maîtreſſe des deux mondes.

Les Anglois different des autres peuples par des mœurs & un tour d'eſprit particuliers, qui ſont en partie l'effet du gouvernement, en partie celui du climat & du ſol. Comme le gouvernement ſe croit chargé des plus grands intérêts de l'Europe, chaque citoyen y ayant part, ſe pénétre de ſa propre importance, & prend cet extérieur grave, qui tient au ſentiment d'un bonheur ſolide. D'un autre côté, comme le pays produit en abondance des alimens de toute eſpece & qu'il n'y croît point de vin, les habitans ſont plus ſujets à la gourmandiſe qu'à l'ivrognerie. La viande mêlée dans l'eſtomac avec la biere qui leur ſert de boiſſon, doit fournir néceſſairement des ſucs bilieux & mélancoliques, qui augmentent encore cette ſévérité apparente, que les étrangers prennent pour de la férocité. Il n'eſt

cependant pas de peuple plus humain ; & ils en donnent l'exemple même à leurs ennemis ; mais ils manquent de cette douceur d'esprit, de cette gaieté d'humeur, qui sont le charme de la société. Ce caractere, qui distingue notre Nation, passe à leurs yeux pour de la folie ; & plusieurs d'entre eux nous le reprochent, sinon comme un vice, du moins comme un ridicule. Adisson nous appelle un peuple comique, & prétend, Madame, que cette gaieté est un des plus grands obstacles à la sagesse de votre sexe. Selon les Presbytériens, qui sont les gens les moins gais de l'Angleterre, une femme qui rit pêche contre la pudeur ; & eux-mêmes semblent avoir fait serment de ne jamais rire. On cite des familles entieres, où de pere en fils, personne n'a ri. Le badinage même est si peu naturel à ces Insulaires, que la plupart de ceux qui se le permettent, ont la plus mauvaise grace d'en user. Ils n'ont ni le talent de plaisanter, ni le bon esprit de soutenir la plaisanterie. Ils détestent les diseurs de bons mots ; & s'il arrive que quelqu'un s'en permette, le railleur & celui qu'on raille commencent par ôter leur

habit, se mettent en chemise, & se battent à coups de poings, jusqu'à ce que le plus foible demande quartier.

Avec de pareilles dispositions, il n'est pas étonnant que les vapeurs soient si communes dans cette Isle. Les brouillards dont ce pays est environné, l'humidité qu'y entretient l'air de la mer, en donnant aux campagnes une verdure admirable, agissent nécessairement sur le tempérament, & conséquemment sur le caractere des habitans. La fumée du charbon de terre qui remplit l'atmosphere de Londres, peut aussi être comptée parmi les causes physiques de cette mélancolie. Ces peuples ne sont gais, que lorsque le vin a surmonté la tristesse. Aussi leur joie est-elle toujours bruyante, & dégénere ordinairement en une espece de fureur. On casse les verres; on brise les assiettes; on renverse autant de liqueur qu'on en boit : heureux quand il n'y a point de sang répandu. En grimaçant on jure sans être en colere, & le tout pour se faire la réputation d'un homme de bonne compagnie.

Avec ce caractere triste & féroce, l'Anglois a reçu de la nature une profondeur de génie capable des plus fortes

méditations. Sérieux & appliqué, il s'en fait une habitude, un plaisir & presque un besoin. Mais s'il se livre à ses pensées, ce n'est point avec cette légéreté d'esprit, cette vivacité d'imagination, qui glisse comme en se jouant sur la surperficie des objets dont elle emporte la fleur : c'est plutôt avec une ardeur de courage, qui dévore les difficultés, qui les cherche avidement, pour avoir le plaisir où la gloire de les surmonter. Il se distingue sur-tout par son exactitude dans le raisonnement; & nous-mêmes nous appellons ce peuple assez généralement la Nation des Philosophes. Cette supériorité de raison est l'ouvrage de la liberté. Les Anglois suivent la vérité par-tout où elle les conduit, sans être effrayés des résultats; & comme ils n'en redoutent point le pouvoir, ils s'abandonnent aux plus secrets mouvemens de leurs pensées.

On a long-tems douté si cette passion pour l'indépendance est un pur effet du hasard, ou si elle résulte de l'influence du climat. Si l'on fait attention à quelques especes d'animaux que produit l'Angleterre; si l'on considere leur impétuosité, leur courage, leur



cette fierté qui se manifeste, soit p
peu d'égards pour les Grands, s
leur sensibilité sur tout ce qui
leur indépendance, soit enfin p
sorte de férocité, qui ne les qu
même dans les plaisirs. Cet orgu
ne souffre rien & prend ombr
tout, les a garantis plusieurs
l'esclavage. Ajoutez à cela de g
richesses jointes à une mauvaise
tion, une licence qui naît de l'im
& une forte prévention pour leur
Ces gens sont en effet tellement
de l'amour national, que je ne p
les efforts qu'ils font pour la spl
& la prospérité de leur empir
surprise, sans admiration, sans
drissement, & sur-tout sans u
très-vif que mes compatriotes p
un jour les imiter.

dans cette Isle. Les Danois & les Normands, les partisans d'Yorck & de Lancastre s'en sont disputé la conquête, sans que le patriotisme se soit élevé pour la liberté. A ces querelles sanglantes succéderent d'autres querelles non moins sanglantes de religion, dont les droits sacrés ne tenoient pas plus à l'amour national, que les prétentions des deux Roses. Ce motif n'a donc sauvé ni la patrie, ni la couronne, ni la religion, toujours sujettes, chez ce peuple inconstant, à toutes les révolutions que l'erreur & l'ambition sont capables de faire naître. Il est vrai que l'esprit de division, qui est comme naturel en Angleterre, n'en exclut pas totalement le patriotisme; mais c'est un grand vice dans le patriotisme Anglois, de ne pas bannir ces divisions qui ont si souvent déchiré la patrie.

Si l'on remonte au tems des guerres civiles, on y trouve, comme une suite nécessaire de la forme du gouvernement, l'origine de presque toutes les factions qui se sont élevées dans ce royaume. Le peuple possédoit de très-beaux privileges, mais n'en jouissoit pas; le Roi avoit de très-grandes prérogatives, &

tâchoit encore de les augmenter. Henri VIII & Elisabeth assoupirent l'esprit d'indépendance ; les entreprises téméraires de Charles I le réveillerent, & exciterent d'une part une résistance vigoureuse, de l'autre une condescendance aveugle & timide. La Nation alors se divisa : la moitié prit le parti de la Cour, l'autre moitié celui du peuple. Ceux-ci voyoient, dans les prétentions du Parlement, le maintien de la constitution ; ceux-là crurent en appercevoir la chûte dans les entraves qu'on sembloit donner à la royauté. Les partisans de la Cour se distinguerent par la longueur des cheveux, & prirent le nom de *Cavaliers* ; les Parlementaires porterent les cheveux courts ; & on les appella les *Têtes rondes* ; car ce pays, toujours divisé en factions, a de tout tems eu des marques distinctives pour les reconnoître, telles que les Roses Blanches, les Roses Rouges, &c. Du tems d'Adisson, une mouche placée à droite ou à gauche sur le visage d'une femme, désignoit le parti qu'elle vouloit suivre ; & au premier aspect, on savoit à quoi s'en tenir.

On reconnoît aujourd'hui à d'autres

indices, les partiſans de la Cour & ceux de la liberté. Ces derniers portent un habit ſimple & uni, paſſent leur vie à la chaſſe, dans les cafés ou à la taverne, ſe nourriſſent de bœuf, de pouding & de fromage de Cheſter, mangent avec des couteaux ronds & des fourchettes à deux dents, boivent de la bierre forte tous dans le même pot & à la ronde, ont de la vigueur & de l'embonpoint, ne ſe levent ni quand ils vous abordent ni quand ils vous quittent, vous prennent la main, la ſerrent juſqu'à vous faire crier, vous la ſecouent juſqu'à vous faire trébucher, vous laiſſent prendre vous-même votre chaiſe, ne vous reconduiſent point quand vous ſortez, & ne ſe diſent ni votre ſerviteur, ni votre ami. Leurs femmes vont le matin à pied, avec un tablier de baptiſte, un petit chapeau de paille, & un ſeul laquais, ſe promener au parc Saint-James, ſe font habiller par des femmes & jamais par des valets-de-chambre.

Au contraire, ſi vous voyez un Anglois qui ait l'air maigre, foible, uſé comme nos Seigneurs; s'il a chez lui des femmes à la mode, à ſa table des en-

trées, des entremets à la Françoiſe ; s'il ſe fait habiller, ſervir, coëffer par un tailleur, un valet de-chambre, un perruquier de Paris ; ſi, dès qu'il vous apperçoit, il s'incline profondément, vous fait mille révérences, vous reçoit au milieu de l'appartement ; à coup ſûr, vous pouvez dire que cet homme eſt du parti de la Cour, & ſoumis aux volontés des Miniſtres. Sa femme ne connoît que les étoffes de France, & ne porteroit pas une blonde, pas un ruban de la fabrique d'Angleterre.

Dans toutes ſortes d'états, les enfans ſucent, pour ainſi dire, ce même eſprit avec le lait ; & à peine ils ſavent bégayer quelques mots, qu'on leur apprend les termes d'*Oppoſition* & de *Corruption*, par leſquels on déſigne les deux partis. Chaque faction a ſes auberges affidées ; & ſi un membre du Parlement eſt oppoſé à la Cour, il eſt obligé de choiſir celles qui ſont connues pour être dans les mêmes intérêts, de ſouffrir que l'Hôte, toujours zélé pour l'Oppoſition, ſe mette à table avec lui, de boire à ſa ſanté dans le même pot, & à celle des ennemis du miniſtere. Cet homme ſouvent le perſonnage le plus impor-

tant du lieu, est presque toujours le dépositaire des brigues secrettes qui se forment chez lui pour les élections. Aussi quelque grossier, quelque brutal qu'on le suppose, il faut écouter ses raisonnemens extravagans, & avoir même l'air d'y applaudir; car si l'on aspire à quelque considération, & qu'on ne veuille pas faire sa cour au Roi, on est obligé de la faire au peuple. On ne peut pas non plus se dispenser de se pourvoir de toutes les provisions dont on a beson, auprès des marchands du même parti; & si malheureusement un valet prenoit une livre de sucre chez un épicier qui tient pour le ministere, le Maître seroit regardé comme un homme livré à la Cour, & perdroit tout crédit dans sa province.

Tel est le caractere du peuple Anglois, qu'il faut toujours un nouvel aliment à cet esprit de division qui l'agite sans cesse dans les choses même les plus frivoles. Il suffit qu'une partie de la Nation ait adopté un sentiment, pour que l'autre aussi-tôt en embrasse un tout opposé. Lorsque des sectes nouvelles dans la religion, ou des opinions contraires dans la politique n'occupent point leur



L'année derniere un procès
entre une Bohémienne & u
fille, mit en mouvement tou
de Londres. Le Public fut pa
la faction poussée si loin, que
Maire se vit forcé de se jus
écrit dans une apologie adr
habitans de la cité. La petite f
soit la Bohémienne de l'avoir
dépouillée, & tenue enferm
dant trois semaines avec si peu
riture, qu'elle étoit presque
faim. Il y eut des témoins pou
tre; & la Bohémienne fut co
à mort; mais ayant obtenu
pour l'exécution de son supp
ou ses protecteurs, firent à
condamner la petite fille au
ment comme parjure. Chacun
partis combla de bien sa proté

vés & débités dans tout le royaume, es estampes insérées dans les ouvra- périodiques. Les deux factions en- terent des volumes sans nombre; is d'autres objets de dispute mirent à cette querelle ridicule, pour faire ce peut-être à quelque autre plus ex- ragante.

Dans les divers partis qui divisent la ande-Bretagne, les uns s'engagent par lination, par oisiveté, par ennui, autres par intérêt, par mécontente- nt, ou par quelque autre motif per- nel. Celui de la Cour préfere le me à l'agitation, la paix à la guerre; plus politique que la faction con- ire, il sait supporter l'injure avec nquillité, repousser les attaques ec ménagement, répondre avec uceur aux invectives. Les partisans l'Opposition sont hardis dans la dis- te, véhémens dans le propos, & connoissent ni politesse ni égards. s uns & les autres se disent attachés maintien de la liberté: les premiers la voient jamais en danger; les se- nds la croient toujours en péril. eux-ci cherchent à alarmer le peuple; ux-là s'efforcent de le calmer; &

tous, pour leurs propres intérêts, se servent de ses préjugés, de sa foiblesse & de son ignorance. Il est vrai que ses clameurs sont rarement à redouter; ce sont les couplets des François contre les Ministres : mais s'il se fait entendre quelque bruit sourd; si le mécontentement se peint sur les visages; si au lieu de cris aigus, on ne laisse échapper que des paroles mal articulées, c'est alors que l'orage se forme; & il ne tarde pas à éclater. Le silence morne & farouche du peuple mécontent est toujours l'avant-coureur des révolutions.

Le ministere Anglois, continuellement occupé à lutter contre les factions domestiques, a peu d'avantage quand il est question de faire échouer les entreprises d'un voisin ambitieux. Ce qu'il auroit de ressource, pour soutenir au dehors les intérêts du Souverain, il est obligé de l'employer au dedans, à les défendre contre un parti qui travaille sans cesse à les ruiner. D'ailleurs il ne peut traiter dans les Cours étrangeres avec assez de confiance; car d'être soutenu par le Roi, est une raison souvent d'être désavoué de la Nation. Vainement il prend les mesures les plus

sages;

ſages; la faction contraire les rend preſque toujours inutiles.

Il faut pourtant convenir que, pour l'ordinaire, les divers partis ſe réuniſſent lorſque la Cour viſe au pouvoir abſolu, ou que le bien public ſe trouve joint à celui des particuliers. Une invaſion projettée par une puiſſance voiſine, le commerce envahi par une nation rivale, attirent communément & réuniſſent l'attention des factions les plus oppoſées. Celle de la Cour penſe plus à la défenſe de l'Etat, qu'aux graces du trône: le parti du peuple ceſſe de s'occuper des entrepriſes du miniſtere, & ſonge moins à la conſervation de la liberté, qu'à la ſûreté du pays. Tous les Anglois ſont alors citoyens; tous ſe rallient ſous l'étendard de la Couronne. Auſſi chaque fois que leur haine pour l'ennemi commun les a fait triompher des diviſions inteſtines, on les a vu ſe rendre redoutables à l'Europe; mais lorſqu'ils ceſſent d'être en guerre avec leurs voiſins, ils recommencent à ſe la faire à eux-mêmes.

La haute idée qu'on leur donne continuellement de leur nation, leur inſpire un ſouverain mépris pour toutes les

autres. Ils sont persuadés qu'il n'y a nulle part de meilleure constitution, de loix aussi sages, de plus grands talens, de vertus plus sublimes. Tout l'effort de l'esprit humain, selon les Anglois, ne peut imaginer une forme de gouvernement plus parfaite; c'est la seule qui ait su mettre le trésor de la liberté au dessus des atteintes du despotisme. Ils tiennent aux défauts même de leur constitution, autant qu'à ses avantages les plus essentiels; & telle est leur prévention en faveur de leurs loix, que si elles entraînent des abus, ils les croient inévitables. Autant ils sont idolâtres de leurs inventions & de leurs découvertes, autant ils affectent de dépriser les productions & les chefs-d'œuvres des autres pays. Ils ne supposent pas, par exemple, qu'on puisse comparer Descartes à Newton, le Tasse à Milton, Corneille à Shakespeare; & ceux même qui ont le plus vécu parmi nous, sont quelquefois ceux qui nous rendent le moins de justice.

Chaque Citoyen étend à soi-même la bonne opinion qu'il a de sa Nation. Il triomphe dans les victoires, porte le faix des disgraces, & s'épuise en ressources pour soutenir les succès, pour

ſer les avantages, pour réparer les
es. Les hommes dont les ſervices,
connoiſſances, les talens ont illuſtré
gletere, y jouiſſent de ce reſpect, de
hommages qui ſont la plus douce,
lus glorieuſe récompenſe du mérite.
palais des Grands, les maiſons du
ple, les cabarets même & les guin-
ttes ſont ornés à l'envi de leurs
traits ou de leurs buſtes; & ſi l'on y
arque quelques illuſtres étrangers,
n'eſt que pour ſervir de cortege à
glois qu'ils veulent honorer. Ils
ſont qu'en ſous-ordre; celui-ci tient
jours le premier rang. Milton do-
ie ſur Homere, Virgile, le Taſſe,
Camoens; Shakeſpeare ſur Sophocle,
ripide, Plaute, Térence, Lope de
ga, Corneille, Racine, Crébillon,
liere; leurs Auteurs moraux ſur
nfucius, Nicole, Boſſuet, Bourda-
le, Fénélon; Bucanan ſur Thucy-
le, Polybe, Xenophon, Céſar,
te-Live, M. de Thou; Newton ſur
thagore, Archimede, Deſcartes,
pler, Gaſſindi, Huygens; & Boyle
Paſcal, Toricelli, Galilée, &c.
Quelques prévenus que ſoient les
glois en faveur de leur patrie, il



on en voit quelques-uns a
bonne foi, qu'ils n'ont rien c
rable dans leur pays. Le Lord
après avoir admiré en Sorbon
beau du Cardinal de Richelie
chez Girardon, l'embrassa
thousiasme, le loua de mê
supplia d'accepter une bour
louis, qu'il avoit jettée sur l
cet Artiste.

Les honneurs rendus pub
aux grands hommes plutô
grands Rois, les exploits de
guerriers, mis sous les yeux d
sans aucun rapport aux Souv
qui ils tenoient le commander
un autre effet de cet orgueil
que, que les Anglois entreti
perpétuent dans le cœur de le
toyens. De tous tems ces Insu

de Chypre & d'Ecosse. Un marchand de vin eut l'ambition de leur donner à manger. Il les invita ; ils accepterent ; & il s'assit à table avec les quatre Monarques.

Ces peuples sont braves autant que fiers ; & ils le prouvent par le mépris qu'ils font de la mort. Un de leurs corsaires, blessé mortellement dans un combat, fit apporter un hautbois, & joua pour encourager ses gens, jusqu'à ce que l'haleine lui manquât avec la vie. Pendant la guerre des Espagnols & des Hollandois dans les Pays-Bas, l'animosité étoit si grande, qu'on faisoit pendre les prisonniers des deux partis. Il y avoit parmi les Espagnols un soldat Anglois, qui tira des premiers ; délivré du danger, il proposa à un Espagnol de tirer pour lui, moyennant dix écus. La proposition fut acceptée ; & le sort le favorisa une seconde fois.

Malgré ce courage féroce, ces Insulaires paroissent en général peu touchés de la gloire des armes. Leur bon sens & la prospérité dont ils jouissent dans leur Isle, les éloignent des guerres étrangeres ; & le titre de grand capitaine n'est pas celui dont ils font le plus



Les vertus & les talens mili
jouissent pas même toujours
mages qui leur sont dus. Un
suite d'exploits n'est pas un t
être admis dans le sanctuaire
Les récompenses réservées au
sont prodiguées à des orateur
politiques obscurs par eux-m
le guerrier rentre dans le néant
n'est plus à la tête des arm
même qu'il commande, il fa
de combattre l'ennemi, qu'il
d'une foule d'envieux que la
suscite, & dont toute l'occu
de faire naître des obstacles,
l'alarme & la discorde, d'a
confiance du soldat, & de
opérations du Général. Il y a
vrai, au commencement de
un homme célebre, que son

de l'Etat; & il ne put vaincre la cabale d'une femme. Malborough encourut la disgrace de la Reine; mais trop grand pour être puni, il eut le repos pour châtiment.

La bravoure Angloise ne consiste pas à se défier l'épée à la main: mais si le duel est rare chez ces peuples, ils ne s'en tirent pas avec moins de gloire lorsqu'ils s'y trouvent engagés. La maniere dont ils aiment à manifester leur courage, est de faire hardiment une bonne action, d'oser dire la vérité, & de suivre la raison contre le préjugé, la coutume & la foule. Malheureusement ils ne comptent ni les égards ni les attentions parmi les devoirs; ils dédaignent d'acquérir ces manieres polies & insinuantes, que, par un excès contraire, les François mettent quelquefois à la place des sentimens & de la vertu. Les Anglois ne regardent la politesse que comme un joug incommode; & dans ce pays de la liberté, on n'entre dans aucune société, qu'à condition de n'être assujetti à aucune contrainte. Ce que nous appellons un homme aimable, passe à Londres pour un homme frivole; & ce qui nous paroît agrément, n'est que

folie aux yeux d'un peuple qui ne s'attache qu'au ſolide. Rien ne lui donne du crédit que la richeſſe; c'eſt par-là qu'un Pair du royaume tient tête aux Miniſtres, & que le Négociant devient membre du Parlement.

Ce que Virgile a dit des anciens Bretons, qu'ils étoient diviſés d'avec tout l'univers par la mer qui les environne, eſt encore plus vrai de la diviſion que la politique a miſe entre les Bretons modernes & les autres hommes. Plus on étudie le caractere & le génie de ces Inſulaires, plus il ſemble que l'on ſoit en droit de ne les point regarder comme faiſant partie de cette république univerſelle, qui embraſſe dans ſon ſein toutes les nations. Au lieu d'adopter cette maxime du vieillard de Térence: « je ſuis homme; & rien de ce qui » touche l'humanité ne m'eſt étranger », ils ont ſubſtitué celle-ci plus conforme à leur politique: « je ſuis Anglois; & » tout ce qui ne l'eſt pas, eſt pour moi, » comme s'il n'exiſtoit point ».

Cette indifférence pour les autres peuples a tellement fortifié leur attachement pour leur pays, qu'en ceſſant d'être citoyens du monde, ils croient être deve-

mus d'excellens patriotes. Ils n'en ſont cependant ni moins curieux de voyager, ni moins obſervateurs de ce qui ſe fait hors de leur iſle. Mais c'eſt, en général, le goût de preſque tous les Européens, de ſe rapprocher les uns des autres, & de communiquer plus particuliérement entre eux. On les voit ſe faire part de leurs lumieres, de leurs découvertes, de leurs richeſſes. C'eſt l'image d'une grande famille, dans laquelle il ſurvient quelquefois des débats, des diſcuſſions, tels qu'on en voit naître entre les parens les mieux unis; mais ces querelles paſſageres n'empêchent pas que les membres de cette vaſte ſociété ne s'eſtiment, ne ſe recherchent, ne ſe viſitent, ne s'accueillent & ne s'empreſſent de faire voir mutuellement ce qu'ils ont de ſingulier, de rare & d'utile.

Les Anglois voyagent beaucoup & ſouvent trop tôt; pluſieurs de leurs écrivains ſe ſont élevés contre cet abus, mais ne l'ont point corrigé. La multitude de jeunes Lords qui vont à à Paris, eſt peut-être ce qui redouble la fureur des Anti-Gallicans. On remarque pourtant une grande diffé-

rence entre un Anglois qui a voyagé, & un autre qui n'est point sorti de son pays. L'aisance, la politesse, l'usage du monde distinguent le premier : accoutumé à paroître dans toutes les compagnies, il n'est emprunté dans aucune. L'autre au contraire est gêné par-tout : ses efforts pour être poli, ajoutent encore à son embarras : il veut être aimable, il n'est que ridicule ; & comme il est impossible qu'il ne s'en apperçoive pas lui-même, sa crainte redouble ; il s'en lasse ; il recherche la société de ses inférieurs, ou ne voit parmi ses égaux, que ceux avec qui il peut être libre. De-là ces goûts grossiers, ces débauches honteuses, dans lesquels on perd la santé, l'honnêteté & la raison.

Ces peuples n'ont chez eux ni discipline, ni encouragement, ni émulation, ni exemples ; point d'Académies pour les exercices de la jeune Noblesse, point de conférence pour perfectionner les arts & le langage, point d'école pour cultiver le caractere qu'un honnête homme doit apporter dans le monde. Il faut qu'ils aillent ailleurs remplir ces différentes parties de leur

éducation; mais au lieu de s'occuper de choses sérieuses, ils songent plutôt à prendre les airs, les manieres de ceux avec lesquels ils se trouvent: & trop jeunes pour pouvoir choisir, ils copient tout ou choisissent mal. Souvent les gouverneurs à qui on les confie, ne sont pas eux-mêmes de meilleurs guides. Tirés de la poussiere des colleges, comment formeroient-ils leurs disciples à une politesse qui leur est étrangere, & au ton du monde qu'ils ne connoissent pas? En général les Anglois ont je ne sais quoi de rude dans leur contenance, qui donne de la roideur à tous leurs mouvemens. Il y en a peu qui joignent les graces à la beauté des traits, ou la noblesse à l'avantage de la taille. Leurs entretiens, leurs écrits, leurs vertus même, tout se ressent de la rudesse de leur caractere.

Leurs passions sont violentes, & prennent souvent de fortes teintes de cette férocité. C'est à elles sans doute, qu'on doit attribuer cette maladie cruelle, cet ennui de vivre, ce goût enfin pour le suicide, dont on raconte des faits si fréquens, si singuliers, si funestes. Un homme entre dans

la chambre de ses deux fils, dont le plus âgé n'a que douze ans. Il les force de prendre chacun un pistolet chargé de trois balles, & leur ordonne de tirer l'un sur l'autre. Ceux ci effrayés se jettent aux genoux de ce pere barbare, qui, peu sensible à leurs pleurs, prend son épée, & menace de les égorger, s'ils refusent d'obéir. Ils cedent avec effroi, tirent en même tems, & tombent baignés dans leur sang. La mere accourt au bruit, voit son mari contemplant d'un œil farouche ses fils expirans, & l'arrache par ses cris à cet affreux spectacle. Il s'élance sur elle, lui plonge son épée dans le cœur, l'en retire pour l'enfoncer dans le sien, & vit encore assez de tems pour raconter son désespoir & ses crimes.

Un autre voulant quitter la vie, & n'ayant pas le courage de se donner la mort, entre avec un fusil dans une maison de jeu, couche en joue un des assistans, le tire, le renverse, & s'approchant, lui dit avec sang-froid: « Je » vous assure, Monsieur, que je ne » vous en veux aucunement; vous ne » m'avez jamais offensé; & je ne vous » avois même jamais vu. Mais j'avois

» pris le parti de tuer quelqu'un pour » me faire pendre. Je suis fâché que le » hasard soit tombé sur vous ; car vous » me paroissez un aimable homme ». On arrête le coupable ; on instruit son procès ; & il reçoit la mort avec la même tranquillité qu'il l'avoit donnée.

Un François se promenant seul dans le parc Saint-James, est abordé par un Anglois qui le salue, & lui dit sans le connoître : « Chaque pas que je fais » me conduit à la mort. Votre physio- » nomie me plaît ; recevez ce paquet ; » mais j'exige que vous ne l'ouvriez » que chez vous ». L'Anglois s'éloigne alors ; & le François n'a rien de plus pressé que de se rendre à son logis. Il trouve dans le paquet environ mille guinées ; & pénétré de reconnoissance, il revient dans le parc, cherche avec empressement son bienfaiteur, & voit qu'on le retire du canal où ce malheureux venoit de se noyer.

Un Anglois d'une naissance illustre, extrêmement riche, dans la force de l'âge, & sans infirmité, a une femme encore jeune, qui réunit à la sagesse les agrémens de la figure & de l'esprit : il en est tendrement aimé : ses enfans

ont ces heureuses dispositions qui annoncent un mérite supérieur : il n'a rien à se reprocher dans sa conduite ; & il s'est acquis l'estime générale. Avec tant d'avantages vous vous figurez peut-être qu'il est heureux ? Point du tout : il s'ennuie de vivre & se donne la mort.

Un Officier, auquel il passa par la tête de se brûler la cervelle, se préparoit à cette grande action, lorsqu'un pauvre l'apperçut au moment qu'il appuyoit le pistolet sur son front, & le lui arracha. L'Officier mit l'épée à la main, & voulut le percer. Le pauvre, sans s'effrayer, lui dit : « frappez ; je crains » aussi peu la mort que vous ; mais j'ai » plus de courage. Il y a vingt ans que je » vis dans la peine ; & j'ai laissé à Dieu » le soin de mettre fin à mes maux ». Rendu à lui-même, & pénétré du discours de son libérateur, l'Officier l'embrassa, lui donna sa bourse, & se retira persuadé que ce malheureux étoit plus courageux que lui, & plus raisonnable.

On remarque que l'automne est la saison de l'année, où les gazettes présentent une plus longue liste de gens qui se sont débarrassés volontairement

du fardeau de la vie. Le mois dernier, un Journaliste rapportant plusieurs exemples de ces sortes de morts, remarqua que la chose étoit d'autant plus extraordinaire, que la saison de se tuer n'étoit pas encore arrivée.

L'église Anglicane a dans sa liturgie une oraison particuliere, que ses Ministres récitent sur ceux qu'une mélancolie exaltée porte à s'ôter la vie. On y prie Dieu « d'accorder au malade l'esprit de patience & de consolation ; » de le soutenir contre les tentations » dont il est assailli; de dissiper le trouble de son ame ; de ne point éteindre » la meche qui fume encore, & de » rendre à celui pour qui on l'invoque, » la paix, la sérénité & la joie qui l'ont » abandonné ».

Les loix contre le suicide ont été très-rigoureuses en Angleterre. Comme elles avoient à combattre le goût national, il étoit juste qu'elles aggravassent les peines contre un crime devenu trop commun. Le cadavre d'un homme qui se tuoit lui-même, après avoir été traîné sur la claie, devoit être enterré dans le carrefour le plus voisin de sa maison, au point de jonction

des quatre ruisseaux de ce carrefour, dans une fosse en forme de puits, où on le jettoit la tête en bas; mais ces mêmes loix n'ayant pu arrêter le mal, céderent à l'habitude; & l'on regarde aujourd'hui l'homme qui se tue, plutôt comme un malade à plaindre, que comme un criminel à punir. On se contente d'en faire mention dans les papiers publics; & cet article n'est pas celui qui fournit le moins de matiere aux Journalistes, tant ce barbare usage est en honneur parmi les Anglois. On permet à des Ecrivains dangereux de le louer comme une vertu nationale; & l'on regarde comme une marque de courage, ce qui n'est peut-être qu'un témoignage de foiblesse.

« Il étoit las de la vie; il en est sorti, » disoit un pere quand on lui annonça » que son fils unique venoit de se noyer » volontairement dans la Tamise. Chercher son bien & fuir son mal en ce qui » n'offense point autrui, c'est, ajouta-t-» il, le premier droit de la nature. Notre » vie n'est rien aux yeux de la raison; & » quand nous quittons notre corps, nous » ne faisons qu'ôter un vêtement incom» mode. Un esclave chargé d'un habit qui

» le gêne, le quitte pour mieux faire son
» service ; & il seroit injuste de l'en pu-
» nir. Le seul moyen qu'ait trouvé la rai-
» son pour nous soustraire aux maux de
» l'humanité est de nous détacher des
» objets terrestres ; & si nos passions &
» nos erreurs sont nos infortunes, nous
» devons naturellement chercher à nous
» en délivrer. Tant qu'il nous est bon
» de vivre, nous le desirons fortement :
» il n'y a que le sentiment des maux
» extrêmes, qui puisse vaincre ce desir ;
» & chez tout homme censé, le droit
» de renoncer à la vie, en précede
» toujours de beaucoup la tentation ».

C'étoit par de pareils sophismes, que ce pere cruel se consoloit de la mort de son fils ; comme si la vie étoit une chose dont nous pussions disposer à notre gré. Dieu nous ayant placés dans ce monde sans notre consentement, comment, sans son congé, prétendons-nous en sortir ? N'est-ce pas nous soustraire à ses loix ? N'est-ce pas nous révolter contre la Providence ? Le Ciel nous impose, avec la vie, une tâche pour la remplir, de quel droit croyons-nous pouvoir nous en dispenser ? Dire qu'il est permis de se donner la mort, c'est dire qu'il est per-

des quatre ruisseaux de ce carrefour, dans une fosse en forme de puits, où on le jettoit la tête en bas; mais ces mêmes loix n'ayant pu arrêter le mal, céderent à l'habitude; & l'on regarde aujourd'hui l'homme qui se tue, plutôt comme un malade à plaindre, que comme un criminel à punir. On se contente d'en faire mention dans les papiers publics; & cet article n'est pas celui qui fournit le moins de matiere aux Journalistes, tant ce barbare usage est en honneur parmi les Anglois. On permet à des Ecrivains dangereux de le louer comme une vertu nationale; & l'on regarde comme une marque de courage, ce qui n'est peut-être qu'un témoignage de foiblesse.

« Il étoit las de la vie; il en est sorti, » disoit un pere quand on lui annonça » que son fils unique venoit de se noyer » volontairement dans la Tamise. Chercher son bien & fuir son mal en ce qui » n'offense point autrui, c'est, ajouta-t- » il, le premier droit de la nature. Notre » vie n'est rien aux yeux de la raison; & » quand nous quittons notre corps, nous » ne faisons qu'ôter un vêtement incom- » mode. Un esclave chargé d'un habit qui

» le gêne, le quitte pour mieux faire ſon
» ſervice ; & il ſeroit injuſte de l'en pu-
» nir. Le ſeul moyen qu'ait trouvé la rai-
» ſon pour nous ſouſtraire aux maux de
» l'humanité eſt de nous détacher des
» objets terreſtres ; & ſi nos paſſions &
» nos erreurs ſont nos infortunes, nous
» devons naturellement chercher à nous
» en délivrer. Tant qu'il nous eſt bon
» de vivre, nous le deſirons fortement :
» il n'y a que le ſentiment des maux
» extrêmes, qui puiſſe vaincre ce deſir ;
» & chez tout homme cenſé, le droit
» de renoncer à la vie, en précede
» toujours de beaucoup la tentation ».

C'étoit par de pareils ſophiſmes, que ce pere cruel ſe conſoloit de la mort de ſon fils ; comme ſi la vie étoit une choſe dont nous puſſions diſpoſer à notre gré. Dieu nous ayant placés dans ce monde ſans notre conſentement, comment, ſans ſon congé, prétendons-nous en ſortir ? N'eſt-ce pas nous ſouſtraire à ſes loix ? N'eſt-ce pas nous révolter contre la Providence ? Le Ciel nous impoſe, avec la vie, une tâche pour la remplir, de quel droit croyons-nous pouvoir nous en diſpenſer ? Dire qu'il eſt permis de ſe donner la mort, c'eſt dire qu'il eſt per-

mis de tromper sa destination. L'homme doit à la société sa conservation, ses talens, ses lumieres, son travail, & à la patrie tout ce qu'elle a droit d'exiger d'un citoyen.

L'étude & l'amour des lettres ne sont point un préservatif contre ce malheureux goût qui porte l'Anglois à se détruire. Les annales de la littérature Britannique sont remplies de pareils exemples. Je ne rappellerai que celui de Thomas Créech, auteur d'une excellente traduction en vers & en prose du Poëte Lucrece, avec des notes. Amoureux d'une femme qui ne répondoit point à ses feux, il se pendit de désespoir.

Le changement de climat n'est pas non plus un remede contre ce *Splen* funeste, qui fait tant de ravages dans la Grande-Bretagne. Toutes les nations regardent Paris comme le sanctuaire des plaisirs & des amusemens. La vivacité de l'air, l'agrément des compagnies, la variété des spectacles, le bruit des nouvelles, le fracas du grand monde, mille scenes intéressantes qui se succedent chaque jour, tout cela n'est point capable de tirer un Anglois de la mélancolie qui le dévore. Son ame enveloppée de

nuages sombres, ne sait s'ouvrir ni aux charmes de la gaieté, ni aux graces piquantes d'une ingénieuse conversation.

On ne connoît point à Londres tous ces avantages de la société. Les livres sont l'unique ressource des gens oisifs; & les femmes qui ne s'entendent pas flatter continuellement, sont obligées de recourir aussi à la lecture. Tous s'appliquent aux lettres par désœuvrement, par une curiosité naturelle aux esprits inquiets, ou par la nécessité de paroître instruits. Leur caractere les porte au silence, & le silence au goût de l'étude. Vivant, conversant peu les uns avec les autres, ils ont besoin, pour remplir les vuides de leur vie, de lire & même de faire des livres. De-là ce déluge d'insipides productions, qu'augmente encore l'usage où l'on est à Londres, de traduire toutes les brochures de Paris.

Par la même raison, la curiosité est une passion très vive chez les Anglois. Lorsque Théodore, Roi de Corse, fut parti de cette ville pour son expédition, le particulier chez qui il avoit logé, accablé par l'affluence de monde qui vouloit voir la chambre de ce prétendu Monarque, imagina de ne la montrer

que pour de l'argent. Il se borna à un scheling par personne; & en peu de tems, il amassa douze cens guinées.

Un mauvais plaisant avoit fait afficher aux coins des rues de cette capitale, « qu'à tel jour, à telle heure, & à » tel théatre, un homme entreroit dans » une bouteille qui peut contenir une » pinte ». Les plus honnêtes gens d'Angleterre, séduits par la passion pour le singulier, se rendirent à ce spectacle; payerent l'entrée; & quand la salle fut remplie, le charlatan se présentant sur le bord du théatre, dit que dans aucun cabaret de la ville, on n'avoit pu trouver une bouteille qui contînt l'exacte mesure d'une pinte; qu'ainsi on demandoit pardon aux spectateurs; qu'on étoit prêt à leur rendre l'argent à la porte s'ils l'exigeoient; & il disparut au même instant. Le parterre se voyant trompé, entra en fureur, fit tapage, brisa les bancs, les décorations; & dans le tumulte, les uns perdirent leurs épées, d'autres leurs perruques, leurs chapeaux, &c; mais l'argent ne put être rendu; & le fourbe avoit trouvé moyen de s'évader, sans qu'on ait pu le découvrir.

L'Angleterre eſt le pays de l'Europe où l'on ſe pique le plus d'être original. L'un avec cent mille livres de rente, affecte de ſe couvrir d'un drap plus groſſier que celui de ſes valets ; l'autre, d'une naiſſance diſtinguée, aime à ſe confondre avec les porteurs de chaiſe, & ſe vante d'en connoître mieux qu'eux la langue & les uſages. Des habits recherchés, un équipage leſte, des bijoux de toute eſpece, de l'ambre, des mouches, un ton précieux, peu d'eſprit, beaucoup de jargon, tel eſt à peu près un petit-maître François. On croit communément que ceux de Londres ne ſont que de ridicules copies des nôtres ; c'eſt tout le contraire. Une perruque courte & ſans poudre, un mouchoir de couleur autour du cou, une veſte de matelot, un bâton fort & noueux, un ton & des diſcours groſſiers, l'affectation des airs, & l'imitation des mœurs de la plus vile populace ; voilà ce qui conſtitue le petit-maître Anglois.

La plupart regardent ces ſingularités comme un effet glorieux de la liberté Britannique, & ſont plus flattés de paroître extraordinaires que raiſonnables.

Il y a des traits qui, ſans ſortir de l'ordre commun, en impoſent aux ſages même, par la maniere ſeule dont ils ſont préſentés. Un habitant de Londres, qui n'avoit point d'enfans, donna aux pauvres tout ſon bien par ſon teſtament ; & cette action qui, quoique très-louable en elle-même, n'avoit cependant rien de bien rare, fut célébrée pendant plus d'un mois dans tous les papiers publics, uniquement à cauſe de cette tournure ſinguliere : « j'inſtitue » pour mes héritiers, ceux qui ont » faim, ceux qui ont ſoif, ceux qui ſont » nuds, &c ».

Un homme, en ſautant un foſſé, s'étant caſſé une jambe, ſe coupa l'autre par amour de l'uniformité ; & cette action, annoncée avec éloge dans les journaux, fut reçue avec une admiration qui ne fut pas infructueuſe pour ſon auteur.

Les Anglois ſont, en général, moins frappés du beau & du vrai, que du ſingulier & du fantaſque. Sous Charles II, les ennemis du comte de Danby voulurent lui faire ſon procès à la Chambre des Pairs ; le comte de Carnavan, par un diſcours auſſi extraordinaire qu'in-

attendu, trouva le secret de détourner l'orage. « Mylords, dit-il, je connois
» les suites fâcheuses de ces sortes de
» poursuites, & le sort funeste de ceux
» qui les ont entreprises. J'en pourrois
» citer plusieurs exemples anciens; mais
» je ne remonterai pas plus haut qu'à
» la fin du regne d'Elisabeth. En ce tems,
» le comte d'Essex fut poursuivi par
» Sir Walter Raleigh; & vous savez ce
» qui est arrivé à Sir Walter Raleigh,
» Mylord Bacon poursuivit Sir Walter
» Raleigh; & vous savez ce qui est ar-
» rivé à Mylord Bacon. Le duc de Buc-
» kingham poursuivit Mylord Bacon;
» & vous savez ce qui est arrivé au
» duc de Buckingham. Le comte de
» Strafford poursuivit le duc de Buc-
» kingham; & vous savez ce qui est
» arrivé au comte de Strafford. Sir
» Harry-Vane, poursuivit le comte de
» Strafford; & vous savez ce qui est ar-
» rivé à Sir Harry-Vane. Le Chancelier
» Hyde poursuivit Sir Harry-Vane; &
» vous savez ce qui est arrivé au Chan-
» celier Hyde. Le comte de Danby a
» poursuivi le Chancelier Hyde; qu'ar-
» rivera-t-il au comte de Danby? C'est
» ce que votre décision va nous ap-

» prendre : en attendant, que celui » qui veut pourſuivre le comte de » Danby paroiſſe ; & il ne me ſera pas » difficile de lui prédire ce qui lui arri- » vera à lui-même ». A ce diſcours ſingulier, le duc de Buckingham qui avoit dreſſé toute ſa batterie, auſſi déconcerté que ſurpris, s'écria : « cet homme » eſt inſpiré » ! & l'affaire n'alla pas plus loin.

L'amour des folles gageures eſt un autre goût national, que les plus ſages loix de la Grande-Bretagne n'ont encore pu abolir. Pluſieurs actes du Parlement paſſés ſous les regnes de Charles II & de la reine Anne, déclarent nuls tous les paris qui excedent dix livres ſterlings ; & il eſt dit qu'ils pourront être répétés en juſtice par ceux qui les auront payés ; mais ces ſortes de répétitions ſont rares, & les loix mal obſervées. Ce qui doit ſurprendre, c'eſt le faſte avec lequel certains Anglois publient des gageures qui engagent toute leur fortune. Elles roulent ſouvent ſur des choſes ridicules, comme de faire ſoutenir à des oyes une marche réglée & ſuivie pendant pluſieurs lieues ; de marcher ſoi-même à

quatre

quatre pattes, & d'arriver plutôt au but, qu'un cheval qui iroit à reculons. Un jeune Lord se vante de courir aussi vîte & plus long-tems qu'un des meilleurs chevaux d'Angleterre; & lorsqu'il s'engage à fournir de pareilles courses, il s'y prépare par des saignées, des médecines, des sueurs violentes, & acquiert ainsi, aux dépens de sa santé même, la réputation d'être le premier coureur du pays. Un autre parie mille guinées, qu'il fera courir un espace de vingt-neuf cens milles, en vingt-neuf jours successifs, par vingt-neuf chevaux montés par un seul homme; de sorte que chaque cheval fera cent milles par jour. La bonne opinion qu'un gentilhomme a de son cheval, lui coûte souvent une bonne partie du revenu de ses terres. Un artisan risque, sans répugnance, le fruit de plusieurs années de son travail; & tel vous propose de parier dix louis contre un, à qui il ne restera plus rien s'il vient à les perdre. La façon d'affirmer une chose en Anglois, est de dire, dix contre un, que cela est vrai.

Accoutumés à calculer les probabilités dans les événemens dépendans de



le jeu est il plutôt une étude
qu'un amusement ; & ils son
sage de consulter, sur le ra
hasards, ceux qui ont le plu
tation en ce genre. Ils ont
calculées de tous les coups di
à l'infini ; & ceux qui se défie
mémoire, ont la précaution c
ter dans leurs poches.

Ces détails sur le génie, l
& le caractere des Anglois, o
la conversation pendant tout
Le maître de l'auberge ne par
la coutume, que pour faire les
de sa maison, recevoir nos co
sur sa bonne chere, & boire a
le ponche & le vin de Bord
trouve sur toutes les routes qu
sent aux grandes villes, d'ex
hôtelleries, où l'on est servi av

guere que les voitures publiques ou ses propres chevaux, elle se fait honneur de payer en raison de sa qualité & de son rang.

Après avoir quitté la ville de Rochester, nous eûmes sur notre droite la Tamise, dont les bords couverts d'une riante verdure, sont irréguliérement plantés de très-grands arbres. Des felouques, des navires marchands, des vaisseaux de haut bord montent & descendent majestueusement sur ce fleuve, où la mâture & les voiles se confondent agréablement avec le feuillage.

On étoit alors dans la saison des foins, dont la premiere fauchaison se fait communément au mois de mai. Les pluies du solstice, qui manquent rarement en Angleterre, produisent un second fanage, toujours suivi d'un troisieme quand l'automne est favorable. Ces deux ou trois récoltes donnent un foin petit, foible & très-souple, que les fermiers amassent en meule dans leurs cours; & cette maniere de l'exploiter, leur fait gagner les frais des bâtimens destinés ailleurs pour le rassembler & le garder. Sa finesse & l'humidité de l'air, auquel il est immédiatement exposé, le

maſtiquent en quelque ſorte & en for ment un corps qui ſe coupe par bande perpendiculaires, plus ou moins large ſuivant le beſoin. Partagées enſuit tranſverſalement, elles donnent d petites bottes, dont la digeſtion ſe fai plus aiſément que celle du foin ordi naire ; mais elles ſont moins ſubſtan cielles. Les Anglois prétendent y ga gner, ſoit parce que les prairies ainſ exploitées rendent davantage, ſoit par ce que les chevaux nourris de ce foi ſe portent mieux, & conſervent plu long-tems leur légéreté & leur vigueur

De Rocheſter à Londres, où nou arrivâmes avant la nuit, nous parcou rûmes un terrein mêlé de ſable & d craie, où l'on rencontre fréquemmen des communes couvertes de buiſſons On les abandonne aux pauvres de cha que communauté, qui, à en juger pa la groſſeur & l'épaiſſeur de ces broſ ſailles, doivent être fort rares dans ce canton.

Je ſuis, &c.

A Londres, ce 24 août 1755.

Fin du Tome XVII.

TABLE DES MATIERES

Contenues dans ce Volume.

LETTRE CCVIII.

L'ANGLETERRE.

LETTRE CCIX.

SUITE DE L'ANGLETERRE.

LETTRE CCX.

SUITE DE L'ANGLETERRE.

LETTRE CCXI.

SUITE DE L'ANGLETERRE.

LETTRE CCXII.

SUITE DE L'ANGLETERRE.

LETTRE CCXIII.

SUITE DE L'ANGLETERRE.

LETTRE CCXIV.

SUITE DE L'ANGLETERRE.

LETTRE CCXV.

SUITE DE L'ANGLETERRE.

LETTRE CCXVI.

SUITE DE L'ANGLETERRE.

LETTRE CCXVII.

SUITE DE L'ANGLETERRE.

LETTRE CCXVIII.

SUITE DE L'ANGLETERRE.

LETTRE CCXIX.

SUITE DE L'ANGLETERRE.

LETTRE CCXX.

SUITE DE L'ANGLETERRE.

Fin de la Table.



